

LEON VILLE

# LA VIE AU DÉSERT LE CHEF DES GURONS

ILLUSTRATIONS  
DE  
PAUL DUPRÉ



**TOLRA, Libraire-Éditeur**

23, rue d'Assas et rue de Vaugirard, 76. — PARIS

Bibliothèque  
n° 10765-99  
Librairie

**Bibliothèque**  
**Académie Assomption, 10765-98e rue**  
**Edmonton — Alberta**

*" Printed in France "*

**LE CHEF DES HURONS**

**3<sup>e</sup> Série. — Grand in-8° Raisin.**

Propriété de l'éditeur  
TOLRA



JE DÉFENDRAI TOUTES  
LEURS ENTREPRISES

COPYRIGHT BY LÉON VILLE, PARIS 1900

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation au Cinéma, réservés  
pour tous pays.

A LA MÊME LIBRAIRIE

## COLLECTION LÉON VILLE

*Couronnée par l'Académie Française*

(Prix Louis BIGOT, de 6.000 francs)

Léon Ville, dont tous les ouvrages, avidement lus par la jeunesse, ont été couronnés par l'Académie Française et la Société d'Encouragement au bien, est un émule de Fenimore Cooper, Mayne-Reid, Jules Verne, etc... Sa plume alerte et la verve de son esprit tiennent constamment en haleine le lecteur et le captivent de la première à la dernière page de son œuvre.

Et combien saine est cette distraction pour l'esprit et le cœur épris de sentiments chevaleresques ! Ces lectures sont comme de la gymnastique morale au grand air. Mettez sans crainte ces livres entre les mains de vos enfants. Vous verrez de quelle façon ils formeront leur caractère et quel plaisir vous vous procurerez à vous-mêmes, parents et maîtres, à voir vos jeunes lecteurs dévorer littéralement ces excellentes publications illustrées.

### OUVRAGES PARUS, tous abondamment illustrés :

Une poignée de héros. Broché.  
Les Pionniers du Grand Désert Américain. Broché.  
Feux-Rouges et Visages Palés. Broché.  
Aventures d'un Numismate. Broché.  
Les Naufrages de l'« Alaska ». Broché.  
Au pays des Menhirs. Voyage à bicyclette à travers la Bretagne. Broché.  
Au pays des Oliviers. Voyage en automobile à travers la Provence. Broché.  
Cent mille lieues sur les mers. Broché.  
Au Pôle Nord en ballon. Broché.  
Au Klondyke. La Soif de l'Or. Broché.  
Les Corsaires d'Afrique. Broché.  
Les Chrétiens en Chine. Broché.

### NOS GRANDS CAPITAINES


- I. Roland. Broché.
- II. Du Guesclin. Broché.
- III. Bayard. Broché.
- IV. Jean-Bart. Broché.
- V. Napoléon. Broché.
- VI. Bugeaud. Broché.

### LA VIE AU DÉSERT

- I. Le Chef des Hurons. Broché.
- II. Les Chercheurs d'Or. Broché.
- III. Le Père noir. Broché.
- IV. Haïne mexicaine. Broché.
- V. La Rivière des Alligators. Broché.
- VI. Le Fils du Canadien. Broché.
- VII. Les Colons de l'Île Mariette. Broché.
- VIII. Une marche au soleil.
- IX. Guillaume le Boër. Broché.
- X. Les Frères de la Côte.
- XI. Les derniers Filibustiers.
- XII. Perdu dans le Chucuito.
- XIII. Les Enfants de l'Encendéro.
- XIV. Vingt contre Mille. Broché.

- XV. La Vallée des Étoiles.
- XVI. Les Chasseurs de l'Atlas. Broché.
- XVII. Les Trappeurs du Far-West. Broché.
- XVIII. Les Escapés du « Triton ». 1<sup>re</sup> partie. Broché.
- XIX. Les Escapés du « Triton ». 2<sup>e</sup> partie. Broché.
- XX. En Acadie. — Le Martyre d'un Peuple. Broché.
- XXI. En Acadie. — Par le Feu et par le Fer. Broché.
- XXII. L'Intépide Vanquelin. Broché.
- XXIII. L'Héroïque d'Iberville.
- XXIV. Une héroïne Canadienne, Madeleine de Verchères.
- XXV. Les chasseurs d'Autruches. Broché.
- XXVI. Les Premiers colons Franco-canadiens : Marie Rollet. Broché.
- XXVII. L'Ermite de Beni-Abbès (Le P. de Foucauld). Broché.
- XXVIII. Un Drama au Maroc. Broché.
- XXIX. Les Pirates du Sahara. Broché.
- XXX. Les Tribulations d'un hâtière. Broché.
- XXXI. Le Secret du Sachem. Broché.
- XXXII. Les Brigands de la Pampa. Broché.
- XXXIII. Le Tueur de Lions. Broché.
- XXXIV. Les millions du Corsaire. Broché.
- XXXV. Au Mexique Rouge. Face au Monstre.
- XXXVI. Le Paria du Bélar. Broché.
- XXXVII. Les Voleurs d'Enfants. Broché.
- XXXVIII. Un Pacifique Conquérant, JACQUES CARTIER. Broché.
- XXXIX. Un Bolidé affolant.
- XXXX. Missionnaire. Consul Martyr JEAN LE VACHER. Broché.





## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
Chap. I. — Hurons et Iroquois.....	7
— II. — Une Vengeance indienne .....	24
— III. — Un glorieux fait d'armes .....	43
— IV. — L'Attaque de la Mission.....	57
— V. — Hécatombe de Sauvages.....	71
— VI. — Les Pirates du Désert.....	90
— VII. — La Famille Dufour.....	104
— VIII. — Un Excellent Remède .....	118
— IX. — La Chasse aux Bandits.....	133
— X. — La Loi de Lynch.....	147



## L

### HURONS ET IROQUOIS

**L**e fleuve Saint-Laurent, appelé primitivement, par les indigènes, *Hochelega*, fut remonté pour la première fois par Jacques Cartier, qui lui donna le nom qu'il porte aujourd'hui.

Ce fleuve majestueux peut être considéré comme la continuation d'un immense cours d'eau qui part de la petite rivière de Saint-Louis pour aller se jeter dans l'Océan Atlantique, en passant à travers les quatre grands lacs; il est vrai qu'il change de nom plusieurs fois, selon la région qu'il traverse; depuis son embouchure dans le golfe Saint-Laurent, où il se jette par 46°, 52° de latitude N.; 59°, 60° de longitude O., jusqu'à Montréal, il se nomme Saint-Laurent; de ce point au lac Ontario ou Frontenac, *Cat-ahri-hui* ou rivière des Iroquois; Niagara entre l'Ontario et l'Erié; et enfin rivière du Détroit entre l'Erié et le lac Saint-Clair.

Au-dessus de Montréal, des *rapides* rendent toute navigation impossible; seules de légères pirogues, conduites par des pilotes indigènes, peuvent se risquer dans ces parages dangereux.

Quel que soit l'endroit de ce fleuve où l'on se place, on jouit de la plus admirable perspective qui se puisse voir; mais un des sites les plus magnifiques est sans contredit le goulet formé à quelques lieues de Québec par le lac Brûlé et le cap Tourments,

À l'endroit où les eaux douces du Saint-Laurent se rencontrent avec les eaux salées du golfe.

Ce passage, redouté des marins, est hérissé de roches qui rendent la navigation extrêmement périlleuse, et encore ne s'y risquent-ils qu'à la marée haute, car, étant donné le peu de profondeur du fleuve à cet endroit, les plus petits navires n'oseraient passer dans le goulet à la marée basse, même en se servant de la sonde.

Le jour où commence cette histoire, c'est-à-dire le



30 juin 1756, vers cinq heures du soir, un homme se tenait debout, à une portée de fusil du cap Tourments; les mains croisées sur le haut du canon de sa carabine, les yeux fixés sur le sol, il semblait réfléchir profondément.

Cet homme paraissait âgé de vingt-cinq ans environ; sa taille haute et bien prise dénotait une force musculaire peu commune; son visage, bronzé par le soleil et les intempéries, et éclairé par des yeux d'un bleu sombre, était orné d'une

courte barbe blonde, et une épaisse chevelure rousse s'échappait de son bonnet de peau de castor. Son costume, fait de peaux de daim, était celui des chasseurs canadiens.

Louis Martel, ainsi qu'il se nommait, était né de parents normands fixés au Canada depuis une trentaine d'années. Dès l'âge de seize ans, il avait été séduit par la rude vie des coureurs des bois. Cette existence, si pleine de périls de toutes sortes, plaisait à son caractère énergique et aventureux ; aussi n'avait-il pas tardé à jouir, au désert, d'une réputation d'intrépidité qui lui avait valu le surnom de *Sans-Peur*, sous lequel nous le désignerons désormais.

Sa présence à l'endroit où nous le présentons au lecteur prouve suffisamment qu'il était digne du nom glorieux que lui avaient donné les Indiens et les coureurs des bois. En effet, à cette époque, la France soutenait désespérément une lutte inégale contre l'Angleterre, qui dépensait sans compter les hommes et les millions pour nous arracher le Canada, objet de ses plus ardentes convoitises. Pour s'aventurer ainsi seul dans ces solitudes, il fallait que Sans-Peur fût réellement doué d'un courage à toute épreuve, car les Iroquois, alliés aux Anglais comme les Hurons l'étaient aux Français, parcouraient sans cesse les forêts, tuant et pillant, non pour être agréables à ceux qui les employaient, mais afin de satisfaire leur cupidité et leur rage sanguinaire. Les Anglais eux-mêmes redoutaient leurs farouches alliés.

Sans-Peur était depuis une heure absorbé par ses pensées, quand un bruit vague lui fit dresser l'oreille.

Il se pencha en avant en écoutant attentivement.

— Ah ! ah ! fit-il soudain, qu'est-ce que cela ?

Et, d'un bond, il fut abrité derrière un rocher, le doigt sur la gâchette de son fusil.

Le bruit se rapprochait de plus en plus, et le Canadien distingua bientôt les pas précipités de plusieurs hommes.

Tout à coup, un Indien passa comme une flèche à travers un fourré et s'embusqua derrière un rocher, à dix pas à peine du chasseur, qui avait du premier coup d'œil reconnu un guerrier huron.

— Bon ! pensa Sans-Peur, il est poursuivi par des Iroquois ; nous allons rire.

Soudain, huit Peaux-Rouges bondirent à travers les hailliers et s'arrêtèrent, hésitants, à vingt pas du roc derrière lequel s'était réfugié le Huron.

Ce dernier, n'écoutant que son courage, au lieu d'attendre la décision qu'allaient prendre ses ennemis, leur envoya une balle : un Iroquois, frappé en pleine poitrine, fit un bond de tigre et retomba la face contre terre.

Les autres poussèrent un cri de rage et s'élancèrent vers le rocher sur lequel le Huron, les yeux étincelants, les attendait, le couteau à la main.

Mais au moment où ils s'élançaient, une balle tirée par Sans-Peur jeta le désordre parmi eux.

Presque aussitôt, le chasseur déchargea ses pistolets abattant encore deux guerriers, puis il se rua sur les Iroquois, le couteau au poing.

En voyant ce secours inattendu, le Huron poussa son cri de guerre, fonça sur ses ennemis, qui, épouvantés par cette attaque imprévue, s'enfuirent en laissant quatre des leurs sur le terrain.

— Ma foi ! dit joyeusement le Canadien, il était temps que je me misse de la partie !

Mais au lieu de partager la gaieté de son sauveur, le Huron le regarda fixement pendant quelques minutes, puis, posant l'index de sa main droite contre la poitrine du chasseur, il lui dit d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Taréas est un grand chef ! Le chasseur blanc lui a sauvé la vie, il ne l'oubliera pas.

— Bah ! fit en riant Sans-Peur, cela ne vaut pas la peine d'en parler.

— Le chasseur blanc veut-il me dire son nom ? reprit l'Indien.

— Je n'y vois pas d'inconvénient : je me nomme Sans-Peur.

L'Indien recula d'un pas et considéra le Canadien avec admiration.

— Sans-Peur ! s'écria-t-il enfin. Mon frère est ce célèbre chasseur ?

— Pourquoi vous le dirais-je s'il en était autrement ?

— Dans huit soleils, tous les Hurons sauront que Sans-Peur a sauvé leur chef.

Puis, détachant de son cou une amulette fermée d'une griffe d'ours-gris, suspendue à un mince cordon de cuir, il la lui présenta.

— Que mon frère prenne ce *Wampum*, dit-il ; il n'aura qu'à le montrer aux Hurons pour qu'ils lui obéissent comme à moi-même.

Sans-Peur prit l'amulette avec un vif mouvement de joie et la passa à son cou.

Cette amulette pouvait, à un moment donné, lui être fort utile ; aussi remercia-t-il sincèrement le Huron, à qui, à son tour, il offrit son couteau.

— Merci, dit le chef, mais que mon frère prenne le mien, car un guerrier doit toujours être armé.

Puis, prenant les deux mains du chasseur dans les siennes, il le balsa sur les yeux et sur la bouche.

Ces deux hommes étaient désormais liés d'une amitié que rien ne devait briser.

Taréas n'était pas, comme le chasseur, un homme de haute stature ; mais sa taille, bien que ne dépassant pas la moyenne, semblait douée d'une vigueur peu ordinaire ; de plus, son regard noir et fier avait quelque chose de magnétique qui faisait pressentir une intelligence supérieure, et, quoiqu'il eût à peine trente ans, on n'était nullement étonné, dès qu'on le voyait, d'apprendre qu'il fût le grand chef des Hurons, cette nation courageuse qui nous rendit tant de services pendant la longue et sanglante guerre que nous eûmes à soutenir contre les Anglais.

Après un instant de silence, Sans-Peur questionna le chef.

— Comment se fait-il que je vous aie trouvé ainsi aux prises avec les Iroquois ?

— Je suivais leur piste depuis ce matin, quand le hasard nous

a mis en présence ; mais avant de fuir, ajouta orgueilleusement le chef, j'en ai tué deux.

— Où avez-vous laissé vos guerriers ?

— Ils me suivaient et ne doivent pas être éloignés.

— S'ils vous suivaient, pourquoi ne vous sont-ils pas venus en aide ?

— Le pied d'un chef est agile ; un guerrier ne saurait aller aussi vite que Taréas.

— Bon ! Je comprends ; vous les aviez laissés en arrière.

— Oui.

— Où comptez-vous aller ?

— Je vais rejoindre mes jeunes hommes, qui ont certainement suivi ma piste.

En ce moment, un bruit vague, indéfinissable, frappa les oreilles des deux interlocuteurs, qui restèrent silencieux pendant quelques minutes.

Enfin, Taréas releva la tête.

— Nous n'avons rien à craindre, dit-il, ce sont mes guerriers.

Une dizaine de minutes s'étaient à peine écoulées, qu'une vingtaine de Hurons arrivaient au pas de course.

En apercevant leur chef en compagnie d'un blanc, ils froncèrent les sourcils d'une manière menaçante ; mais Taréas, prenant une main du Canadien, leur dit gravement :

— Guerriers hurons, le Visage-Pâle que vous voyez a sauvé votre chef au péril de sa vie ; aimez-le et respectez-le comme moi-même.

Les Hurons s'inclinèrent respectueusement.

— Son nom, reprit Taréas, mes fils le connaissent. Il se nomme Sans-Peur.

En entendant ce nom célèbre, un frisson courut parmi les Indiens, qui contemplèrent le chasseur avec une vive admiration.

— Sans-Peur est un grand guerrier, dit alors un Huron, et puisqu'il a sauvé la vie à notre chef bien-aimé il peut compter

sur nous : soit de jour, soit de nuit, nous serons prêts à accourir à son appel.

— Merci, Huron ! dit le Canadien ; je prends acte de votre promesse.

— Mon frère veut-il me dire où il allait quand je l'ai rencontré ? demanda Taréas en posant une main sur l'épaule de Sans-Peur.

— Pourquoi cette question, chef ?

— Mon frère peut garder son secret ; ma question n'avait pas d'autre but que de lui proposer de l'escorter avec mes guerriers.

— Ma foi ! vous êtes assez l'ami des Français pour que je ne vous cache pas le but de mon voyage : je me rends à Québec, près du général en chef, afin de lui rendre compte d'une mission dont il m'a chargé.

— Bon ! j'accompagnerai le chasseur blanc, car j'ai relevé des pistes d'Iroquois et je ne veux pas qu'il tombe dans une embuscade.

— Partons donc, car je devrais être déjà arrivé.

Sans-Peur jeta son fusil en bandoulière et s'enfonça sous le couvert de la forêt, suivi par Taréas et ses guerriers.

Sur ces entrefaites, le soleil s'était couché, et la nuit venait rapidement ; mais le chasseur et ses amis avançaient avec autant d'assurance que s'ils eussent marché en plein jour.

Ils étaient en route depuis près de deux heures, quand Sans-Peur s'arrêta brusquement, penchant le corps en avant ; mouvement limité aussitôt par le chef huron dont les guerriers avaient fait halte sur un signe de lui.

L'endroit où ils se trouvaient était complètement dépourvu de broussailles. Seuls, d'énormes blocs de roc s'élevaient de loin en loin ; les arbres, d'une hauteur prodigieuse, formaient un immense dôme de verdure que, pendant le jour, le soleil ne parvenait que difficilement à percer ; aussi, à cette heure avancée, l'obscurité était-elle profonde ; mais les Indiens ont



ceci de particulier que leur vue perçante peut fouiller les ténèbres, à travers lesquelles ils voient distinctement des objets que les Européens n'apercevraient même pas ; de plus, ils sont



doués d'une ouïe si subtile qu'ils perçoivent à de longues distances les bruits les plus légers.

Sans-Peur, à force de vivre dans les bois, avait fini par acquérir ces deux facultés si précieuses au désert.

Après avoir écouté pendant quelques secondes, il étendit le bras vers un chaos de rochers s'élevant à quelques pas, et, bondissant comme un élan, il disparut derrière les rochers, suivi de Taréas dont les guerriers s'étaient blottis derrière les quartiers de rocs qui accidentaient le terrain.

A peine dix minutes s'étaient-elles écoulées depuis que Sans-Peur et les Hurons s'étaient cachés, qu'ils virent apparaître à travers les arbres les formes encore indistinctes d'une trentaine d'Indiens qui avançaient, non pas en file indienne, c'est-à-dire les uns derrière les autres, mais en ligne, les fusils en avant : c'étaient des Iroquois.

Taréas se pencha vers Sans-Peur et lui souffla à l'oreille :

— Niocébah !

Sans-Peur tressaillit.

Niocébah était un chef Iroquois dont l'audace, le courage et la cruauté avaient rendu le nom redoutable à tous les colons de la Nouvelle-France.

Soudain, le chasseur fit un geste comme pour s'élancer, mais Taréas le retint par le bras.

Sans-Peur avait distingué, à une vingtaine de pas en arrière de la ligne formée par les Iroquois, quatre guerriers au milieu desquels marchait un blanc, qu'à sa taille peu élevée et à son visage imberbe il reconnut pour un jeune homme, presque un enfant.

Il était évident pour Sans-Peur que Niocébah, après avoir accompli un de ces actes de violence dont il était coutumier, profitait des ténèbres pour opérer sa retraite en emmenant un captif afin d'en faire un otage au cas où sa sécurité l'exigerait.

Le chasseur échangea quelques mots à voix basse avec Taréas ; le chef sourit, fit un geste d'assentiment et, se couchant sur le sol, il s'éloigna en rampant comme un serpent, sans que le plus léger bruit trahît cette manœuvre.

Cependant, les Iroquois se rapprochaient de plus en plus ; bientôt, ils ne furent plus qu'à cinquante pas des roches ; mais, sur un signe de leur chef, ils firent halte et s'embusquèrent derrière les arbres avec la rapidité de l'éclair.

Seul, Niocébah resta à découvert ; il jeta son fusil en bandoulière et, le sourire aux lèvres, fit encore quelques pas.

Sa sagacité lui avait fait pressentir la présence de ses ennemis.

Arrivé à une courte distance des rochers, il fit de la main un geste gracieux en disant :

— Mes frères sont les bienvenus; mais pourquoi, au lieu de continuer leur chemin, se sont-ils embusqués ainsi ?

Après avoir prononcé ces paroles, le chef iroquois se tut, attendant une réponse, mais cette réponse ne vint pas.

— Allons, reprit Niocébah, je vois que je me suis trompé; je croyais avoir devant moi des guerriers courageux et je n'ai affaire qu'à des femmes peureuses.

Ce sanglant sarcasme n'obtint pas davantage de réponse.

— Bon ! reprit-il, ce ne sont pas même des femmes : ce sont des chiens français; je donnerai l'ordre à mes jeunes hommes de les fouetter à coups de baguette et ils s'enfuiront en hurlant de frayeur.

Cependant, Taréas ne le perdait pas de vue. Tout en rampant sur le sol, il avait donné ses ordres à ses guerriers; et quand Niocébah eut fini de parler, il se dressa d'un bond en disant :

— Les Iroquois sont des chiens; ils vont mourir !

Et d'un geste prompt comme la pensée, il épaula son fusil et tira. Si rapide qu'eût été ce mouvement, Niocébah avait eu le temps de se baisser; mais une balle envoyée par Sans-Peur le jeta sur le sol.

Exaspérés par la mort de leur chef, les Iroquois se ruèrent sur Taréas, qui les attendait le tomahawk à la main; mais les Hurons bondirent à leur tour et les enveloppèrent. En quelques minutes, les guerriers de Niocébah furent étendus morts ou blessés.

Sans-Peur s'était précipité vers les quatre Indiens qui entouraient le captif, et en avait abattu deux à coups de pistolets; leurs camarades lâchèrent pied et s'enfuirent à toutes jambes.

Le chasseur courut alors au prisonnier, dont il trancha les liens; mais il n'eut pas plutôt examiné son visage qu'il poussa un cri de surprise :

— Quoi ! c'est vous, monsieur Louis ? s'écria-t-il.



Sans-Peur tenta de le consoler... (Page 20.)

Le jeune homme ne répondit pas. Des larmes coulaient silencieusement sur ses joues pâles.

— Que s'est-il passé ? lui demanda Sans-Peur, en proie à un terrible pressentiment.

Le jeune homme fit un effort et parvint enfin à répondre.

— Ah ! Sans-Peur, dit-il, les Iroquois ont attaqué notre villa et égorgé ma mère et ma sœur.

— Que dites-vous là ? s'écria le chasseur atterré.

— La vérité, hélas !

— A quel moment cette attaque a-t-elle eu lieu ?

— Vers sept heures.

— Mais vos serviteurs ?...

— Ils se sont fait tuer courageusement en nous défendant.

— Il nous faut à peine une heure pour atteindre la villa, nous allons partir immédiatement... Peut-être ne sont-ils pas tous morts.

En ce moment, Tartas s'approcha ; son visage était sombre et ses yeux lançaient des éclairs.

— Qu'avez-vous donc, chef ? lui demanda Sans-Peur, frappé de cet air sinistre.

— Mes guerriers ont pris les chevelures des Iroquois, dit-il.

— Est-ce là ce qui vous préoccupe ainsi ?

— Non.

— Alors, expliquez-vous, car je ne comprends rien à votre mine lugubre.

— Niocébah a disparu, dit le chef d'une voix sourde.

— Je croyais pourtant bien l'avoir tué.

— Il n'était que blessé et il a profité du combat pour s'enfuir ; mais il n'ira pas loin, car je vais me mettre sur sa piste.

— Bah ! laissez-le aller ; nous le retrouverons.

— Un ennemi mort n'est plus à craindre, dit sentencieusement le chef.

— Je regrette qu'il vous tienne tant au cœur, car je voulais vous demander un service.

— Un service ?... Que mon frère parle, les oreilles d'un ami sont ouvertes.

— Je voulais vous demander de venir avec moi pour accompagner ce jeune homme.

— Mon frère le connaît donc ?

— C'est le fils du colonel de Vorcel.

— Taréas connaît le chef pâle dont parle mon frère, il sera heureux de faire quelque chose pour son fils bien-aimé.

— Partons donc sans plus tarder ; dans une heure nous serons arrivés.

Le chef rassembla ses guerriers et suivit Sans-Peur, qui s'éloignait donnant le bras au fils du colonel.

Il était près de minuit quand ils arrivèrent à la villa, sur laquelle planait un silence funèbre.

Les portes et les fenêtres étaient brisées ; dans les corridors, les cadavres de huit domestiques étaient étendus, pâles, sanglants et rigides.

— Ah ! les démons ! rugit Sans-Peur.

Mais en entrant dans une salle du rez-de-chaussée, il ne put retenir un cri de stupéfaction.

Un domestique était étendu sur le sol, garrotté et bâillonné.

Que signifiait cette mansuétude des Iroquois ?

Il s'empressa de délivrer le pauvre diable, qui roulait des yeux agrandis par l'épouvante ; mais, malgré ses questions répétées, il ne put tirer de lui que des mots sans suite.

— Laissons-le se remettre de sa frayeur, dit le chasseur ; tout à l'heure il n'y paraîtra plus.

Et suivi du jeune homme, il monta au premier étage ; là, un spectacle horrible s'offrit à sa vue : M<sup>me</sup> de Vorcel était étendue devant la porte de sa chambre, le crâne fracassé par une balle.

Le jeune Louis s'agenouilla près de sa mère en poussant des cris déchirants.

Le chasseur prit la morte dans ses bras et la porta sur son lit.

Le jeune homme, la poitrine soulevée par des sanglots convulsifs, se jeta à corps perdu sur le sein de sa mère.

— Oh ! maman, maman ! criait-il en couvrant de baisers frénétiques le visage de la morte.

Sans-Peur tenta de le consoler par de douces paroles, mais ce fut en vain.



P. D.

Le domestique commençait à se remettre. (Page 21.)

Enfin, épuisé par la douleur, le malheureux tomba inanimé sur le parquet.

Sans-Peur le porta sur un divan, où il ne tarda pas à reprendre ses sens ; alors ses pleurs redoublèrent.

— Les larmes soulagent, dit le chasseur à Taréas qui semblait très ému ; laissons-le seul et continuons à visiter la maison.

Une demi-heure plus tard, Sans-Peur et le chef huron étaient face à face dans une pièce du rez-de-chaussée, semblant se consulter du regard.

Malgré les plus actives recherches, ils n'avaient pu découvrir le corps de la sœur de Louis, que celui-ci prétendait avoir été tuée.

— Eh bien, chef, quel est votre avis ? dit tout à coup le chasseur.

— Le Vierge pâle n'est pas morte, répondit nettement le Huron.

— Pourtant, elle n'a pas été emmenée prisonnière ; elle est  
été avec son frère.

— Taréas saura, dit le chef.

— Que voulez-vous dire ?

Le chef sourit sans répondre.

Le chasseur connaissait trop bien les Peaux-Rouges pour  
insister. Il comprit aussitôt que Taréas avait un plan.

Il se rendit alors près du domestique, qui commençait à se  
remettre de sa violente émotion, mais dont la mémoire n'était  
pas encore assez nette pour qu'en pût lui faire subir un  
interrogatoire.

— Chef, dit-il à Taréas, restez ici avec vos guerriers ; moi,  
je vais me rendre à Québec pour prévenir le colonel de Vorel.  
C'est une rude commission, mais il est impossible de tarder  
davantage.

— Quand mon frère reviendra-t-il ? demanda le chef.

— Au lever du soleil. Québec n'est qu'à cinq lieues d'ici ;  
en marchant vite, c'est l'affaire de deux heures.

— Mon frère n'aura pas besoin de courir, dit en souriant  
Taréas.

Et de la main il désigna un cheval tout sellé qu'un guerrier  
amenait devant la porte.

— Tiens ! fit le chasseur, il paraît que les Iroquois n'ont pas  
visité l'écurie.

Et d'un bond il fut en selle.

— Ainsi, chef, je peux compter sur vous ? dit-il en tendant  
la main à Taréas.

— Que mon frère parte tranquille ; il me retrouvera ici avec  
mes guerriers.

— Merci !

Et rendant la main à son cheval, Sans-Peur sortit de la cour  
et partit à toute bride dans la direction de Québec, où le marquis  
de Montcalm avait établi son quartier général.

En entrant dans la ville, il fut arrêté par une patrouille.



— Eh ! l'ami, lui cria le sergent, où donc allez-vous si vite ?

— Je me rends près du colonel de Vorcel, répondit Sans-Peur ; pouvez-vous m'indiquer la maison qu'il habite ?

— Certainement, et si c'est pour le service du roi, un de mes hommes va vous y conduire.

— Soit, mais dépêchez-vous, car je suis pressé.

— Bellerose, dit le sergent en s'adressant à un de ses soldats, conduis ce chasseur chez le colonel ; tu nous rejoindras au poste.

Dix minutes plus tard, Sans-Peur frappait à la porte d'un hôtel de somptueuse apparence, et bientôt un domestique venait ouvrir en se frottant les yeux et en grommelant :

— En voilà une idée de venir ainsi réveiller les gens au milieu de la nuit.

— Trêve de récriminations, dit sèchement le chasseur, et conduisez-moi près de votre maître.

— Dites-moi au moins votre nom, afin que je vous annonce, car mon maître ne reçoit pas ainsi le premier venu, surtout à une pareille heure.

— Dites-lui que Sans-Peur a besoin de lui parler immédiatement.

Le valet s'éloigna, mais sans inviter le chasseur à entrer.

M. de Vorcel ne fut pas peu étonné en apprenant que celui qui venait troubler son sommeil était le célèbre Sans-Peur, qu'il connaissait d'ailleurs beaucoup, car M. de Montcalm employait les chasseurs comme batteurs d'estrade ; et Sans-Peur était le préféré du général en chef, qui l'avait, quelques jours avant, chargé d'une mission importante. Comme toutes les suppositions qu'il aurait pu faire ne lui auraient pas appris le motif de cette visite nocturne, il donna l'ordre qu'il fût introduit dans sa chambre à coucher.

— Pourquoi diable venez-vous me réveiller ainsi ? lui demanda-t-il d'un ton bourru.

— Mon colonel, dit gravement Sans-Peur, un grand malheur vient d'arriver à la villa.

— Hein ! fit le colonel en pâlesant, que dites-vous ?

— Je dis que vous êtes homme et que vous devez avoir du courage.

— Mais vous me faites mourir ! s'écria M. de Vorcel ; expliquez-vous clairement.

Le chasseur s'inclina et fit le récit de ce qui s'était passé.

Lorsqu'il eut terminé, le colonel était d'une pâleur livide. Pas un mot, pas un cri ne sortirent de ses lèvres blémies.

Sans-Peur le regardait ; ému de cette douleur d'autant plus poignante qu'elle était muette.

Soudain, le colonel bondit hors de son lit et appela son domestique pour qu'il lui passât ses habits.

— Vous allez venir avec moi, n'est-ce pas ? dit-il à Sans-Peur d'une voix brève.

— Je suis à vos ordres, mon colonel ; mais j'ai à rendre compte, au général, d'une mission dont il m'a chargé.

— Nous irons ensemble.

En moins de deux minutes, le colonel fut prêt à partir.

— Venez, dit-il au chasseur.

Les deux hommes sortirent et se dirigèrent vers l'hôtel du général.

Dès que M. de Montcalm eut appris l'horrible drame qui s'était passé à la villa, il prit dans les siennes les mains glacées du colonel, et, au lieu de ces phrases banales de condoléances que certaines gens croient devoir adresser en pareil cas, il lui dit simplement :

— Partez, mon ami, et si vous retrouvez les assassins, comptez sur moi pour en tirer une vengeance éclatante !

Le colonel remercia son chef et se retira avec Sans-Peur.

A peine dehors, ils sautèrent en selle et partirent à fond de train, sans échanger une parole.



## II.

### UNE VENGEANCE INDIENNE

**M**ONSIEUR de Vorcel avait quarante ans à peine. C'était un fier gentilhomme de haute mine, issu d'une famille originaire du Beaujolais. Deux ans avant l'époque où commence cette histoire, le roi l'avait envoyé au Canada, pour remplacer le colonel du régiment de Royal-Marine, tué dans un combat.

À peine débarqué à Québec, il avait fait construire, à cinq lieues de la ville, une charmante villa pour la comtesse, sa fille Marthe, âgée de seize ans, et son fils Louis, de deux ans plus jeune que sa sœur.

Marthe de Vorcel était bien la plus ravissante enfant que l'on pût voir : blonde comme les blés ; son visage, d'un ovale parfait, était d'une blancheur nacrée légèrement rosée, et éclairé par des yeux d'un bleu de saphir d'une douceur angélique.

Quand à Louis, c'était un jeune espiègle, grand, brun, dont la turbulence n'était pas toujours très agréable au colonel, lorsque les exigences de son service lui permettaient de venir passer deux ou trois jours à la villa, au milieu de sa famille. Mais si les espiègeries de son fils le lassaient parfois, il n'en n'était pas de même de la grâce ingénue de sa fille, pour laquelle il éprouvait une véritable adoration. Aussi, on comprendra facilement la douleur qu'il avait ressentie en apprenant que cette douce et

mignonne enfant avait disparu, enlevée probablement par les Iroquois, peuplade féroce pour qui rien n'était sacré.

Cette disparition et la mort affreuse de la comtesse lui avaient tordu le cœur en une souffrance inexprimable.

Tout en galopant dans la nuit, il évoquait en son esprit l'image de ces deux êtres si chers, dont l'un était couché sanglant, et l'autre parti pour toujours peut-être.

A cette pensée, un flot de sang lui montait au cerveau comme une bouffée de folie et il se tournait du côté de Sans-Peur pour lui parler, mais les paroles se figeaient sur ses lèvres.

L'aube commençait à paraître quand les deux cavaliers arrivèrent en vue de la villa, autour de laquelle étaient campés les Hurons.

D'un bond, le colonel sauta à terre ; mais l'énergie farouche qui l'avait soutenu jusque-là sembla tout à coup l'abandonner, et ce fut d'un pas chancelant qu'il pénétra dans la maison.

Après avoir gravi péniblement l'escalier, il se dirigea vers la chambre de la comtesse. Arrivé sur le seuil de la porte, il s'arrêta et les larmes jaillirent enfin de ses yeux.

Le jeune Louis était agenouillé devant le lit et pleurait en tenant dans ses mains une des mains de la morte.

A ce spectacle navrant, le colonel cacha son visage dans ses mains en sanglotant douloureusement :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !...

Il resta plusieurs minutes ainsi, la poitrine soulevée par des hoquets convulsifs ; puis, par un effort de volonté surhumain, il marcha vers le lit et déposa un long baiser sur le front glacé de la comtesse, qu'il contempla ensuite longuement, pendant que des larmes coulaient silencieusement sur ses joues pâles.

— Louis, dit-il enfin, embrasse-moi, mon enfant.

Le jeune homme se releva et se jeta dans les bras de son père, qui le serra nerveusement contre sa poitrine.

Sans-Peur et Taréas qui, par discrétion, s'étaient tenus en dehors de la chambre, entrèrent, graves et recueillis.

— Mon colonel, dit le chasseur, pardonnez-moi de venir troubler votre douleur, mais il faut songer à votre fille.

— Vous avez raison, mon ami, dit M. de Vorcel en se dégageant des bras de son fils ; peut-être pourrons-nous la sauver.

— J'en ai la certitude, dit Sans-Peur d'une voix ferme.

— Oh ! si vous faisiez cela !...

— Je le ferais, mon colonel, n'en doutez pas. Mais il faut d'abord que vous interrogiez le domestique que les Iroquois ont, je ne sais pourquoi, consenti à épargner.

— Ne l'avez-vous point interrogé ?

— Si fait, mais ses réponses sont pour moi une énigme.

— Où est-il ?

— Dans le jardin, où il aide les Indiens à enterrer ses camarades.

— Allons l'interroger ; peut-être nous apprendra-t-il quelque chose qui nous permette de voir clair dans cette sanglante tragédie.

Les trois hommes sortirent de la chambre mortuaire et descendirent rapidement l'escalier, se rendant au jardin.

A la vue de son maître, le domestique s'approcha en s'inclinant respectueusement.

— Pierre, lui dit M. de Vorcel, raconte-moi ce qui s'est passé.

— Ce ne sera pas long.

— Parle, et n'omets aucun détail.

— Il était environ sept heures du soir ; M<sup>me</sup> la comtesse venait de se mettre à table, quand une nuée de Peaux-Rouges a bondi par-dessus la haie du jardin en poussant des hurlements épouvantables et brandissant des couteaux. Comme mes camarades et moi étions dispersés dans la maison, il nous fut impossible d'organiser la moindre défense. Les sauvages se répandirent dans les appartements en tirant des coups de feu et vociférant comme des démons. A leur apparition, j'avais couru au salon et je m'étais armé d'un des sabres de votre panoplie, décidé à vendre chèrement ma vie, mais au moment où, adossé au

mur, je m'apprêtais à repousser l'attaque d'une dizaine de ces bandits, sur un ordre de leur chef ils se jetèrent sur moi tous à la fois et me désarmèrent, après quoi je fus solidement garrotté. Alors, le chef s'approcha de moi et me dit :

— Chien de Visage-Pâle, quand tu reverras ton maître, tu lui diras que Niocébah est un chef puissant que l'on ne fouette pas en vain.

Puis, sans ajouter une parole, il partit avec sa troupe, emmenant votre fils.

— Mais ma fille ! s'écria le colonel, qu'est-elle devenue ?

— Je ne l'ai pas vue.

— Voyons, mon colonel, dit le chasseur, comprenez-vous quelque chose aux paroles que vient de vous rapporter votre domestique ?

— Oui, dit M. de Vorcel d'une voix sombre, en laissant tomber tristement sa tête sur sa poitrine ; oui, j'ai compris. Oh ! le misérable !

Et le colonel, s'absorbant dans de pénibles pensées, revit, dans tous ses détails, une scène qui s'était passée devant la villa quelques jours auparavant, et où il avait été d'une imprudence extrême.

Profitant d'une journée de liberté, M. de Vorcel était monté à cheval au lever du soleil et s'était rendu près de sa famille. Mais en arrivant devant la villa, il avait aperçu un Indien, sale et déguenillé, qui semblait examiner attentivement l'habitation.

Le colonel, dont la douceur n'était pas la vertu dominante, poussa son cheval vers le Peau-Rouge, à qui il dit d'une voix brusque :

— Que fais-tu là ?

— Moi ? répondit l'Indien, rien.

— Alors, passe ton chemin au lieu d'espionner ainsi les gens.

— La route n'est-elle pas à tout le monde ?

— Ah ! ça, drôle, je crois que tu te permets de raisonner.

— Les Visages-Pâles sont vifs, mais les Indiens dédaignent

leurs injures, dit le Peau-Rouge d'un ton si méprisant, que le colonel, furieux, lui cingla le visage d'un coup de cravache.

Prompt comme l'éclair, l'Indien porta la main à sa ceinture où était passé un long couteau ; mais à la vue de plusieurs domestiques qui accouraient en entendant la voix de leur maître, il bondit de l'autre côté de la route et disparut dans les fourrés qui la bordaient.

Or, cet Indien déguenillé, que M. de Vorcel avait pris pour un vagabond sans importance, n'était autre que Niocébah, le chef d'une puissante tribu d'Iroquois, que le général Wolf, commandant en chef de l'armée anglaise, avait chargé de se rendre compte de l'effectif des troupes françaises cantonnées autour de Québec.

Il était assez rare qu'une maison de plaisance fût élevée aussi loin de la ville ; aussi, Niocébah examinait-il minutieusement celle de M. de Vorcel, au moment où ce dernier interrompit brusquement cette opération.

Comme on l'a vu plus haut, l'arrivée des domestiques avait seule empêché le chef de venger sur-le-champ la sanglante injure qui lui avait été faite ; aussi, s'était-il enfilé avec, au cœur, une haine mortelle pour l'homme qui l'avait frappé au visage, et dont il se promettait bien de tirer une vengeance terrible.

Le nom de Niocébah prononcé par le domestique avait été pour le colonel un trait de lumière. L'attaque de la villa n'était pas, ainsi qu'il l'avait cru d'abord, le fait d'une bande de maraudeurs, mais bien un acte de vengeance.

Il comprenait trop tard l'imprudence qu'il avait commise en se laissant aller à la colère, car cet acte de violence avait causé la mort de sa compagne dévouée et, peut-être même, celle de sa fille ; sans compter ses malheureux serviteurs, dont la terre venait de recouvrir les cadavres horriblement mutilés.

Lorsque le colonel eût expliqué à Sans-Peur et à Taréas le sens énigmatique pour eux des paroles de son domestique, le chasseur fronça les sourcils.

— Si vous voulez me croire, mon colonel, dit-il au bout d'un instant, nous rendrons immédiatement les derniers devoirs à M<sup>me</sup> de Vorcel, et vous retournerez à Québec, aujourd'hui même, avec votre fils, car Niocébah n'est pas homme à se contenter d'une demi-vengeance.

— Que lui faut-il donc de plus ?

— Votre vie, mon colonel.

— Ah ! qu'il vienne donc, le bandit ! s'écria M. de Vorcel avec un geste de fureur.

— Soyez tranquille, il reviendra ; mais il ne vous attaquera pas en face ; c'est pourquoi je vous engage vivement à quitter cette villa le plus tôt possible.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'il est blessé.

— Si, mais les hommes de sa trempe ont la vie dure, et je suis certain qu'avant peu vous aurez de ses nouvelles ; d'autant plus que votre fils lui a échappé, ce qui doit redoubler encore sa fureur.

— Mais, ma fille ?...

— Ne vous en occupez point ; Taréas et moi vous la ramèneront, je vous en donne ma parole d'honneur !

— Ah ! mon ami, s'écria le colonel, si vous faisiez cela !...

— Vous avez ma parole, mon colonel.

— Et je sais ce qu'elle vaut, dit M. de Vorcel en pressant la main du chasseur. Quant à vous, ajouta-t-il en se tournant vers le chef, votre nom est synonyme de courage et loyauté, aussi, n'oublierai-je jamais le dévouement dont vous faites preuve à mon égard.

— Les Hurons sont amis des Français, dit simplement le chef ; mon frère a donc le droit de compter sur moi.

— Ainsi, dit Sans-Peur, vous suivrez mon conseil.

— Oui, mon ami, car c'est, en effet, le parti le plus sage ; d'autant plus que cette demeure, hier encore si gaie, ne me rappellerait plus que de pénibles souvenirs.

En ce moment, une dizaine de Hurons entrèrent dans le jardin.



Taréas alla vivement à leur rencontre et s'entretint longuement avec eux ; puis il revint vers le colonel qui continuait à causer avec le chasseur.

— Bonne nouvelle ! dit-il en souriant.

— Auriez-vous appris quelque chose concernant ma fille ? demanda anxieusement M. de Vorcel.

— Oui.

— Oh ! parlez, parlez vite.

— Depuis deux heures, dix de mes guerriers explorent les environs pour relever les pistes.

— Et qu'ont-ils découvert ?

— La Vierge pâle n'a pas été enlevée.

— Comment le savez-vous.

— Mes guerriers ont suivi ses traces.

— Elle serait donc partie volontairement.

— Oui.

— Dans quel but ?

— La peur donne des ailes, dit sentencieusement le chef.

— Elle se serait enfuie pour échapper aux Iroquois !

— C'est probable.

— Courons ; il faut la rejoindre.

— Mon frère oublie que la Vierge pâle est partie depuis hier.

— Ce qui veut dire?...

Taréas baissa la tête, comme embarrassé par la réponse qu'il allait faire.

— Je comprends ce que signifie le silence du chef, dit le chasseur ; mais à un homme comme vous on doit tout dire.

— Est-ce encore un malheur ?

— Peut-être.

— Voyons, expliquez-vous clairement.

— De nombreux partis d'Anglais et d'Iroquois tiennent la campagne. Or, depuis hier, M<sup>lle</sup> Marthe peut fort bien être tombée au pouvoir de l'un d'eux. Il faut donc en finir ici au plus vite, afin que le chef et moi commencions nos recherches.

Deux heures plus tard, la comtesse était descendue, par M. de Vorcel, dans une tombe creusée au milieu d'une des pelouses du jardin.

Lorsque la terre eut comblé la fosse, M. de Vorcel et son fils s'agenouillèrent et prièrent longuement.

Au coucher du soleil, tous deux étaient prêts à monter à cheval.

N'ayant avec eux qu'un seul domestique, ils ne pouvaient emporter aucun bagage. Les objets précieux et l'argenterie furent donc enterrés dans le jardin, en attendant que le colonel pût venir les reprendre quelques jours plus tard.

Pour bien montrer qu'il se vengeait, Niocébah, contrairement à ses habitudes, n'avait pas pillé la maison. Il s'était contenté d'en briser les meubles et d'en tuer les habitants, sauf le domestique qu'il avait chargé d'instruire M. de Vorcel, et le jeune Louis qu'il avait emmené comme otage en cas de poursuite.

Au moment de partir, le colonel recommanda une dernière fois sa fille à ses amis.

— Dès que vous aurez des nouvelles, prévenez-moi, leur dit-il.

— C'est entendu, répondit le chasseur; aussitôt que nous aurons appris quelque chose de positif, un des guerriers de Taréas vous sera envoyé.

— Merci, mes amis, et au revoir.

Le colonel et son fils partirent au galop dans la direction de Québec.

— Maintenant, dit le chasseur à Taréas, en chasse!

Ils se firent indiquer par les guerriers la piste qu'ils avaient relevée et commencèrent la poursuite, marchant courbés vers le sol, examinant avec la plus minutieuse attention chaque empreinte, chaque brin d'herbe foulé.

Après avoir marché pendant plus d'une heure à travers une immense plaine, ils atteignirent les premiers contreforts d'une forêt. Là, le chef se concerta un instant avec Sans-Peur, puis il rassembla ses guerriers autour de lui.

— Je n'ai plus besoin de mes fils, dit-il, l'Épervier restera

seul avec moi et le chasseur blanc; que les autres retournent au village, où je les rejoindrai.

Les guerriers s'inclinèrent et s'enfoncèrent dans la forêt, où ils ne tardèrent pas à disparaître.

Les trois hommes se remirent alors sur la piste, qui devenait



de moins en moins visible, à cause de l'obscurité presque complète qui régnait dans la forêt; mais lorsqu'ils eurent parcouru près d'un kilomètre, ils durent s'arrêter, car la nuit était venue et il était absolument impossible de distinguer la plus légère trace.

Sans-Peur et ses deux compagnons s'assirent sur l'herbe, au pied d'un énorme chêne, puis le chasseur tira de sa gibecière quelques provisions qu'il avait prises à la villa et les étala devant les Hurons.

— Mangeons, dit-il, ensuite nous dormirons, car, pour le moment, nous n'avons rien de mieux à faire.

Le chef et son guerrier mangèrent peu, selon la coutume des Indiens lorsqu'ils sont en expédition, mais Sans-Peur se chargea de rétablir l'équilibre en dévorant avec un superbe appétit.



Les huttes qui couvraient le sommet de la colline... (Page 87.)

Quand le repas fut terminé, le chasseur présenta sa gourde à Taréas.

— Une gorgée de rhum, lui dit-il, il n'y a que cela pour faire digérer.

Mais le chef repoussa doucement la gourde en disant :

— Les Hurons ne boivent jamais d'eau-de-feu, qui est mauvaise pour les Indiens, car elle les rend fous.

— Vous avez peut-être raison, dit Sans-Peur, mais nous autres chasseurs, nous ne dédaignons pas d'en boire une petite rasade de temps en temps.

Et portant la gourde à ses lèvres, il avala quelques gorgées de la liqueur que les Peaux-Rouges ont avec tant de raison appelée *eau-de-feu*, après quoi il poussa un *hum!* sonore et bourra sa pipe. Le chef et l'Epervier bourrèrent également leur calumet et se mirent à fumer gravement.

Lorsque les trois hommes eurent fini de fumer, ils s'étendirent sur le sol et ne tardèrent pas à s'endormir profondément.

Comme ils avaient eu la précaution de ne pas allumer de feu de veille, ils n'avaient pas à redouter d'être surpris.

Au point du jour, Sans-Peur s'éveilla. Il se leva aussitôt et se mit à marcher de long en large en se secouant pour se réchauffer, car, dans les forêts, les nuits sont glaciales et l'humidité pénétrante.

Au premier pas qu'il fit, les deux Hurons ouvrirent les yeux.

— Ooah ! fit Taréas, mon frère est déjà levé ?

— Le jour commence à poindre et nous n'avons pas de temps à perdre.

— C'est vrai. Partons, dit Taréas en bondissant sur ses pieds, ainsi que l'Epervier.

— Un instant, fit le Canadien. Mangeons d'abord un morceau.

Et il sortit de sa gibecière le reste de ses provisions, qui furent expédiées en quelques minutes.

— Maintenant, dit le chasseur, en route !

Le jour était venu et les traces apparaissaient nettement aussi avançaient-ils rapidement.

Après une demi-heure de marche, le chef, qui tenait la tête, poussa une exclamation d'étonnement.

— Qu'y a-t-il donc ? lui demanda Sans-Peur en accourant près de lui.

— Que mon frère regarde, dit le chef en désignant le sol devant lui.

Les pas de la jeune fille faisaient plusieurs zigzags et s'arrêtaient à un endroit où l'herbe était foulée sur une longueur de plus d'un mètre.

— Je comprends ce qui s'est passé, dit le Canadien : la jeune fille s'est sauvée affolée, marchant ou plutôt courant en droite ligne ; mais, en arrivant ici, les forces lui ont manqué, elle a chancelé un instant et est tombée évanouie.

— Le chef pense comme son ami, dit Taréas.

Pour ces deux hommes, le désert était un livre dans lequel ils lisaient couramment, comme on ne tardera pas à le voir.

Sans-Peur et Taréas examinèrent alors avec une grande attention les environs de l'endroit où la jeune fille était tombée, et relevèrent les traces d'une chaussure européenne.

— Un homme est venu ici, dit le chasseur, mais il ignorait la présence de la jeune fille, car sa piste fait un crochet à quelques pas : il l'a aperçue en passant, voilà tout. Maintenant, il s'agit de savoir ce qu'il en a fait.

En examinant les nouvelles traces, Sans-Peur constata que l'inconnu était retourné sur ses pas, en emportant Marthe de Vorcel, toujours évanouie, car s'il en avait été autrement, ses pas eussent laissé des traces, et il n'y en avait aucune.

A quelques centaines de mètres plus loin, les empreintes laissées sur le sol prouvaient que l'inconnu s'était arrêté pour se reposer, car on distinguait nettement la place où il avait déposé la jeune fille.

Cette chaussure européenne dont il suivait les traces inquiétait

fort Sans-Peur, qui craignait que la fille du colonel ne fût tombée au pouvoir d'un de ces maraudeurs qui infestaient les bois; aussi avançait-il rapidement afin d'éclaircir au plus vite ce mystère.

Après avoir ainsi constaté plusieurs haltes de l'inconnu, les trois hommes arrivèrent à une clairière où ils se trouvèrent fort embarrassés. La piste qu'ils avaient suivie jusque-là se mêlait brusquement à des traces nombreuses, parmi lesquelles ils distinguaient des pas de chevaux.

Il était midi. Le soleil à son zénith déversait sur le désert ses rayons enflammés. La chaleur était accablante. Sans-Peur proposa de se reposer une heure ou deux, proposition qui fut aussitôt acceptée par ses deux compagnons.

— Ooah! fit soudain le chef en désignant un jeune daim qui gambadait joyeusement à une portée de pistolet de la clairière.

Sans-Peur arma son fusil, visa à peine et fit feu!

Le daim tomba, la tête fracassée par la balle du chasseur.

— Ma foi! dit ce dernier en rechargeant son fusil, c'est Dieu qui nous l'a envoyé. Je commençais à mourir littéralement de faim.

Tandis que l'Epervier allait ramasser le daim, Sans-Peur et Taréas allumaient un feu avec des branches sèches.

En quelques minutes, le daim fut écorché et ses cuissots rôtirent devant le brasier.

Lorsque les trois compagnons eurent pris leur repas, c'est-à-dire mangé un des cuissots, dont Sans-Peur dévora à lui seul les trois quarts, l'Epervier enveloppa l'autre dans un morceau de la peau de l'animal, afin de pouvoir dîner le soir sans être obligé de faire du feu, ce qui eût pu attirer autour d'eux quelque parti de maraudeurs ou d'Iroquois.

Après avoir fumé silencieusement leur calumet, Sans-Peur et le chef huron commencèrent l'inspection de la clairière et des environs.

Ils constatèrent bientôt que la troupe qui avait fait halte dans la clairière s'était divisée en deux groupes, dont l'un s'était dirigé vers Québec, tandis que l'autre retournait au désert.

Ce point éclairci, il s'agissait de savoir lequel de ces deux groupes avait emmené la jeune fille.

Cette question posée à tout autre qu'à ces deux hardis aventuriers eût été fort embarrassante ; en effet, comment trouver une piste qui n'existait plus, puisque celle dont ils avaient jusque-là suivi les traces avait continué sa route à cheval ?

Ce problème, en apparence insoluble, fut pourtant, en moins d'une heure, résolu par le sagace et intelligent Tartas.

Parmi les empreintes laissées par les pieds des chevaux des cavaliers qui étaient retournés sur leurs pas, il avait remarqué que les sabots de l'un d'eux s'enfonçaient plus profondément dans le sol. La différence était peu sensible, mais le fin Huron en avait aussitôt déduit que ce coursier devait porter une double charge.

Cet avis étant partagé par Sans-Peur et l'Epervier, on se remit immédiatement en marche, et, bien que la piste qu'ils suivaient eût mêlé de temps en temps à d'autres, leur œil exercé ne s'y trompa pas une seule fois. Ils avançaient sûrement, sans la moindre hésitation.

Enfin, le quatrième jour, un peu avant le coucher du soleil, ils se trouvèrent en vue d'une colline dont le sommet, formant un large plateau, était couvert de huttes.

Sans-Peur poussa un cri de joie.

— Elle est sauvée ! s'écria-t-il.

En effet, les huttes qui couvraient le sommet de la colline n'étaient autres qu'une Mission, fondée depuis quatre ans par un dévoué et saint missionnaire, qui, à force de persévérance, avait réussi à grouper près de cinq cents familles indiennes, qu'il avait converties au christianisme. Grâce à la parole persuasive du Père Florentin, les Indiens qu'il avait convertis s'étaient mis bravement à travailler la terre, défrichant les pentes de la colline et ensemençant une partie de la plaine qui l'entourait. Leurs instincts sauvages et sanguinaires avaient fait place à une générosité sans bornes. Tout voyageur, blanc ou rouge,



qui demandait l'hospitalité à la Mission, était traité avec une extraordinaire sollicitude. S'il était blessé, on le soignait et on ne le laissait s'éloigner que lorsqu'il était complètement rétabli. Si, au contraire, il ne réclamait que l'hospitalité d'un jour, il emportait, en s'en allant, des provisions suffisantes pour lui permettre de continuer son voyage au moins pendant quelques jours. Indiens, Européens, maraudeurs, chasseurs honnêtes, tous étaient accueillis par le Père Florentin, sans distinction.

Ce vénérable missionnaire avait près de cinquante ans. Plus de la moitié de sa vie s'était écoulée dans le désert, au milieu de dangers de toutes sortes. Apôtre du Christ, il pulsait dans sa foi profonde les forces nécessaires à l'accomplissement de sa sublime mission. L'ascendant qu'il possédait sur les Indiens avec lesquels le hasard l'avait mis en relation était tel, que maintes fois sa parole avait suffi pour faire tomber de la main d'un Peau-Rouge le tomahawk dont il menaçait un ennemi vaincu. On comprendra aisément la joie qu'avait éprouvée Sans-Peur en constatant que celle qu'il avait promis de ramener à son père se trouvait sous la protection du Père Florentin.

Nous avons dit que la Mission était ouverte à tout venant. Sans-Peur et ses deux compagnons n'eurent donc qu'à se présenter pour qu'on les laissât entrer.

— Que désirent mes frères ? leur demanda un Peau-Rouge en souriant d'un air affable.

— Le Père Florentin est-il ici ? répondit le chasseur, frappé des manières douces de l'Indien.

— Le chef de la prière est dans sa hutte ; si mes frères veulent bien me suivre, je les conduirai près de lui.

— Un instant, dit Taréas.

Puis, posant une main sur le bras de l'Indien, il lui demanda :

— Mon frère n'est-il pas un chef sioux ?

— Je l'étais, répondit doucement l'Indien.

— Mon frère ne s'appelle-t-il pas le Vautour-Noir ?

— C'est en effet le nom que m'avaient autrefois donné les

guerriers de ma tribu ; mais, maintenant, je me nomme Pierre.

— Mon frère était un guerrier renommé ; j'ai même combattu contre lui.

— En changeant de nom, le Vautour-Noir a enterré la hache de guerre ; il n'a plus d'ennemis ; tous les hommes sont ses frères.

— Le Dieu du chef de la prière est donc bien puissant, pour changer ainsi un tigre en agneau ?

Le Peau-Rouge sourit sans répondre.

— Allons, Pierre, dit Sans-Peur, conduisez-nous près du Père Florentin.

— Que mes frères me suivent, dit l'ex-chef des Sioux.

Après avoir marché pendant près de dix minutes, l'Indien fit arrêter les visiteurs devant une hutte que rien ne distinguait des autres ; sauf une petite croix placée au-dessus de la porte.

— Que mes frères entrent, dit le guide en s'effaçant.

Sans-Peur et ses compagnons pénétrèrent dans la hutte.

L'ameublement en était rustique, mais d'une propreté extrême, contrairement à ce que sont habituellement les intérieurs indiens.

Devant une table de chêne, un homme était assis lisant un bréviaire. C'était le Père Florentin.

Au bruit que firent les visiteurs en entrant, le missionnaire se leva et salua gracieusement.

— Soyez les bienvenus dans ma pauvre demeure, dit-il en indiquant, de la main, des escabeaux.

Les trois hommes saluèrent et s'assirent.

— Mon Père, dit le chasseur, nous sommes à la recherche d'une jeune fille qui, si je ne me trompe, se trouve en ce moment à la Mission.

Le Père Florentin fixa sur Sans-Peur un regard scrutateur.

— Monsieur, lui dit-il, j'ai en effet recueilli une jeune fille que j'ai trouvée évanouie dans le désert ; mais, bien que je ne mette point en doute la pureté de vos intentions, vous me per-

mettrez, avant de vous la remettre, de vous adresser quelques questions.

— Cette prudence de votre part est extrêmement juste ; je dirai même plus, elle me rassure pour le cas où d'autres que nous, c'est-à-dire des ennemis, viendraient vous réclamer cette personne, car, à moins que ce ne soit son père, ce ne pourrait être que les misérables auxquels elle a si miraculeusement échappé.

— Qu'est-il donc arrivé ? questionna vivement le missionnaire.

— Vous l'ignorez ?

— Comment le saurais-je ? la jeune fille que j'ai trouvée dans la forêt était dans un tel état de prostration que j'ai cru prudent de ne lui faire subir aucun interrogatoire, qui eût pu, en réveillant ses souvenirs, aggraver son mal.

— Vous avez sagement agi. Sachez donc que cette jeune fille se nomme Marthe de Vorcel et est l'enfant du colonel de Royal-Marine, actuellement à Québec, où se trouve le quartier général du marquis de Montcalm.

— Il se pourrait ?...

— Je vous en donne ma parole d'honneur.

— Le chasseur blanc n'a pas la langue fourchue, ajouta Taréas ; ce qu'il dit est vrai.

— Je vous crois, mes amis, je vous crois, dit le Père Florentin ; mais ce que vous m'apprenez est si extraordinaire !...

— Moins que vous ne le supposez.

— Expliquez-vous.

Sans-Peur fit alors le récit de ce qui s'était passé et expliqua comment, selon lui, Marthe de Vorcel avait échappé à la mort.

— Vous devez avoir raison, dit le missionnaire ; cette jeune fille a dû fuir dans un moment d'affolement, épouvantée par l'apparition soudaine des Iroquois.

— Comment est-elle, maintenant ?

— Mieux ; le calme rentre en elle, et dans quelques jours elle sera complètement rétablie.

— Peut-être serait-il prudent de la laisser dans l'ignorance des malheurs survenus.

— C'est indispensable, car elle n'est pas encore remise de la secousse nerveuse qu'elle a éprouvée.

— C'est véritablement Dieu qui vous a envoyé sur sa route.

— Je le crois comme vous, car je me rendais à Québec pour faire divers achats, et je remettais ce voyage depuis plusieurs jours, lorsque je me suis décidé tout à coup. Mais, ce qu'il y a d'étrange, c'est que, après avoir fait arrêter les Indiens qui m'accompagnaient, afin qu'ils préparassent le repas du soir, je me suis écarté du campement, poussé par un besoin de solitude dont je ne me rendais pas compte. Après avoir erré sans but, mes regards furent attirés par une forme blanche étendue sur l'herbe à quelques pas de moi, et je constatai avec stupéfaction que c'était une femme privée de sentiments. Je la pris dans mes bras et l'emportai au campement, où elle ne tarda pas à rouvrir les yeux. Ma présence ayant paru la rassurer, je l'engageai à prendre un peu de repos, et je l'amenai ici le lendemain, pendant que quelques-uns de mes Indiens continuaient leur route vers Québec afin de se procurer les objets que je comptais acheter moi-même.

Sans-Peur et Taréas échangèrent un regard de satisfaction mêlé d'une pointe d'orgueil : leurs déductions avaient été justes.

Sans-Peur se leva ; ses compagnons l'imitèrent.

— Où allez-vous ? dit le Père Florentin.

— Nous retournons à Québec, dit le chasseur. M. de Vorcel doit être dans des transes mortelles.

— La nuit va bientôt venir, attendez à demain ; vous partirez au point du jour.

Le chasseur interrogea Taréas du regard.

— Le chef de la prière a raison, dit le Huron. Nous passerons la nuit ici.

— En attendant l'heure du souper, voulez-vous visiter la Mission ? dit le Père Florentin.

— Avec plaisir, répondit vivement le chasseur, que tout ce qu'il avait vu intriguait extrêmement.

Le missionnaire sortit de la hutte avec ses hôtes et les promena autour des habitations de ses Indiens.

Partout régnait la plus grande activité. Les femmes préparaient le repas de leurs époux, qui revenaient de la plaine par groupes, riant et causant entre eux. Pas un cri, pas un bruit discordant ne se faisaient entendre. C'était le bonheur calme, la vie champêtre dans toute sa patriarcale grandeur.

— Ces hommes semblent bien heureux, dit Sans-Peur au bout d'un instant.

— Ils le sont, en effet, répondit le Père Florentin.

— Que ne vous doivent-ils pas ?...

— Je leur dois plus encore, car si je leur ai donné les douceurs calmes de la vie matérielle, ils m'ont donné, eux, la suprême félicité du devoir enfin accompli. Grâce à eux, mon passage sur cette terre n'aura pas été inutile, puisque j'ai pu les faire renoncer à leurs sanglantes coutumes et ouvrir leur cœur à l'amour du prochain, qu'ils propagent à leur tour lorsque par hasard ils se trouvent en contact avec leurs anciens frères ; et quand je paraîtrai devant Dieu, j'aurai, pour me faire escorte, les âmes de ceux d'entre eux qui m'auront précédé dans la vie éternelle.

En parlant ainsi, le Père Florentin semblait transfiguré. Ses traits étaient empreints d'une joie céleste qui frappa Taréas.

— Père, lui dit-il, je reviendrai vous voir et vous me parlerez de votre Dieu.

— C'est cela, chef, venez me voir de temps en temps, dit en souriant le missionnaire.

Leur promenade terminée, le Père Florentin et ses hôtes etournèrent à la hutte, où, pendant leur absence, le souper avait été préparé.

---



### III.

#### UN GLORIEUX FAIT D'ARMES.

**L**e lendemain, au point du jour, ainsi qu'ils l'avaient décidé, Sans-Peur et les deux Hurons quittèrent la Mission pour retourner, le premier à Québec, où M. de Vorcel devait l'attendre avec une impatience fébrile, et les guerriers à leur village, car les hostilités permanentes exigeaient la présence des Hurons dans les rangs de l'armée française, dont ils étaient les fidèles alliés. Taréas comptait arriver bientôt à Québec avec plusieurs centaines de guerriers, secours précieux pour le général en chef.

Lorsque Sans-Peur se fit annoncer chez M. de Vorcel, ce dernier poussa un cri de joie : il allait enfin avoir des nouvelles de sa fille chérie ; bonnes ou mauvaises, elles feraient au moins cesser l'incertitude terrible qui lui poignait le cœur.

— Eh bien, mon ami, s'écria-t-il en tendant la main au chasseur, qu'avez-vous appris ?

— Mon colonel, répondit le chasseur en serrant la main qui lui était tendue, M<sup>lle</sup> Marthe est saine est sauve.

— Merci, mon Dieu ! fit le colonel en levant vers le ciel un regard empreint d'une reconnaissance infinie.

Sans-Peur lui fit alors un récit détaillé de ce qui s'était passé.

Quand il eut achevé, le colonel lui demanda de l'accompagner à la Mission, mais le chasseur lui expliqua que les bois étaient remplis de maraudeurs blancs et rouges aux mains desquels la jeune fille risquerait de tomber, et qu'il valait mieux attendre quelques jours, afin de pouvoir aller la chercher avec une escorte suffisante.

— Mais qui nous empêche de nous faire accompagner aujourd'hui même par cette escorte ? dit M. de Vorcel ; M. de Montcalm est assez mon ami pour mettre une compagnie à ma disposition.

— C'est vrai, en ce moment il vous rendrait volontiers ce service, mais avant ce soir il regretterait de vous avoir obligé.

— Vous jugez mal le général, fit M. de Vorcel d'un ton de reproche.

— Mon colonel, en venant ici, j'ai rencontré dans les bois plusieurs batteurs d'estrade porteurs de nouvelles de la plus haute importance. Avant trois heures, ils seront ici.

— Qu'ont-ils à nous apprendre ?

— Les Anglais marchent sur Québec.

— Le colonel baissa la tête avec accablement.

— Vous avez raison, dit-il tristement, je dois rester ici pour remplir mon devoir.

Et il se rendit aussitôt près du général en chef pour l'informer de ce qu'il venait d'apprendre.

M. de Montcalm avait été fort affligé par le malheur qui avait frappé le colonel son ami, non seulement à cause de la mort affreuse de la comtesse, mais aussi parce qu'il comprenait que les défrichements, qui font la grandeur et la fortune d'une colonie, étaient à peu près impossibles, puisque les colons pouvaient être impunément massacrés aux portes mêmes de Québec.

Quant à organiser une surveillance suffisante pour protéger les colons, il n'y fallait pas songer ; car, à part les milices canadiennes, troupes fort braves mais peu nombreuses, les forces régulières ne se composaient que de vingt-huit compagnies de

Garde marine, de soixante-quinze hommes chacune, et de troupes prises dans différents régiments, le tout formant un effectif de sept mille hommes, pour défendre un territoire s'étendant de la baie d'Hudson au Mississipi, c'est-à-dire un espace cinq fois plus grand que la France. Cependant, ce fut avec cette poignée de soldats que le Canada tint l'Angleterre en échec pendant de longues années.



M. de Montcalm.

Quinze jours après les événements que nous avons rapportés dans le précédent chapitre, une vive animation régnait à une dizaine de lieues de Québec, sur les bords du Saint-Laurent.

Il était huit heures du matin.

Le fleuve était couvert de pirogues chargées de soldats de toutes armes : infanterie, marine, milices, etc.

Sur les deux rives, on n'apercevait que des soldats marchant en chantant de vieux refrains français.

M. de Montcalm se tenait à cheval, au milieu de son état-major, donnant ses ordres et indiquant l'emplacement des troupes. A cent mètres à peine du général en chef, un détachement de Hurons, com-



mandé par Tardas, se tenait immobile, attendant le moment de marcher au combat. Tous étaient peints et armés en guerre.

Vers midi, les tambours battirent l'assemblée, et les soldats s'empresèrent de rejoindre les compagnies auxquelles ils appartenaient.

Les Hurons avaient déjà disparu dans les bois.

Le général semblait soucieux.

— Je ne sais pourquoi, dit-il au colonel de Vorcel, qui se tenait près de lui, mais je suis inquiet, non pour moi, car en venant au Canada j'ai fait le sacrifice de ma vie, mais pour tous ces braves soldats.

— Que craignez-vous donc, général ?

— Un batteur d'estrade m'a appris tout à l'heure que les Anglais ont fait des préparatifs formidables ; leur nombre, perc'it-il, se monte à quinze mille hommes ; aussi n'ai-je marché qu'en apprenant qu'ils s'avançaient vers Québec.

— Bah ! la victoire est toujours dans la main de Dieu et dans celle du général s'il sait profiter des fautes de l'ennemi.

M. de Montcalm avait ses raisons pour s'inquiéter. Il avait quitté l'armée d'Allemagne pour prendre le commandement des troupes au Canada, où le roi l'avait envoyé pour réparer les désastres qui avaient suivi la défaite de M. Dieskau à la bataille du Saint-Sacrement, et, dès son arrivée, il s'était trouvé aux prises avec l'intendance qui, depuis de longues années, ruina la colonie.

M. Bigot, intendant du Canada, et le marquis de Vaudreuil, gouverneur de la colonie, étaient les chefs de cette bande qui pulsait à pleines mains dans les caisses publiques, préparant ainsi à bref délai la ruine de cet immense territoire que, depuis un siècle, l'Angleterre cherchait à voler à la France, car cette guerre ne fut, de la part des Anglais, qu'un acte de piraterie.

Les misérables exploiters du Canada n'avaient pu voir d'un bon œil l'arrivée de M. de Montcalm, dont l'honnêteté et le patriotisme étaient bien connus ; aussi employaient-ils toutes leurs influences pour obtenir son rappel.

Le général connaissait ce complot ; aussi redoutait-il une défaite, qui eût donné à ses ennemis une arme contre lui. Il lui fallait vaincre à tout prix, afin de prendre barres sur eux. Cette première campagne devait donc décider de l'avenir de son commandement.

Sa perplexité avait aussi une autre cause : les conditions de la bataille qu'il allait livrer étaient nouvelles pour lui. Habitué à faire manœuvrer de grandes masses, dans des pays dont il avait les cartes sous les yeux et dont il connaissait les voies de communication, les cours d'eau, les rivières, les ponts, etc., il devait maintenant opérer dans un pays où les routes n'existaient point et où la navigation était presque impossible ; il fallait traverser des rivières d'une grande largeur avec de légères pirogues ; voyager péniblement dans des déserts où l'on ne trouvait rien pour se nourrir ; se frayer à la hache un passage dans des forêts vierges presque impénétrables, peuplées de fauves et de reptiles ; aussi était-il obligé de dresser ses plans de bataille d'après les rapports de ses batteurs d'estrade, qui, heureusement, étaient tous d'honnêtes chasseurs canadiens.

Le général dirigeait donc tout pensif la marche des troupes, quand Sans-Peur accourut vers lui.

— Eh bien ! fit le général, avez-vous quelques renseignements ?

— Oui, mon général.

— Les Anglais ?...

— Ils vous croient à Québec.

— Je vais leur prouver le contraire.

— Bon ! Nous allons nous amuser.

— Savez-vous autre chose, bien que ce que vous m'avez dit soit très intéressant, puisque les Anglais, qui croyaient nous surprendre, vont être eux-mêmes surpris.

— Je sais que les troupes que vous avez avec vous pourront traverser rapidement le Saint-Laurent.

— De quelle manière ?

— J'ai découvert un gué entre le fort Oswego et le fort Ontario ; seulement, les hommes auront de l'eau jusqu'au cou.

— Alors, ils passeront.

La marche continua ; mais bientôt M. de Montcalm laissa le commandement de la colonne à M. de Vorcel, et, devançant l'armée, il se dirigea, accompagné de Sans-Peur, vers le fort Carillon où les troupes devaient le rejoindre.

Pour l'intelligence des faits qui vont suivre, nous devons faire connaître le plan de campagne que le général avait arrêté avant de quitter Québec.

Il avait résolu, étant donnée la faiblesse numérique de ses troupes, de se tenir sur la défensive et de tenter de surprendre le fort de Chouegen, que l'on appelait aussi fort Oswego.

Il avait aussitôt ordonné la formation d'un camp à Carillon pour observer et arrêter au besoin l'armée anglaise, qui devait sortir du fort Edouard et s'avancer par le lac Champlain.

Après s'être assuré que ses ordres avaient été exécutés, M. de Montcalm, pour tromper l'ennemi, laissa le chevalier de Lévis à Carillon avec trois mille hommes, pour tenir tête au comte de London qui s'avancait avec huit mille hommes ; puis il se dirigea sur Frontenac.

M. de Lévis forma aussitôt plusieurs détachements chargés de harceler l'ennemi.

Les Anglais ne purent bientôt plus faire un pas sans avoir les Français sur leurs talons. Grâce à ce stratagème, ils furent persuadés que l'armée française était cantonnée à Québec et au fort Carillon.

Pendant que M. de Lévis occupait ainsi les Anglais, M. de Montcalm arrivait à Frontenac avec ses troupes, d'où il repartait bientôt pour Chouegen. Par ses ordres, trois mille hommes avaient été réunis à Frontenac, spécialement chargés d'attaquer Chouegen.



M. de Montcalm et installer une batterie. (Page 50.)

Si les Français réussissaient à enlever cette position aux Anglais, ils les rejetaient dans le bassin de l'Hudson.

Chouegen était défendu par les forts Oswego, Ontario et Saint-Georges.

Dans le principe, ces forts avaient été élevés pour repousser les invasions des Peaux-Rouges, aussi étaient-ils mal construits : les murs avaient peu d'épaisseur et n'étaient défendus par aucun fossé.

Ces forts, suffisants lorsqu'il s'agissait de repousser une attaque des Indiens, ne pouvaient résister efficacement aux boulets, d'autant plus que, élevés un peu au hasard, plusieurs étaient entourés de hautes collines du haut desquelles une batterie ennemie pouvait exécuter un feu plongeant.

Les trois forts dont nous avons parlé plus haut étaient commandés par un officier de mérite, ayant le grade de colonel et nommé Mercer. Il n'avait, pour défendre ces trois positions, que dix-huit cents hommes.

Les Français arrivèrent par le lac Ontario, le 10 août 1756 ; ils débarquèrent aussitôt à une demi-lieue du fort Ontario.

Le colonel Bourlamaque, chargé de la direction des opérations, ouvrit audacieusement une tranchée à deux cents mètres de la place.

L'attaque fut si bien menée, que la résistance des Anglais ne dura pas trois jours.

Le 13 août, vers quatre heures de l'après-midi, les Anglais évacuèrent en toute hâte le fort que M. Bourlamaque fit aussitôt occuper par les troupes françaises.

Une heure avant la retraite des Anglais, leur commandant, le colonel Mercer, avait été tué.

Cette première victoire redoubla l'entrain des troupes ; pourtant, le plus dur restait à faire. Il s'agissait d'enlever les forts Oswego et Georges.

M. de Montcalm fit installer, dès la nuit, une batterie sur une colline qui dominait les deux forts, entre lesquels une

troupe de chasseurs canadiens se plaça pour couper toute communication.

Au lever du soleil, les Anglais aperçurent, avec une véritable stupéfaction, les troupes qui entouraient les forts. Ils étaient confondus par tant d'audace et d'adresse.

La bataille commença aussitôt. Les Anglais faisaient des efforts gigantesques pour rétablir les communications coupées entre les deux forts par les Canadiens; mais ils poussèrent bientôt des cris de stupeur; la rivière se couvrait de pirogues chargées de soldats.

Le général en chef arrivait avec douze cents hommes de troupes fraîches.

Au même instant, le colonel Bourlamaque, qui avait pris position sur la colline, démasqua sa batterie et commença un feu plongeant, terrible, contre les forts.

Les Anglais se sentaient perdus, mais ils faisaient bravement leur devoir, bien qu'ils comprissent que leur défaite n'était qu'une question d'heures.

Le feu incessant de la batterie du colonel Bourlamaque faisait des dégâts affreux; les feux plongeant, fouillant toutes les parties des deux forteresses, à tel point que les soldats qui les défendaient ne trouvèrent plus un abri, ce qui acheva de les démoraliser.

Le commandant des forts, qui avait remplacé le colonel Mercer, se vit bientôt contraint de demander un armistice, qui fut immédiatement accordé.

Le feu fut suspendu et le drapeau parlementaire arboré sur les forts et dans le camp français.

Les Anglais avaient espéré que le comte de Loudon, qui était à la tête de huit mille hommes, leur enverrait du secours. mais le chevalier de Lévis avec ses trois mille hommes, donnait trop de besogne au général anglais pour que celui-ci pût affaiblir son armée.

Les chefs des deux partis entamèrent des pourparlers qui aboutirent le jour même.

Les Anglais s'engageaient à mettre bas les armes et à évacuer les forts, le lendemain matin, pour être internés comme prisonniers de guerre.

M. de Montcalm dut alors songer à assurer la sécurité des Anglais. En conséquence, il chargea Taréas d'une mission qui le força à s'éloigner avec ses guerriers.

Cette précaution était indispensable, les Indiens ne connaissant qu'une chose : scalper les vaincus.

Il était parfois plus facile de s'emparer d'une place forte que de faire respecter les clauses d'un traité de paix par les Peaux-Rouges alliés aux deux armées ennemies, car les Indiens n'entendent rien à la magnanimité.

Quand il y avait des sauvages des deux côtés, aussitôt qu'ils s'apercevaient, ils se ruaient les uns contre les autres pour satisfaire leur haine de nation à nation.

Cette fois, les Anglais n'avaient pas de Peaux-Rouges dans leurs rangs ; aussi, M. de Montcalm jugea-t-il prudent d'éloigner momentanément ses Hurons, qui, n'entendant rien aux usages de la guerre européenne, n'auraient pas manqué, à défaut d'Iroquois à attaquer, de se jeter sur les Anglais au moment de l'évacuation des forts.

Le lendemain, ainsi que cela était convenu, les Anglais quittèrent les forts et furent conduits à la Louisiane sous bonne escorte.

On avait fait seize cents prisonniers et pris cent treize bouches à feu, d'immenses approvisionnements d'armes, de munitions et de vivres ; plus deux cents bateaux de transports et cinq bâtiments de guerre mouillés dans la rivière.

Cette glorieuse bataille nous avait coûté cent trente hommes tués ou blessés.

M. de Montcalm fit détruire les fortifications des trois forts, puis il retourna à Carillon, où il s'occupa activement de terminer les travaux de défense de cette forteresse.

Il était à peine installé dans son appartement, que M. de Vorcelet se faisait annoncer.

Les deux officiers se serrèrent affectueusement la main.

— Mon général, dit le colonel, j'ai une grâce à vous demander.

— Parlez, mon ami ; vous savez que je vous suis tout dévoué.

— Je le sais, mon général, et je vous en remercie.

— Que puis-je faire pour vous être agréable ?

— M'accorder un congé de quelques jours, pour que j'aille chercher ma fille.

— N'est-ce que cela ?

— Je voudrais aussi que vous me donnasiez l'autorisation d'emmener une escorte.

— Mon cher colonel, les Anglais viennent de recevoir une

trop rude leçon pour se frotter à nous de sitôt ; prenez donc autant d'hommes que vous voudrez.

— Oh ! une vingtaine suffiront.

— Faites comme il vous plaira ; je vous laisse libre d'agir à votre guise.

— Merci, mon général.

— Quand comptez-vous partir ?

— Dans deux heures ; c'est-à-dire vers midi.

— Vous emmenez Sans-Peur ?

— Je le crois bien ! Lui seul est capable de nous guider à travers les bois qui pullulent de Peaux-Rouges et de maraudeurs.





— Allez donc, et revenez vite, dit M. de Montcalm en tendant la main au colonel.

M. de Vorcel se rendit immédiatement au campement des chasseurs canadiens, installé en dehors du fort, afin de s'entendre avec Sans-Peur.

Ce dernier, étendu sur l'herbe, fumait philosophiquement sa pipe.

En apercevant le colonel, il se leva vivement.

— Mon ami, lui dit M. de Vorcel, j'ai un service à vous demander.

— Parlez, mon colonel ; si cela dépend de moi, c'est accordé d'avance.

— Je voudrais que vous consentissiez à me conduire à la Mission.

— Je suis à vos ordres, mon colonel.

— Bien. Je vais prévenir les hommes qui nous escorteront.

— Sont-ce des soldats ?

— Oui. Y verriez-vous quelque inconvénient ?

— J'en vois plusieurs.

— Pouvez-vous me les faire connaître ?

— Certainement, et je suis sûr que vous serez de mon avis.

— Parlez donc, je vous écoute ; mais soyez aussi bref que possible, car j'ai hâte de me mettre en route.

— D'abord, vos soldats sont harassés de fatigue et, par conséquent, nous retarderont beaucoup, car les chemins sont mauvais ; ensuite, ils n'entendent rien à la vie du désert, de sorte que, en cas d'attaque, ils ne nous seront pas d'un grand secours, malgré leur bravoure incontestable.

— Que faire, alors ?

— Emmener des chasseurs.

— Mais vous me parliez tout à l'heure de la fatigue de mes soldats ; les chasseurs ont, il me semble, combattu comme eux.

— C'est vrai, mais ils sont plus robustes.

— Ce que vous dites là est très possible.

— Du reste, vous aller en juger.

Sans-Peur fit quelques pas afin de se rapprocher du centre du campement ; puis il cria d'une voix tonnante :

— M. de Vorcel a besoin de quelques hommes résolus pour l'accompagner au désert.

Les chasseurs étaient au nombre de deux cents. D'un bond, ils furent debout en disant galement :

— Voilà ! voilà !

— Eh bien ! fit en riant Sans-Peur, que vous ai-je dit ?

— Vous aviez raison.

— Voulez-vous les emmener tous ?

— Choisissez-en vingt.

Puis, s'adressant aux Canadiens :

— Messieurs, dit-il, je vous remercie de cet empressement, mais je n'ai besoin que de quelques hommes.

Sans-Peur désigna alors vingt chasseurs, qui, en cinq minutes, furent prêts à partir.

— Voyagerons-nous à pied ou à cheval ? lui demanda M. de Vorcel.

— A pied, mon colonel, à pied ; mes braves compagnons aiment mieux cela ; d'autant plus que, pour abréger la route, nous passerons par des chemins impraticables pour des chevaux.

En ce moment, le jeune Louis s'approcha du colonel.

— Mon père, dit-il, M. de Montcalm vient de m'apprendre que vous allez vous rendre près de ma sœur.

— C'est vrai, mon enfant.

— Ne puis-je vous accompagner ?

— C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que la route sera longue et pénible.

— Mais, mon père, j'ai seize ans :

Le jeune homme prononça ces mots du ton dont Louis XIV dut prononcer son fameux : *l'Etat c'est moi !*

— Votre fils a raison, dit Sans-Peur au colonel.

— Eh quoi ! vous voulez ?...

— Qu'il vienne avec nous, certainement. Cette expédition ne pourra que lui être profitable sous tous les rapports.

Le colonel hocha la tête.

— Ce que vous voulez faire là est une folie ! dit-il au chasseur ; cet enfant est incapable de supporter les fatigues d'une longue marche.

— Monte-t-il à cheval ?

— Admirablement.

— Alors, voyageons à cheval.

— Ne m'avez-vous pas dit que cette manière de voyager allongerait la route ?

— Oui, mais le retard de quelques heures que nous subirons sera compensé par le plaisir que ce brave jeune homme éprouvera, puisque, en venant avec nous, il pourra embrasser sa sœur quelques jours plus tôt.

— Qu'il soit donc fait ainsi que vous le désirez, dit le colonel avec un soupir.

— Permettez, mon colonel, je ne désire rien : M. Louis demande à nous accompagner, j'essaie de vous prouver qu'il le peut, voilà tout.

— Merci, dit Louis de Vorcel en tendant la main au chasseur. Ainsi donc, ajouta-t-il en s'adressant au colonel, vous permettez, mon père ?

— Il le faut bien, dit M. de Vorcel d'un ton bourru, vous êtes deux contre moi.

Le jeune homme se jeta avec joie dans les bras de son père et courut vers le fort, afin de faire préparer son cheval.

M. de Vorcel le suivit un instant du regard, en proie à une anxiété indéfinissable. Un moment il fut sur le point de le rappeler pour lui ordonner de rester, mais la vue des Canadiens, qui se tenaient immobiles, attendant ses ordres, le rassura complètement. Les loyales physionomies de ces hommes étaient empreintes de tant d'énergie, qu'il lui sembla qu'avec eux aucun danger ne pouvait être à redouter.

Il se rendit alors au fort, pour donner l'ordre de seller les chevaux.



## IV.

### L'ATTAQUE DE LA MISSION.

**C**inq jours après leur départ de Carillon, M. de Vorcel et son escorte arrivèrent en vue de la Mission.

Il était dix heures du matin. Un gai soleil éclairait la colline, au bas de laquelle de nombreux Indiens se livraient aux travaux de l'agriculture, heureux et insoucians.

M. de Vorcel était encore à une demi-lieue de la Mission, que déjà le Père Florentin descendait la pente de la colline pour aller à sa rencontre. Bien qu'il ne connût pas personnellement le colonel, la présence de Sans-Peur à côté de ce dernier ne lui laissait aucun doute sur l'identité du visiteur.

En apercevant le religieux, M. de Vorcel mit son cheval au galop ; arrivé près de lui, il sauta à terre et, mettant le chapeau à la main, il s'inclina profondément, en disant d'une voix qui tremblait d'émotion :

— Mon Père, avant d'aller embrasser ma fille, permettez-moi de vous remercier des soins que vous lui avez donnés.

— Colonel, répondit gravement le Père Florentin, vous n'avez pas à me remercier : en recueillant votre enfant, je n'ai fait qu'accomplir strictement mon devoir.

— Pourtant, sans vous, que serait-elle devenue ?

— Je n'ai été que l'instrument de la Providence ; c'est donc à Dieu que doit s'adresser votre reconnaissance. Maintenant, si vous le voulez bien, nous ne resterons pas ici plus longtemps, car il doit vous tarder de revoir votre fille.

— Hélas ! je tremble à l'idée de me trouver en sa présence. Que lui répondrai-je quand elle me parlera de sa mère ?

— Rassurez-vous à cet égard, vous n'avez plus rien à lui apprendre.

— Que voulez-vous dire ? fit anxieusement le colonel.

— Je veux dire que, prévoyant l'embarras dans lequel vous trouvez en ce moment, j'ai appris à cette pauvre enfant le malheur qui l'avait frappée, mais en prenant toutes les précautions nécessaires pour amortir autant que possible le coup terrible que je lui portais.

— Eh quoi ! mon Père, vous avez fait cela ? s'écria M. de Vorcel.

— Je l'ai fait, dit simplement le missionnaire,

— Soyez mille fois béni ! car je ne savais vraiment pas comment annoncer à ma fille cette affreuse nouvelle.

— C'est pourquoi je me suis chargé de ce soin.

— Vous avez toutes les délicatesses.

Le religieux sourit et invita d'un signe M. de Vorcel à le suivre.

Un quart d'heure plus tard, le colonel et son fils entraient dans la hutte de la jeune fille.

L'entrevue fut ce qu'elle devait être en pareille circonstance : triste et affectueuse. La joie de se revoir ne leur fit pas un seul instant oublier la chère morte.

Grâce à la prévenance du Père Florentin, Sans-Peur et les Canadiens avaient été immédiatement installés dans des huttes et mis à même de réparer leurs forces par un repas copieux qui, s'il n'était pas délicat, avait du moins l'avantage d'être sain et abondant.

Le lendemain matin, au moment où M. de Vorcel donnait des ordres pour le départ, un chasseur parut dans la plaine, accourant à toute bride.

Son allure était telle, qu'il gravit la pente de la colline au galop.

M. de Vorcel le reçut à l'entrée de la Mission.

— Si je ne me trompe, lui dit-il, c'est moi que vous cherchez.

— Oui, mon colonel, répondit le chasseur. Le général m'a chargé de vous remettre une lettre.

Et tirant un pli de sa poitrine, il le tendit au colonel, qui l'ouvrit hâtivement.

Voici ce qu'il contenait :

« MON CHER COLONEL,

« Quelques heures après votre départ, j'ai appris qu'une attaque allait avoir lieu contre la Mission, par les Indiens Sioux, Iroquois et Paunies, qui voient d'un mauvais œil cette avant-garde d'une civilisation qu'ils détestent. Il est donc indispensable de donner à ces Peaux-Rouges une leçon qui leur inspire une terreur salutaire, et je compte sur vous pour cela. Cette nuit même, un détachement de trois cents hommes, sous les ordres d'un capitaine, se mettra en route pour vous rejoindre. Je vous laisse libre d'agir comme vous le jugerez convenable, vous recommandant seulement de ne pas oublier qu'en menant cette affaire avec vigueur vous diminuerez les forces des Anglais, dont ces sauvages sont les fidèles alliés.

« Croyez-moi votre bien dévoué :

« GÉNÉRAL DE MONTCALM,

« *Commandant en chef des troupes françaises du Canada.* »

Le colonel se rendit immédiatement auprès du Père Florentin, à qui il fit part de cette grave nouvelle.

— Que la volonté de Dieu soit faite, dit tristement le missionnaire.

— Maintenant, j'ai une prière à vous adresser, dit M. de Vorcel.

— Parlez, monsieur.

— En vertu des ordres que je viens de recevoir, je dois prendre certaines précautions indispensables pour la défense de la Mission.

— Je vous comprends, colonel : vous désirez être ici le maître absolu, ce qui est très naturel, puisque vous devez supporter seul la responsabilité des événements qui se préparent. Soyez donc sans inquiétude à cet égard : quoique mon cœur saigne à la pensée du sang qui va couler dans ces plaines que j'ai si heureusement fertilisées, je dois m'incliner devant la nécessité de sauver les amis qui m'entourent. Vous pouvez donc ordonner, je serai le premier à obéir.

— Merci, mon Père, vous êtes un saint homme.

Les Indiens de la Mission connurent bientôt le danger qui les menaçait, mais ils en furent plus attristés qu'effrayés. Leur conversion au christianisme, en faisant pénétrer dans leur cœur des sentiments nobles et généreux, n'avait pas amoili leur courage ; aussi, jurèrent-ils tous de combattre avec énergie pour repousser leurs agresseurs.

Parmi les cinq cents familles de la Mission, deux cents hommes pouvaient prendre les armes. Les autres personnes : vieillards, femmes et enfants, furent installées dans les huttes élevées au centre du village. Grâce aux chasseurs qui l'avaient accompagné, le colonel se trouvait à la tête de deux cent vingt hommes résolus, sans compter Sans-Peur, qui, par sa connaissance approfondie des coutumes des Peaux-Rouges, pouvait rendre d'immenses services.

Malgré les vives instances du jeune Louis de Vorcel, pour se mêler aux combattants, le colonel exigea qu'il demeurât près de sa sœur.

Comme il n'y avait pas de temps à perdre, M. de Vorcel envoya cent hommes dans un bois situé à peu de distance, avec ordre d'abattre autant d'arbres qu'ils le pourraient et de les transporter sur la colline pour élever un retranchement. Les autres furent chargés de creuser autour du village un fossé.

large et profond, dont la terre devait former un rempart pour abriter les tireurs.

Le lendemain, au lever du soleil, le colonel vit briller au loin les armes d'une troupe nombreuse.

C'étaient les trois cents cavaliers envoyés par M. de Montcalm,

Au milieu de la troupe, on voyait un fourgon couvert traîné par quatre vigoureuses mules.

Arrivés au pied de la colline, une vingtaine de cavaliers mirent pied à terre et entourèrent le fourgon afin d'aider les mules à gravir la route qui, montant en pente douce conduisait à la Mission.

Le colonel s'avança vivement au-devant de l'officier commandant le détachement.

— Mon cher capitaine, lui dit-il en lui tendant la main. croyez que je suis heureux que vous ayez été désigné pour conduire ce détachement, car votre habileté nous sera très utile.

— Vous me comblez, mon colonel, dit le capitaine en serrant la main que lui tendait son chef.

— Nullement, mon cher capitaine ; je vous connais de longue date et vous apprécie à votre juste valeur.

Le capitaine Verdier, ainsi que se nommait le chef du détachement, était effectivement un officier d'une grande valeur. Depuis longtemps déjà, il jouissait de l'estime de M. de Montcalm, qui l'avait amené d'Europe en qualité d'officier d'ordonnance. Si le général n'avait pas mentionné son nom dans sa lettre au colonel, c'était afin de laisser à ce dernier le plaisir de la surprise.

M. de Vorcel suivait attentivement l'entrée à la Mission de ces trois cents cavaliers, que le Père Florentin répartissait de son mieux dans les huttes à mesure qu'ils mettaient pied à terre.

— Que renferme donc ce fourgon ? demanda M. de Vorcel au capitaine.

— Des objets bien utiles, répondit l'officier en souriant : des munitions, des armes et deux pièces de montagne.

— Ma foi ! s'écria joyeusement le colonel, voilà une heureuse idée.



— Je suis charmé qu'elle vous plaise, car elle est de moi.

— Je reconnais bien là votre prévoyance.

— Sachant que les sauvages marchent généralement en masse compacte, j'ai pensé que quelques volées de mitraille éclaircirait un peu leurs rangs.

— Et vous avez eu raison. Allons, allons, je crois que la Mission verra encore de longs jours.

— Puissiez-vous dire vrai ! fit le capitaine d'un air soucieux.

— En douteriez-vous ?

— Je vous avoue franchement que je ne suis rien moins que rassuré.

— D'où vous vient cette inquiétude ?

— En me rendant ici, j'ai rencontré plusieurs de nos batteurs d'estrade, et les nouvelles qu'ils m'ont apprises sont assez graves. Il paraît que les Indiens qui nous attaqueront seront nombreux. Leurs détachements sillonnent les bois, se dirigeant tous à quelques lieues d'ici, où ils doivent se réunir avant de marcher contre la Mission.

— La situation est grave, en effet, mais avec l'aide de Dieu, nous nous en tirerons à notre honneur. Quel qu'il arrive, nous aurons fait notre devoir.

M. de Vorcel emmena le capitaine dans la hutte que le missionnaire avait mise à sa disposition ; puis, après avoir fait appeler Sans-Peur, il commença à élaborer un plan de défense.

La Mission était placée dans une situation très avantageuse, pour repousser une attaque des sauvages, qui, n'ayant aucune notion des coutumes de la guerre européenne, marchent habituellement en masses serrées que les balles peuvent fouiller aisément.

Aux deux extrémités du plateau sur lequel s'élevaient les huttes de la Mission, le Père Florentin avait fait élever un rempart formé de troncs d'arbres, dont l'approche était défendue par un fossé large de huit mètres et profond de cinq.

Dans ces conditions, dix hommes, abrités derrière chacun de

ces retranchements, pouvaient facilement arrêter l'ennemi, quelle que fût sa force numérique. Restaient les deux pentes de la colline : l'une, à l'ouest, faisait face à une immense plaine parsemée de bouquets d'arbres ; l'autre, à l'est, descendait dans une jolie prairie bornée, à un kilomètre, par une épaisse forêt qui s'estompait en sombre sur le bleu du ciel. C'était évidemment par là que viendraient les Indiens, car le couvert de la forêt, tout en les dissimulant, pouvait, en cas de retraite, leur offrir un abri.

Nous avons dit que M. de Vorcel avait fait établir autour du village des retranchements solides garnis de fossés. Malgré ces précautions, le colonel fit creuser des tranchées à cent pas des pentes de la colline et y embusqua les chasseurs. Il avait ainsi deux postes avancés qui, dès qu'ils apercevraient l'ennemi, devaient donner l'alarme et se replier aussitôt sur la Mission.

Cette précaution n'était que pour prévenir une attaque de nuit, puisque, du sommet de la colline, on pouvait surveiller activement les environs.

Les deux pièces de canon furent chargées à mitraille et placées au centre de la place, afin d'être dirigées vers le côté où apparaîtrait le danger.

Les soldats et les Indiens de la Mission, rangés en bon ordre derrière les retranchements, se tenaient prêts à faire feu.

Tout étant préparé pour la défense, M. de Vorcel fit hisser le drapeau blanc fleurdellisé à côté de celui de la Mission, qui était blanc, croisé de bleu.

Cependant, aucun ennemi ne se montrait et le colonel s'énervait de rester ainsi dans l'expectative.

— Mon colonel, dit tout à coup Sans-Peur qui se tenait près de lui, voulez-vous que j'aille faire une reconnaissance ?

— Ne serait-ce pas imprudent ? Bien que nous n'ayons encore aperçu aucun Peau-Rouge, les bois doivent en être remplis.

— Il serait bon que nous fussions fixés à cet égard.

— Agissez comme vous voudrez, mon ami, mais soyez prudent.

— Je connais les Peaux-Rouges, et quelle que soit leur finesse, je me charge de leur glisser entre les doigts.

Sans-Peur examina avec soin les amorces de sa carabine et de ses pistolets, s'assura que son couteau jouait bien dans sa gaine et s'engagea immédiatement sur la pente ouest de la colline.

Le colonel le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eut disparu dans les hautes herbes qui couvraient la plaine au loin.

— Brave garçon ! murmura-t-il ; pourvu qu'il revienne sain et sauf.

L'absence du chasseur dura deux heures. Lorsqu'il revint, il se rendit rapidement près du colonel, qui causait avec le Père Florentin.

— Alerte, mon colonel ! lui dit-il vivement.

— Que se passe-t-il donc ?

Sans-Peur désigna successivement l'ouest et l'est.

— Regardez, dit-il simplement.

— Je ne vois que les hautes herbes.

— Ne remarquez-vous pas qu'elles oscillent dans tous les sens.

— C'est vrai, mais je ne vois pas...

— Ces oscillations sont produites par les Indiens, qui s'avancent en rampant.

— Vous en êtes sûr ! s'écria le colonel en tressaillant malgré lui.

— Autant qu'on peut l'être quand on les a vus de près.

— Combien sont-ils ?

— En tout, environ quinze cents.

— Tant que cela ?

— Peut-être plus.

— Bien. Rappelez les chasseurs qui forment les postes avancés.

Sans-Peur ne s'était pas trompé ; les Indiens s'avançaient, en effet, mais plus nombreux qu'il l'avait supposé.

Le soleil venait de disparaître à l'horizon et une teinte crépusculaire s'étendait sur le désert.



Les autres furent chargés de creuser autour du village un fossé... (Page 69.)

Soudain des cris stridents retentirent, et les Peaux-Rouges, se dressant des deux côtés à la fois, s'élançèrent vers la colline en bondissant comme des tigres.

Le colonel les laissa approcher jusqu'à trois cents pas ; alors il cria d'une voix tonnante :

— Feu !

Une décharge effroyable éclata comme un roulement de tonnerre, fauchant les Indiens comme des épis mûrs.

Les sauvages s'arrêtèrent un instant, mais leur hésitation fut de courte durée : poussant de nouveau leur terrible cri de guerre, ils s'élançèrent avec furie vers la colline dont ils commencèrent à gravir les pentes sous un feu meurtrier qui les couvrait de fer et de plomb. La mitraille vomie par les canons creusait dans leurs rangs des sillons sanglants, sans que leur élan se ralentît.

Ils allaient bientôt atteindre les retranchements, quand des hurlements formidables montèrent de la plaine.

— C'est le cri de guerre des Hurons ! hurla Sans-Peur. Courage, camarades !

Les assaillants comprirent immédiatement le danger qui les menaçait. Pris entre deux feux, leur défaite était certaine. Sans hésiter, ils lâchèrent pied et dévalèrent les pentes de la colline.

Sur l'ordre du colonel, cinquante soldats montèrent à cheval et quittèrent le village, commandés par le capitaine Verdier, qui s'élança avec ses hommes, descendant la colline, ventre à terre, volant comme une avalanche, au risque de rouler au bas de la pente.

Par quel miracle atteignirent-ils la plaine ? Nul n'aurait su le dire.

En moins de cinq minutes, le capitaine et sa troupe se trouvèrent au milieu des sauvages que les Hurons attaquaient avec furie.

Alors commença un véritable carnage.

— Tue ! tue ! hurlait le capitaine.

Les Indiens, hachés par les sabres, foulés sous les pieds des

chevaux, éborgés par les Hurons, s'enfuirent bientôt dans toutes les directions, laissant derrière eux de longues traînées de sang.

Le capitaine s'approcha alors du chef des Hurons, qui n'était autre que Taréas.

— Merçi, chef, dit-il en lui tendant la main, vous êtes un ami aussi fidèle que brave.

— Le guerrier blanc me connaît donc ? dit Taréas.

— Quel est donc, au Canada, le Français qui ne connaît pas le brave Taréas ?

— Les lèvres de mon frère distillent le miel, fit le chef en souriant, flatté de ces louangeuses paroles.

— Pas du tout : je dis la vérité.

Aussitôt le combat terminé, les Hurons, fidèles à leur coutume, s'étaient précipités, le couteau au poing, sur les cadavres de leurs ennemis et les avaient scalpés avec une dextérité incroyable. On eût dit une volée de vautours s'abattant sur ce champ de carnage.

Le capitaine détourna la tête pour ne pas voir ce hideux spectacle, mais il se garda bien de rien laisser paraître du dégoût qu'il éprouvait, car les Hurons en eussent été très froissés.

Lorsqu'ils eurent attaché à leur ceinture ces sanglants trophées, ils se dirigèrent, avec les cavaliers, vers la Mission où ils furent reçus avec les marques de la plus vive sympathie.

M. de Vorcel, surtout, leur adressa de sincères félicitations, du reste méritées, car ils avaient certainement décidé du résultat de la bataille.

Taréas, qui n'avait perdu que peu de guerriers dans le sanglant combat qu'il venait de livrer, était accompagné de près de deux cents Hurons, secours d'une valeur inestimable pour le colonel, qui ne se dissimulait pas ce que sa position avait de critique.

Le combat lui avait coûté cinquante hommes tués ou blessés, chiffre relativement minime comparé aux pertes subies par les assaillants, dont les cadavres jonchaient la plaine et les pentes de la colline.

La nuit était tout à fait venue ; aussi, craignant une surprise, le colonel remit au lendemain le soin d'enterrer les morts.

Quant aux blessés, blancs et Hurons, ils avaient été transportés dans une ambulance installée par les soins du Père Florentin, qui pansa leurs blessures avec une angélique sollicitude.

Fidèle à la coutume européenne, le colonel avait voulu faire relever les blessés ennemis pour leur prodiguer des soins ; mais, outre les dangers que cette opération aurait fait courir à ses hommes, Taréas, en vrai Peau-Rouge, s'y était énergiquement opposé.

Ne demandant jamais de grâce, il n'en accordait pas.

Force fut donc au colonel de renoncer à son généreux projet et de se courber sous cette dure nécessité qui répugnait à son cœur de soldat et de chrétien. Placé entre l'amitié des Hurons et la reconnaissance problématique de ses ennemis, il ne lui était pas permis d'hésiter.

Lorsque l'ordre régna enfin dans la Mission et que chacun eût repris son poste de combat, les chasseurs canadiens allèrent reprendre leur place dans les tranchées, afin de surveiller les mouvements de l'ennemi.

— M. de Vorcel interrogea alors Taréas sur son arrivée providentielle autant qu'inattendue.

— Mon frère veut savoir ? dit le chef, qui pensait que sa présence se passait de commentaires.

— Oui, chef, puisque je vous le demande.

— J'étais allé, avec mes guerriers, rendre compte au grand chef des blancs d'une mission dont il m'avait chargé, quand j'ai appris que le chef de la prière allait être attaqué ; alors je suis venu.

Taréas prononça ces paroles simplement, comme s'il eût accompli la chose la plus naturelle.

Tant de grandeur d'âme chez ce sauvage émerveilla le colonel.

— Chef, dit-il au Huron, vous êtes un noble cœur !

En ce moment, un homme sauta par-dessus le retranchement, à quelques pas du colonel.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria ce dernier en armant un pistolet.

— Ne tirez pas, dit vivement l'inconnu, vous tueriez un ami.

— Sans-Peur ! fit le colonel avec étonnement.

— Lui-même, mon colonel.

— D'où venez-vous donc ainsi ?

— De la forêt. Je tenais à savoir ce qui s'y passait.

— Vous êtes un hardi compagnon !... Vous aventurer ainsi au milieu de ces démons !

— Eh ! eh ! mon idée n'était pas trop mauvaise.

— Avez-vous donc appris quelque chose ?

— Sans cela, serais-je de retour ?

— Ce que vous avez à me dire est grave, alors ?

— Vous allez en juger, car le chef est assez notre ami pour que nous n'ayons pas de secrets pour lui.

Le chef sourit avec satisfaction.

— Parlez donc, dit le colonel.

— Voilà l'affaire. En quittant le camp, il y a deux jours, je me suis dirigé vers la forêt, mais bientôt j'ai dû sauter dans un arbre pour n'être pas vu, car les Peaux-Rouges couraient en tous sens comme une légion de diables. Tout en me promenant d'arbre en arbre pour me rendre compte de leur nombre, j'arrive au-dessus d'un feu autour duquel une dizaine de chefs étaient réunis en conseil.

— Et vous avez pu entendre ce qu'ils disaient ?

— Distinctement. Mais je ne vous répéterai pas tout ce que j'ai entendu, car ce serait aussi long qu'inutile. Je me bornerai à vous dire que nous serons attaqués demain, vers midi.

— Habituellement, les Indiens ne tentent de surprise que la nuit, il me semble.

— Votre réflexion est extrêmement juste, mais, pour cette fois, ils dérogeront à leurs habitudes. En raison même de ce que



leurs coutumes nous sont connues, ils pensent que, en plein jour, nous les surveillerons moins activement.

— C'est assez bien imaginé.

— Oui, pas mal ; mais, malheureusement pour eux, nous sommes prévenus. Maintenant, voulez-vous connaître le nom du chef qui est à la tête des Indiens ?

— Dites.

— Niocébah !

Le colonel ne put réprimer un frisson.

L'homme dont il s'était fait un ennemi mortel allait certainement lui faire une guerre terrible et sans merci.

Le chef, lui, sourit d'un air sinistre.

— Niocébah est un chien ! dit-il ; Taréas prendra sa chevelure !

— En attendant, dit Sans-Peur, il s'apprête à prendre les nôtres. Mais, ajouta-t-il d'un air soucieux, il est une chose qui m'étonne.

— Laquelle, mon ami ? demanda le colonel.

— A quelques pas des chefs, j'ai aperçu un groupe formé par une vingtaine de blancs. Nous ferons bien de nous méfier, car ces gens-là pourraient fort bien tenter de s'introduire parmi nous pour nous espionner.

— Ils n'entreront pas ici sans être vus.

— C'est vrai ; mais ils pourraient se présenter à vous pour se faire engager.

— Quant à cela, vous pouvez être tranquille. Quoique je ne sois pas comme vous au fait des coutumes de la guerre indienne, je ne serais pas assez imprudent pour accepter ainsi le premier venu.

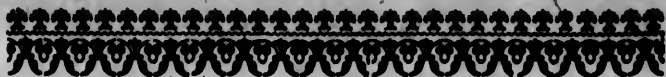
— N'en acceptez aucun, quel qu'il soit.

— Je vous le promets.

— Bien. Maintenant, je vais aller me reposer un peu.

Sans-Peur souhaita le bonsoir au colonel et se dirigea vers sa hutte.

Taréas ne tarda pas à en faire autant, et M. de Vorcel resta seul, livré à ses pensées.



## V.

### HECATOMBE DE SAUVAGES.

**L**e lendemain, dès l'aube, le colonel fit creuser de larges tranchées, dans lesquelles on entassa les guerriers tués dans le combat de la veille.

A dix heures, tout était terminé, et les défenseurs de la Mission, rassurés par le calme qui planait sur le désert, se livraient aux apprêts de leur déjeuner, quand tout à coup, trois Peaux-Rouges à cheval débouchèrent de la forêt, s'avancant au petit galop de chasse.

Le colonel, aussitôt prévenu, courut au retranchement, où il fut immédiatement rejoint par Taréas et Sans-Peur.

— Que peuvent nous vouloir ces Indiens ? murmura le colonel en examinant les arrivants, à l'aide de sa lunette d'approche.

Le chef sourit dédaigneusement.

— Mon colonel, dit Sans-Peur, ces sauvages ne viennent ici que pour se rendre compte des forces dont nous disposons.

— S'il en est ainsi, faites tirer sur eux.

— Gardons-nous-en bien ! s'écria le chasseur. Quoique ces païens aient juré notre mort, nous devons agir loyalement

avec eux ; ils viennent en parlementaires, il faut les recevoir avec courtoisie, bien que l'entrevue qu'ils désirent ne soit qu'un prétexte pour s'introduire dans la Mission. Faites donc allumer un feu, car les Peaux-Rouges ne discutent qu'autour d'un foyer.

— Hum ! est-ce bien prudent de les laisser entrer ici ?

— Vous ne pouvez faire autrement. Mais si voulez bien me le permettre, je m'énèrai seul cette affaire, car m'ieux que vous je suis au fait des diableries indiennes.

— Faites donc, mon ami, dit en souriant le colonel ; vous savez que j'ai en vous la plus entière confiance.

— Merçi, mon colonel, et pardonnez-moi de vous avoir donné ces conseils, mais ils étaient nécessaires pour la sûreté commune.

Les trois Indiens étaient parvenus au pied de la colline et s'étaient arrêtés. L'un d'eux, qui n'était autre que Niocébah, agita sa robe de bison.

En voyant le meurtrier de la comtesse, M. de Vorcel porta rapidement la main à ses pistolets ; mais Sans-Peur lui saisit le bras en disant :

— Qu'allez-vous faire ?

— Vous avez raison ; je dois songer à ceux qui m'entourent et ne pas risquer de les perdre en me laissant aller à ma juste colère.

Sans-Peur descendit la pente de la colline et s'arrêta à dix pas des trois Peaux-Rouges.

— Que désirez-vous ? demanda-t-il brutalement à Niocébah.

— Causer avec le chef des guerriers blancs, répondit l'Indien d'un ton glacial.

— Bien que vous ayez fait le signe de paix, je dois vous prévenir qu'au moindre geste suspect, je vous tuerai comme un chien. Maintenant, suivez-moi.

Le chef ne releva pas cette insulte. Sautant à bas de son cheval, il jeta les rênes à un des deux guerriers qui l'accompagnaient et suivit le chasseur qui, déjà, remontait à la Mission.



Je vous reconduirai à coups de fouet... (Page 75.)

En entrant dans le village, Sans-Peur se retourna pour attendre Niocébah, qu'il conduisit près d'un feu allumé par Taréas et devant lequel ce dernier était assis à côté de M. de Vorcel qui pâlit affreusement en voyant approcher son mortel ennemi.

Quant à Niocébah, il était froid et impassible.

Sur un signe du chasseur, il s'accroupit devant le feu.

Les Indiens ne discutent jamais en conseil sans avoir au préalable fumé le calumet. Dans les grandes circonstances ou lorsqu'ils sont entre amis, la même pipe sert pour tous. Dans le cas présent, les rapports entre le colonel et le chef des Iroquois étaient trop tendus pour que le calumet circulât; aussi, chacun bourra-t-il le sien.

Lorsque tous eurent fumé et que la cendre des calumets eût été vidée dans le foyer, Niocébah se leva et prit la parole.

— Je suis heureux, dit-il, que mes frères aient consenti à me recevoir au feu du conseil, car les paroles que vont souffler ma poitrine me sont inspirées par le Wacondah, et il eût été regrettable qu'ils ne les entendissent point. Que mes frères ouvrent donc leurs oreilles, un sachem va parler.

Il se recueillit quelques secondes, et continua :

— Autrefois, les Indiens vivaient en paix sur leurs territoires de chasse; mais un jour des Visages-Pâles ont résolu de s'emparer de leurs biens et les ont refoulés loin des grands villages en pierre. Les enfants rouges du Grand Esprit ont vaillamment et longtemps combattu, mais vainement. Alors, ils se sont retirés au fond des déserts; mais un chef de la prière, parlant d'un Dieu inconnu des Indiens, est venu s'installer sur cette colline avec des guerriers ayant renié le Wacondah. Les sachems des grandes tribus, réunis en conseil, m'ont envoyé vers le chef des Visages-Pâles pour lui enjoindre d'avoir à retourner immédiatement aux habitations, en emmenant avec lui tous ses guerriers. Si mon frère s'y refuse, sa chevelure et celles de ses amis orneront bientôt nos ceintures. Le sang est

une offrande agréable au Wacandah, surtout lorsqu'il est blanc. J'ai dit.

Après avoir prononcé ces paroles d'une voix tranchante, le chef s'assit et attendit une réponse.

— Chef, lui dit alors Sans-Peur, vous redotez comme une vieille femme bavande, et vos redomontades sont ridicules. Puisque la leçon que vous avez reçue hier n'a pas été aussi profitable que nous l'espérions, soyez certain que, à la prochaine occasion, nous doublerons la dose; et pour bien vous prouver de ces que nous faisons de vos menaces, si votre qualité de parlementaire ne vous faisait pas sacré pour nous, je vous reconduirais jusqu'au bas de la colline, à coups de fouet, comme un chien galeux. Maintenant que vous êtes fixé, vous pouvez aller rejoindre vos dignes acolytes. A mon tour, j'ai dit.

Niocébah se leva d'un bond et porta la main à son couteau à scalper; mais par un effort de volonté surhumain, il reprit toute son impassibilité et fit un pas pour se retirer.

D'un geste, le colonel l'arrêta.

— A mon tour de parler, dit-il froidement.

Niocébah fixa sur lui un regard empreint de tant de haine implacable qu'il tressaillit malgré lui.

— Chef, dit-il, sans savoir qui vous étiez, je vous ai fait, dans un moment de vivacité, une injure grave, dont je vous aurais rendu raison si vous me l'aviez demandé; peut-être même vous eussé-je fait des excuses, car il n'y a pas de honte à reconnaître ses torts. Mais vous avez préféré vous venger par un odieux assassinat. Or, écoutez bien ceci : nul ne peut prévoir les résultats des combats qui vont avoir lieu, mais quels qu'ils soient, un de nous deux mourra, je vous le jure ! Maintenant, vous pouvez vous retirer.

Niocébah haussa dédaigneusement les épaules et se dirigea vers la barrière qui formait les retranchements et qui fut ouverte pour lui livrer passage.

Il descendit tranquillement la colline ; mais dès qu'il eut

rejoint ses guerriers, il se retourna, poussa son cri de guerre, monta en selle et s'éloigna rapidement.

En quelques minutes, Niocébah et ses deux guerriers atteignirent la forêt et disparurent sous le couvert.

Il mit alors pied à terre et se dirigea vers un feu autour duquel plusieurs sachems fumaient leur calumet sans échanger une parole.

Niocébah s'assit sur un tronc d'arbre, bourra son calumet et fuma sans que les chefs eussent fait le moindre mouvement. Cette opération préliminaire terminée, il rendit compte de son entrevue avec le colonel.

Lorsqu'il eût rapporté les paroles insultantes de Sans-Peur, un cri de rage jaillit de toutes les poitrines ; mais un homme qui se tenait à quelques pas s'avança et fit un geste indiquant qu'il désirait parler.

Un grand silence se fit aussitôt et les sachems fixèrent sur l'homme un regard interrogateur.

C'était un de ces féroces pirates qui sillonnent les prairies, pillant les caravanes, égorgeant les voyageurs et combattant dans les rangs des Peaux-Rouges chaque fois qu'il s'agissait de mettre la main sur un butin important.

C'était lui et ses compagnons que Sans-Peur avait aperçus la nuit précédente pendant la reconnaissance qu'il avait faite dans la forêt.

— Chefs, dit-il, après la défaite que vous avez essuyée hier, vous ne sauriez prendre trop de précautions avant de tenter une nouvelle attaque. Voici donc ce que je vous propose : je vais me rendre à la Mission avec quatre de mes camarades ; le colonel qui doit avoir besoin d'hommes résolus, s'empressera, sur notre demande, de nous engager. Dès que la nuit sera venue, montez hardiment à l'assaut du village : nous profiterons du désordre occasionné par le combat, pour vous ouvrir la barrière. Une fois dans la place, grâce à votre nombre, vous serez facilement vainqueurs.

Nicoëbah se leva, et, prenant la main du pirate :

— Mon frère est jeune, dit-il, mais sa sagesse est grande ; les sachems acceptent sa proposition.

— Bien, dit le pirate en allant rejoindre ses compagnons, à qui il fit part de son projet.

Quelques minutes après, il s'enfonçait dans la forêt, accompagné de quatre bandits.

Son intention était de tourner la colline et d'arriver à la Mission par le versant opposé, afin de n'inspirer aucun soupçon.

Malheureusement pour les pirates, Sans-Peur les connaissait de longue date ; de plus, il avait constaté leur présence parmi les Peaux-Rouges ; aussi, dès qu'il les aperçut dans la plaine, courut-il vers le colonel à qui il dit quelques mots à voix basse.

M. de Vorcel fit une grimace de désapprobation.

— Croyez-moi, insista le chasseur, avec ces gens-là, les demi-mesures sont toujours mauvaises.

— Agissez donc à votre guise.

Sans-Peur s'éloigna en se frottant les mains, signe d'une extrême satisfaction.

Sur l'ordre du colonel, les sentinelles laissèrent sans difficulté approcher les pirates, qui sur l'invitation du capitaine Verdier, escaladèrent immédiatement les retranchements.

Le colonel, entouré d'une vingtaine de Canadiens, se tenait à peu de distance.

— Que désirez-vous, messieurs ? leur demanda en souriant le capitaine.

— Voir le colonel, répondit un des pirates.

— C'est moi, dit M. de Vorcel en s'avancant.

— Mon colonel, dit un des bandits, nous avons appris ce matin que vous avez eu maille à partir avec les Peaux-Rouges, et, ma foi, nous avons pensé que vous seriez peut-être enchanté d'augmenter votre troupe de cinq fusils qui ne manquent jamais leur homme.



— Ainsi, vous ne venez que dans le but de me rendre service ?

— Mon Dieu ! oui. Au désert, les blancs ne se doivent-ils pas aide et protection contre les sauvages ?

— Ces sentiments vous honorent, messieurs ; mais comment pourrai-je vous remercier ?

— En nous laissant combattre dans vos rangs.

— Mon colonel, dit Sans-Peur d'un ton goguenard, je crois que ces braves gens méritent une autre récompense.

— Que voulez-vous dire ? fit un des bandits en fronçant les sourcils.

— Vous allez le savoir, dit le chasseur en faisant un signe à ceux qui l'entouraient.

En un clin d'œil, les pirates furent désarmés, jetés sur le sol et garrottés.

— C'est une infamie ! hurlaient-ils en se tordant désespérément dans leurs liens.

— Vraiment, messieurs, leur dit Sans-Peur d'un ton narquois, vous n'êtes pas beaux joueurs ! Quand on perd une partie, on doit en subir philosophiquement toutes les conséquences... Ainsi, vous, John, ajouta-t-il en regardant fixement un des bandits, vous auriez bien dû penser que les blancs ne sont pas aussi faciles à tromper que ces brutes de Peaux-Rouges.

En entendant prononcer son nom, le bandit avait pâli ; mais, se remettant promptement, ce fut d'une voix assez calme qu'il répondit :

— Je ne sais pourquoi vous m'appeler John : mon nom est Richard Sander.

— C'est étrange, fit Sans-Peur en prenant un air naïf ; j'aurais juré que vous étiez un certain John, condamné à mort à la Louisiane, l'année dernière, et qui, je ne sais comment, est parvenu à s'évader la veille du jour fixé pour l'exécution.

Le bandit ricana.

— Allons, dit-il, vous êtes plus fort que moi !

— Ah ! ah ! il paraît que je ne me suis pas trompé.

— En somme, que comptez-vous faire de nous ?

— Vous pendre, tout simplement.

— Vous n'en avez pas le droit, car nous sommes venus ici librement.

— C'est vrai, mais comme espions ; par conséquent, vous avez encouru la peine de mort, dit le colonel d'une voix ferme



— Où sont les preuves de notre culpabilité ?

— Elles sont indiscutables, fit Sans-Peur : hier soir, en faisant une reconnaissance dans la forêt, je vous ai vus parmi les Indiens.

Les pirates hurlèrent de rage et firent de vains efforts pour rompre leurs liens.

Le colonel attira le chasseur à l'écart.

— Voyons, lui dit-il, que faisons-nous de ces bandits ?

— Mais ne vous l'ai-je pas dit ?

— Je vous avoue qu'il me répugne de le tuer ainsi.

— Soit ; mais je vous préviens que cette mansuétude indisposera fort les Canadiens qui sont ici et dont le dévouement se refroidirait singulièrement si vous laissiez partir ces misérables, car il est impossible qu'ils restent au milieu de nous. Ils doivent donc expier leurs crimes ou se retirer sains et saufs.

— Faites ce que vous voudrez, dit brusquement le colonel en s'éloignant rapidement pour ne pas assister à cette exécution que, malgré lui, il ne pouvait s'empêcher de trouver juste.

En moins de dix minutes, les pirates furent pendus à quelques-uns des arbres qui ombrageaient la colline. Après s'être tordus comme des vers, pendant quelques instants, une convulsion suprême les secoua, puis ils demeurèrent immobiles.

— Justice est faite, dit tranquillement Sans-Peur.

Le Père Florentin, prévenu par le colonel, accourut et força le brave chasseur à décrocher ses pendus, opération qu'il ne fit qu'en rechignant, tant il éprouvait de plaisir à voir se balancer au bout de leurs cordes ces pirates souillés de crimes.

Sur l'ordre du religieux, une fosse fut creusée en dehors des retranchements et on y coucha les suppliciés, pour lesquels il demanda à Dieu un pardon qu'ils n'avaient pas obtenu des hommes.

On combla la fosse et tout fut dit.

La prairie comptait cinq bandits de moins.

Deux jours s'écoulèrent sans que les Indiens donnassent signe de vie.

Taréas, consulté par le colonel, avait expliqué ce silence de la manière suivante :

— Nos ennemis n'étaient pas au complet lorsqu'ils nous ont attaqués. Ils attendent, pour recommencer, que toutes les tribus soient arrivées.

Cette opinion fut partagée par Sans-Peur ; aussi redoublait-on de vigilance pour ne pas se laisser surprendre.

Le soir du troisième jour, un peu avant le coucher du soleil, une troupe de quatre cents guerriers sortit à pied de la forêt.

— A vos postes ! cria le colonel d'une voix tonnante.

Les défenseurs se précipitèrent derrière les retranchements, le doigt sur la gâchette du fusil.

Lorsque les sauvages eurent fait environ deux cents pas, ils s'élancèrent au pas de course. En même temps, une deuxième troupe sortit de la forêt, marchant en une masse compacte.

Sur l'ordre du colonel, cent hommes montèrent à cheval pour marcher à la rencontre du premier détachement, et dès qu'ils furent sur la pente de la colline, un feu terrible fut dirigé sur la seconde troupe.

Les cavaliers tombèrent comme la foudre sur les Indiens, dont ils firent un carnage affreux. Les guerriers formant le second détachement tentèrent de se porter à leur secours, mais sans y parvenir : les canons de la Mission vomissaient des paquets de mitraille ; les balles sifflaient au milieu d'eux.

Soudain, la lisière de la forêt se garnit de Peaux-Rouges.

A cette vue, le capitaine Verdier, qui commandait la cavalerie, se replia sur la colline. En un temps de galop, les soldats eurent distancé leurs ennemis.

Ceux-ci s'élancèrent à leur poursuite en bondissant comme des panthères, mais les canons furent pointés sur eux, et ils durent reculer.

Cependant, les guerriers sortaient toujours de la forêt, se répandant dans la plaine, où ils se formaient en détachements de trois cents hommes.

Le colonel fit suspendre le feu, car la colline était entourée d'un nuage de fumée qui ne lui permettait plus de distinguer les mouvements de l'ennemi.

Alors, il vit un spectacle qui le glaça de terreur.

La plaine était remplie de guerriers qui, à mesure qu'ils avançaient, faisaient place à d'autres, comme si la forêt les eût enfantés.

Plus de six mille Indiens étaient là, rangés en bataille, et il en venait toujours.

Le colonel jugea rapidement la situation.

Vaincre était impossible. La Mission devait fatalement être engloutie sous ce flot humain qui s'avancait. Il fallait donc mourir ; d'ailleurs, tous le comprenait.

— Mes amis ! cria M. de Vorcel, d'une voix qui fut distinctement entendue de tous, vendons chèrement notre vie ! Faisons-nous de belles funérailles !... Feu partout !

Une détonation effroyable retentit.

La colline sembla trembler sur sa base.

Les sauvages poussèrent leur terrible cri de guerre et répondirent par une grêle de flèches et de balles, s'élançant au pas de course vers la colline, dont ils commencèrent à graver la pente.

Tout à coup, six barils de poudre, auxquels étaient attachées des mèches allumées, furent jetés par-dessus les remparts et roulèrent le long de la pente avec une rapidité vertigineuse.

Les sauvages ouvrirent leurs rangs pour laisser passer ces objets dont ils ne devinaient pas la nature. Mais, bientôt, six détonations formidables ébranlèrent les airs, et plusieurs centaines de guerriers, hachés, broyés, jonchèrent le sol.

Les Indiens s'enfuirent, affolés et hurlant, mais la voix de leurs chefs les ramena au combat, et ils s'élançèrent de nouveau vers la colline, dont le sommet ressemblait au cratère d'un volcan.

Pourtant, malgré l'héroïque résistance des blancs, les Peaux-Rouges gagnaient du terrain. Plusieurs avaient déjà atteint les retranchements, d'où on les avait rejetés à coups de baïonnettes. Tout à coup, des cris d'épouvante dominèrent le tumulte de la bataille : sur la gauche des Indiens, une

nombreuse troupe de soldats barrait la plaine entre la colline et la forêt.

A un commandement, les fusils s'abaissèrent et un vent de mort passa sur la plaine ; puis, les soldats ouvrirent leurs rangs et quatre pièces de canon tonnèrent.

Pris ainsi entre deux feux et ignorant le nombre de leurs nouveaux ennemis, les Peaux-Rouges voulurent fuir ; mais un détachement aussi fort que le premier leur coupa la retraite, à droite.

La forêt, seule, pouvait leur offrir un refuge. Ils s'y précipitèrent en tumulte, sous une pluie de fer et de plomb, mais ils n'eurent pas plutôt franchi la lisière du couvert, qu'ils reculèrent épouvantés.

La forêt était en feu.

Les tambours battirent la charge et les deux détachements de soldats s'élancèrent à la baïonnette, tandis que les cavaliers du capitaine Verdier, en tête desquels s'était placé le colonel, descendaient la colline comme un tourbillon.

Alors commença une mêlée à laquelle il serait impossible de donner un nom.

Les Indiens, entourés, cernés de toutes parts, ne songèrent pas un instant à implorer la clémence de leurs ennemis qui, aidés par Taréas et ses Hurons, les massacraient impitoyablement.

Cependant, tout en combattant, deux hommes se cherchaient : M. de Vorcel et Niocébah. Le premier, pour châtier le meurtrier de sa femme ; le second, pour venger l'injure sanglante qu'il avait reçue.

Tout à coup, le colonel aperçut son ennemi qui, monté sur un magnifique coursier, se battait en désespéré.

Il poussa un rugissement de tigre et fit bondir son cheval.

En l'apercevant, le chef iroquois eut un rire de démon et se précipita sur lui, la hache au poing, mais le colonel fit voleter son cheval et se jeta de côté ; puis, revenant à son ennemi, il lui fendit le crâne d'un coup de sabre.

Nicocébah roula à terre.

Il était mort.

De toutes les tribus réunies dans la plaine, il ne restait guère que cinq cents guerriers, blessés pour la plupart et ne se défendant plus.

Le colonel fit cesser le combat, qui n'eut plus été qu'une boucherie, et permit aux vaincus de se retirer, ce dont Taréas ne fut que médiocrement satisfait.

Quelques officiers s'approchèrent alors de M. de Vorcel, afin de lui expliquer leur présence.

M. de Montcalm ayant appris que les Peaux-Rouges réunissaient des forces considérables, avait pensé que le secours précédemment envoyé au colonel serait insuffisant et s'était empressé de lui expédier un nouveau renfort de quatre cents hommes.

En arrivant, les officiers, voyant la plaine couverte d'Indiens, avaient divisé leur détachement en deux troupes et mis le feu à la forêt, afin de cerner complètement l'ennemi.

Le colonel les félicita pour les mesures qu'ils avaient prises, puis il donna l'ordre de rentrer à la Mission.

Les tambours battirent, les trompettes sonnèrent, et les soldats se dirigèrent vers la colline, laissant derrière eux la forêt en flammes.

Pendant que le colonel faisait installer à la hâte un camp au centre du village, pour les nouveaux détachements, le Père Florentin et ses Indiens descendaient dans la plaine, afin de relever les blessés.

Lorsque les soldats eurent été installés tant bien que mal sous des tentes plus ou moins vastes, M. de Vorcel se rendit à la hutte où il avait laissé son fils et sa fille, afin de les rassurer sur son sort, car il ne doutait pas que, tant qu'avait duré le combat, ils n'eussent été dans des transes mortelles. Ce fut avec un sourire de bonheur qu'il souleva la toile qui en fermait l'entrée, mais il n'eût pas plutôt jeté un regard dans l'inté-

rieur, qu'il sentit son cœur se serrer sous le coup d'une vague appréhension.

La hutte était vide.

Son angoisse fut si forte, qu'il ne put réprimer un cri, qui fit aussitôt accourir Sans-Peur.

— Qu'avez-vous donc, mon colonel ? lui demanda le chasseur en voyant la pâleur qui couvrait son visage.

— Mes enfants, que j'ai laissés ici, que sont-ils devenus ? répondit M. de Vorcel d'une voix altérée.

— Ils vous cherchent sans doute, car leur inquiétude a dû être grande.

En ce moment, on entendit des cris et des pas précipités et plusieurs Indiens hurons s'approchèrent : l'un d'eux portait une femme dans ses bras.

A cette vue, le colonel chancela ; mais, se raidissant contre son émotion, il courut au-devant des Indiens et s'approcha vivement de Taréas, qui rapportait la pauvre Marthe.

— Ma fille ! s'écria le colonel, en proie à un violent désespoir ; elle est morte !

La jeune fille était d'une pâleur livide ; ses yeux étaient fermés et ses longs cheveux, dénoués, traînaient à terre ; en un mot, elle ne donnait plus signe de vie, aussi la douloureuse exclamation du pauvre père fit-elle baisser tristement la tête à tous ceux qui l'entouraient.

— Que mon frère se rassure, dit Taréas, la vierge pâle n'est qu'évanouie.

Ces paroles, prononcées d'une voix grave, firent rentrer l'espoir dans les cœurs.

Taréas suivit le colonel dans sa hutte, où la jeune fille fut déposée sur son lit, et deux femmes indiennes lui donnèrent des soins qui la rappelèrent bientôt à la vie.

En apercevant son père, qui épiait anxieusement ses moindres mouvements, elle lui tendit les bras en souriant.



Le colonel se pencha sur sa fille et lui mit au front un tendre baiser.

Soudain, Marthe de Vorcel tressaillit.

— Mon frère?... interrogea-t-elle.

— Voyons, mon enfant, lui dit doucement le colonel, rassemble tes souvenirs et raconte-moi ce qui s'est passé.

La jeune fille sembla réfléchir profondément pendant deux ou trois minutes, puis une expression d'effroi se peignit sur ses traits et elle cacha son visage dans ses mains en frissonnant.

— Oh ! murmura-t-elle, c'est affreux ?

— Que veux-tu dire ? fit le colonel dont l'anxiété allait croissant.

Marthe de Vorcel fit un violent effort pour dominer sa terreur et donna enfin cette courte explication :

— Au plus fort du combat, lorsque vous descendîtes dans la plaine, mon frère et moi nous rendîmes aux retranchements, afin de vous suivre des yeux le plus longtemps possible. Tout à coup, une dizaine d'hommes surgirent autour de nous et nous enlevèrent avant que nous eûmes le temps d'appeler à notre secours. Que se passa-t-il ensuite ? Je l'ignore, car j'avais perdu connaissance.

— Et c'est tout ce que tu sais ?

— Oui, mon père.

— Je crois pouvoir vous expliquer le reste, dit Sans-Peur, qui avait écouté attentivement le récit de la jeune fille.

— Vous ? dit le colonel.

— Oui ; mais un mot, d'abord.

Se tournant vers Taréas, il demanda :

— Où avez-vous trouvé M<sup>lle</sup> Marthe ?

— Dans la plaine, au pied de la colline.

— C'est bien cela.

— Que voulez-vous dire ? lui demanda le colonel avec une nuance d'impatience.

— Je veux dire que vos enfants ont été enlevés par les pirates que j'ai vus dans le camp des Peaux-Rouges.

— Sur quoi basez-vous votre supposition ?

— Ce n'est pas une supposition, c'est une certitude.

— Mais encore...

— Tant qu'a duré le combat, interrompit le chasseur, aucun blanc n'a paru dans les rangs ennemis.

— Vous avez peut-être raison, mais dans quel but ces misérables auraient-ils commis ce rapt.

— Uniquement pour obtenir une rançon.

— Mais ma fille, pourquoi ne l'ont-ils pas emmenée ?

— Parce que, portant une femme évanouie, ils ne pouvaient s'éloigner assez rapidement. Il est même probable qu'ils ne l'ont abandonnée que pour fuir, au moment où, la bataille terminée, nous sommes revenus à la Mission.

— Que pensez-vous de cela, chef ? demanda M. de Vorcel à Taréas.

— L'ami de Taréas est jeune, répondit le chef, mais sa sagesse est grande !

— Ainsi, vous croyez aussi que mon fils est entre les mains des bandits.

— Oui. Pendant que les Indiens se faisaient tuer bravement, les vautours emportaient leur proie.

— Mon pauvre Louis ! sanglota le colonel en laissant tomber avec accablement sa tête sur sa poitrine.

— Courage, mon colonel, dit Sans-Peur d'une voix énergique, je vous rendrai votre fils.

M. de Vorcel prit dans les siennes les mains du chasseur, en disant :

— Faites cela, mon ami, et ma fortune est à vous !

— Mon colonel, dit froidement Sans-Peur, je ne relèverai pas ce que vos paroles ont d'offensant pour moi, car la douleur vous égare.

— Pardonnez-moi, je souffre tant !... Vous êtes, je le sais, un homme dont les services ne se paient point avec de l'argent.

— Je vous aime mieux ainsi, dit en souriant le chasseur.

— Alors, vous allez vous mettre à la recherche de ces bandits ?

— Oui, mais pas aujourd'hui.

— Pourquoi ce retard ?

— Parce que, en partant maintenant, je risquerais de les rattraper.

— Je ne vous comprends pas du tout.

— C'est pourtant bien simple. De deux choses l'une : ou je les rejoindrai ou ils m'échapperont. Or, si je les rejoins seul, que pourrai-je faire ?

— Rien, évidemment ; mais qui vous empêche d'emmener des forces suffisantes ?

— Dans ce dernier cas, en se voyant pris, les pirates nous jetterons dans les bras le cadavre de votre fils.

— Oh ! mon Dieu ! que faire ?

— Je vous l'ai dit : attendre et avoir confiance en moi. Demain, au point du jour, je me mettrai sur la piste des ravisseurs, car avec des gens de cette sorte, la ruse vaut mieux que la force.

— Et vous partirez seul ?

— Absolument.

Le chef huron, qui avait écouté avec beaucoup d'attention cette conversation, posa une main sur l'épaule du chasseur en disant d'une voix gutturale :

— Mon frère n'a donc plus confiance en son ami ?

— Pourquoi cette question ?

— Parce que mon frère compte partir seul.

— Eh quoi ! vous consentiriez à m'accompagner ?

— Mon frère en a-t-il donc douté ?

— Nullement, chef, mais je pensais que votre présence parmi vos guerriers était nécessaire.

— Bon ! S'il n'y a que cette raison, que mon frère se rassure.

— Ainsi, vous m'accompagnerez ?

— Pour suivre une piste, il vaut mieux être deux qu'un.

— Ma foi ! vous me causez un réel plaisir, car je n'aurais pas osé vous le demander.

— Mon frère aurait eu tort. Depuis le jour où il m'a sauvé la vie, nous n'avons plus qu'un cœur pour nous deux ; Taréas ne peut donc le sentir battre qu'en restant près de son ami.

— Si nous n'avons plus qu'un cœur, on peut dire que c'est dans votre poitrine qu'il bat, car, de ma vie, je n'ai rencontré ami plus fidèle et guerrier plus brave que vous !

A ce compliment, le chef tressaillit de plaisir et d'orgueil.

— Mais, intervint le colonel, que ferai-je pendant votre absence ?

— Votre présence ici est-elle encore nécessaire ?

— Non. Grâce à la leçon qu'ils en: reçue, les Indiens ne reviendront pas de sitôt.

— Retournez donc à Québec avec vos soldats, en emmenant votre fille ; si j'avais besoin de vous, je vous ferais prévenir.

— Par qui ?

— Par Taréas. Pourvu qu'un de nous reste sur la piste, ce sera suffisant.

— N'oubliez pas que, si ces misérables exigent une rançon, je vous autorise à traiter en mon nom. Tout ce que vous promettez sera scrupuleusement tenu.

— Bon ! bon ! dit le chasseur d'une voix goguenarde ; ces bandits ne tiennent pas encore votre argent.

Le lendemain, au moment où l'aube blanchissait les cieux, les Hurons, à qui Taréas avait donné ses instructions, quittaient la Mission pour retourner à leur village.

Une heure après, les soldats descendaient dans la plaine et se dirigeaient, tambours battant, vers Québec.

Le colonel et sa fille se tenaient, à cheval, en tête de la colonne.



## VI.

### LES PIRATES DU DÉSERT.

**L**ORSQUE le pirate John et ses quatre compagnons étaient partis pour se rendre à la Mission afin de se faire admettre parmi les défenseurs, une vingtaine de leurs amis, bandits comme eux, étaient restés sur la lisière du couvert, attendant anxieusement qu'un signal quelconque leur apprît que le stratagème avait réussi et que, au moment du combat, les cinq traitres faciliteraient aux Peaux-Rouges l'entrée dans la Mission.

Ils étaient là depuis une heure, quand l'un d'eux, nommé James, et frère de John, poussa un cri de fureur.

— Qu'y a-t-il donc ? firent ses compagnons.

— By God ! vous êtes donc aveugles comme des taupes, que vous ne voyez pas ce qui se passe !

Et de la main il désignait le sommet de la colline, où les corps de leurs compagnons se balançaient au bout de leurs cordes.

Les pirates poussèrent des cris de rage et firent un mouvement pour s'élancer, mais James les arrêta d'un geste.

— Où voulez-vous aller ? leur dit-il. Venger nos amis, n'est-ce pas ? c'est-à-dire faire une folie, car vous pensez bien qu'avant que vous soyez au pied des retranchements, le colonel vous aura fait cribler de balles.

Les bandits frémissaient de colère impuissante. Ces coupeurs du désert, qui avaient tant de fois trompé leurs mains dans le sang des malheureux voyageurs que leur mauvaise étoile plaçait sur leur route, ne pouvaient se faire à l'idée qu'un homme avait osé infliger à cinq des leurs une mort infamante.

— Calmez-vous et prenez patience, leur dit James avec un sourire terrible : mon frère et nos amis seront vengés, je vous le jure !

Cette promesse apaisa un peu la fureur des bandits.

— Que comptes-tu faire ? interrogea l'un d'eux.

— Ce soir, pendant que les Indiens attaqueront la Mission, nous profiterons du désordre pour nous y introduire.

— Hum ! je doute fort que nous puissions venir à bout de la garnison.

— Vous voulez bien tenter le coup tout à l'heure.

— C'est vrai, mais tu nous a fait comprendre que c'eût été un acte de folie. Aussi ai-je le droit d'être étonné en te voyant disposé à accomplir ce que tu as empêché de faire.

— Tu aurais raison si telle était mon intention.

— Explique-toi, car je ne te comprends plus.

— J'ai dit que nous nous introduirions dans la Mission, c'est vrai ; mais au lieu d'attaquer ceux qui s'y trouveront, nous nous dissimulerons, au contraire, le plus possible, et si notre présence peut n'être pas remarquée, nous enlèverons le fils et la fille du colonel.

— Et qu'en ferons-nous ?

— Ce que nous en ferons ? dit James avec un rictus cruel : nous les livrerons aux Peaux-Rouges, qui leur infligeront une mort indienne ; après quoi, nous renverrons au colonel les têtes de ses enfants.

— Bravo ! hurlèrent les pirates.

— Alors, dit James, vous trouvez que, de la sorte, nos amis seront suffisamment vengés ?

Des cris d'enthousiasme furent la seule réponse des bandits.

James, qui était le chef de la bande, prit aussitôt ses dispositions en vue du hardi coup de main qu'il avait décidé.

Au lieu de rester près des Peaux-Rouges, il longea le couvert de la forêt, de manière à tourner la colline, afin de se trouver, au moment du combat, en face du versant opposé à celui par où les Indiens devaient attaquer la Mission. Après avoir rampé dans les hautes herbes, ils atteignirent un petit bois dans lequel ils se dissimulèrent en attendant le moment propice à l'exécution de leur projet



James, le bandit.

Lorsque le colonel ouvrit le feu sur les assaillants, les bandits recommencèrent à ramper silencieusement dans la direction de la colline, décidés à se faire tuer plutôt que de reculer d'un pas.

James quitta ses compagnons pour aller à la découverte

En une demi-heure, il atteignit un endroit d'où il pouvait suivre toutes les péripéties du combat.

• Tout à coup, il tressaillit : les deux détachements de soldats

envoyés au secours du colonel, ouvraient un feu terrible sur les Peaux-Rouges massés dans la plaine. Mais avant qu'il fût revenu de sa stupéfaction, le colonel, en tête des défenseurs de la Mission, dévalait la pente de la colline et se jetait à corps perdu sur les Indiens.

À cette vue, James bondit sur ses pieds et courut rejoindre ses hommes.

Dix minutes plus tard, ils entrèrent dans la Mission, et aperçurent bientôt Marthe et Louis, qu'ils reconnurent facilement à l'élégance de leurs vêtements, et qu'ils emportèrent malgré leur résistance.

Ils descendirent précipitamment la pente de la colline et s'éloignèrent rapidement.

Tout à coup, James poussa un cri de rage. Taréas et ses Hurons apparaissaient derrière les retranchements.

Le bandit crut être aperçu. Il prit immédiatement un parti.

— Cette femme retarderait notre marche, dit-il au pirate qui tenait entre ses bras Marthe évanouie; jette-la à terre.

Cet ordre exécuté, il tira un pistolet de sa ceinture et courut à Louis, que deux bandits entraînaient et entre les mains desquels il se débattait vainement.

— Cessez toute résistance, ou je vous brûle la cervelle, dit-il froidement au jeune homme.

Quoique Louis de Vorcel n'eût que seize ans, l'éducation qu'il avait reçue l'avait initié aux devoirs d'un gentilhomme; aussi, son premier mouvement, en entendant cette menace, fut-il un rire de mépris; mais il redevint subitement grave, car son arrêt de mort était écrit en toutes lettres dans les yeux du pirate et il comprit que toute résistance serait inutile.

— Marchons, dit-il simplement.

Les bandits partirent alors au pas de course.

James se tenait derrière le jeune homme, prêt à le tuer s'il tentait de s'échapper.

Les pirates gagnèrent la forêt, où leurs chevaux étaient



entravés ; mais ils n'avaient pas fait vingt pas sous le couvert, qu'ils s'arrêtaient terrifiés.

La forêt était en feu.

— Longeons la lisière avant que les flammes aient envahi toute la forêt, dit James.

En deux heures, ils eurent contourné la droite de cette immense fournaise où les arbres se tordaient en crépitant et tombaient avec des craquements sinistres.

La nuit était complètement venue ; aussi n'y avait-il aucune poursuite à craindre.

Le vent d'ouest, en chassant les flammes dans la direction de la plaine, leur laissait toute sécurité.

Le feu devait bientôt s'éteindre faute d'aliments.

Il était près de minuit lorsque les bandits firent halte pour se reposer une heure ou deux.

Avant de se remettre en marche, James renouvela sa menace à son prisonnier, menace bien inutile, car le jeune homme n'avait plus de volonté.

Le premier moment de surexcitation passé, sa jeunesse avait repris toute sa timidité. De plus, la fatigue physique occasionnée par la longue marche qu'il venait de faire avait fortement influé sur ses facultés mentales ; de sorte qu'il se trouvait dans un état voisin de l'abêtissement. Cette course nocturne au milieu de bandits sans foi ni loi, le remplissait de terreur.

— Que sont ces hommes et que me veulent-ils ? se demandait-il continuellement.

Ce qu'ils étaient ? deux visages patibulaires le lui disaient assez ; mais quant à ce qu'ils lui voulaient, c'était autre chose : il ne trouvait aucune réponse à cette question.

Au lever du soleil, James fit camper sa troupe dans une de ces nombreuses grottes que l'on rencontre à travers les déserts américains.

Louis se laissa tomber sur le sol, et, vaincu par la fatigue, s'endormit profondément.

James réunit alors ses compagnons.

— Camarades, leur dit-il, j'ai une proposition à vous faire!

— Parle, s'écrièrent-ils tous, nous t'écoutons.

— Je vous avais proposé de livrer les enfants du colonel aux Iroquois, n'est-ce pas?

— Oui, dit un des bandits, mais il me semble que nous leur tournons le dos.

— Ta réflexion est juste, répondit James, et je vais m'expliquer à cet égard.

Les pirates se rapprochèrent de leur chef, attendant l'explication qu'il leur promettrait, car ils s'étaient déjà demandé pourquoi il les emmenait vers l'ouest, alors que les Iroquois étaient campés au nord.

— Après avoir bien réfléchi, je me suis dit que la mort de ce jeune homme ne ressusciterait pas mon frère et ses compagnons.

— Tu parles comme un missionnaire! ricana un pirate.

— Tu trouves? fit James d'un ton narquois.

— Ma foi! cela en a tout l'air.

— Eh bien! tu te trompes, camarade, et si tu m'avais laissé achever, tu aurais compris que je raisonne, non comme un missionnaire, mais comme un philosophe. En effet, si ce jeune homme ne peut ressusciter ceux qui sont morts, il peut du moins nous faire riches! Comprends-tu, maintenant?

— Peste! ton idée est sublime!

— Le colonel passe pour posséder une grande fortune. Ne lui rendons son fils que contre une rançon.

Des applaudissements frénétiques saluèrent cette proposition.

— Mais, objecta un des bandits, nous aurions pu avoir la vengeance et la rançon.

— Tu crois?

— Dame! avant d'abandonner la jeune fille, qui t'empêchait de la poignarder?

— J'y ai pensé, mais comme j'avais déjà mon idée relative-

ment à la rançon, je n'ai pas jugé à propos de mettre au cœur du père un désir de vengeance qui l'aurait fait se lancer sur notre piste avec toute sa troupe.

La logique de ce raisonnement frappa les bandits, qui se déclarèrent absolument satisfaits de la conduite de leur chef.

— Maintenant que vous m'avez bien compris et que vous approuvez la résolution que j'ai prise, il faut avoir pour le prisonnier les plus grands égards, afin de le conserver le plus longtemps possible, car nous n'obtiendrons une rançon qu'en le rendant à son père, sain et sauf.

— Comment feras-tu parvenir ta proposition au colonel, demanda Péters, le lieutenant de bande, Allemand à la figure cruelle.

— Ce sera bien simple : nous laisserons notre piste nettement marquée jusqu'à la rivière des Cèdres, afin que ceux qui nous poursuivront viennent d'eux-mêmes nous retrouver. Mais à partir du bord du fleuve, nous ne laisserons aucune trace derrière nous. De la sorte, si les poursuivants sont trop nombreux, nous les laisserons se livrer à leurs conjectures. Si, au contraire, ils ne sont que quelques-uns, je leur ferai une visite afin de m'expliquer avec eux.

— Comment le sauras-tu ?

— Tu resteras ici avec un de nos hommes, et dès que tu apprendras quelque chose, tu viendras me prévenir.

— Où ?

— A la caverne du jaguar : ce n'est qu'à quelques heures d'ici.

— C'est entendu. Tu peux compter sur moi.

— Qui garderas-tu près de toi ?

— Fritz. C'est un compatriote avec qui, tu le sais, je m'entends à merveille.

— Bien. Maintenant, camarades, préparez le déjeuner. Dans une heure nous nous remettrons en route.

Les bandits s'accroupirent à terre, tirèrent de leurs bissacs



Le pirate tenait entre ses bras Marthe évanouie. (Page 92.)

différentes provisions et se mirent à dévorer avec un appétit féroce.

James éveilla le prisonnier.

— Que me voulez-vous ? lui demanda le jeune homme d'un ton craintif.

— Je veux vous annoncer une bonne nouvelle.

Louis de Vorcel eut un pâle sourire.

— Avant peu, reprit James, je vous rendrai à votre père.

— Oh ! s'écria Louis, faites cela, monsieur, et mon père vous donnera ce que vous lui demanderez.

— J'y compte bien, fit le bandit d'un air narquois. Mais, ajouta-t-il sérieusement, comme nous avons encore une longue route à faire, il faut que vous preniez quelque nourriture, car si vous ne pouviez nous suivre, je serais contraint, à mon grand regret, de vous abandonner dans le désert.

À cette peu réjouissante perspective, Louis sentit un frisson courir dans ses veines.

— Je ferai ce que vous voudrez, monsieur, du moment que vous m'assurez que je reverrai mon père.

— Je vous en donne ma parole d'honneur !

Quelque l'honneur de ce bandit n'inspirât qu'une médiocre confiance au jeune homme, il fit contre fortune bon cœur, et accepta les aliments qui lui furent offerts.

Lorsque le repas fut terminé, la troupe se remit en route, tandis que Péters et Fritz s'installaient commodément dans la grotte, sur des lits de feuilles sèches.

Après avoir marché pendant près d'une heure, James divisa sa bande en trois corps, afin de tripler la piste. De plus, il ordonna à ses hommes de laisser le moins de traces possible.

Deux troupes s'éloignèrent alors dans des directions différentes qui, après de nombreux détours, devaient aboutir à la caverne du jaguar.

Quant à James il n'avait gardé que quatre bandits.

Louis se trouvait avec cette dernière troupe.

Après une marche assez longue, on arriva sur le bord d'une rivière.

James s'arrêta et examina attentivement les arbres qui s'élevaient à cet endroit. L'un deux, plusieurs fois séculaire, étendait sur un vaste espace ses larges et épaisses ramures.

D'un bond, James s'élança sur une maîtresse branche et disparut dans le feuillage.

Son absence ne dura que quelques minutes. Quand il reparut, il laissait glisser devant lui, à travers les branches, une pirogue d'écorce à laquelle étaient attachées deux longues pagaies.

— Ah ça ! fit un des bandits, il y a donc des arbres qui produisent des pirogues !

— Comme tu vois, dit James en riant ; mais, pour cela, il faut avoir eu la précaution d'en cacher une dans les feuilles.

— Ainsi, cette pirogue ?...

— A été placée par moi dans cet arbre, il y a deux mois. Nous pourrons donc continuer notre voyage sans laisser la moindre trace.

La pirogue fut mise à l'eau, et James invita son prisonnier à y prendre place.

Une idée surgit dans l'esprit du jeune homme. En posant le pied dans l'embarcation, il donna, au moment de sauter, un violent coup de jarret, et, saisissant les pagaies, il rama si rapidement que, avant qu'ils fussent revenus de leur surprise, les bandits se trouvèrent séparés de leur prisonnier par une distance d'une vingtaine de mètres.

James, au comble de la fureur, arma son fusil, l'épaula et fit feu ; mais la balle, mal dirigée, alla ricocher sur la surface du fleuve, de l'autre côté de la pirogue.

— Feu ! cria-t-il à ses bandits.

Quatre détonations retentirent, mais aucune balle n'atteignit le fugitif, qui continua de pagayer nerveusement, aidé par le courant, dont la vitesse était extrême.

Debout sur la berge, les pirates juraient et sacraient à faire crouler le ciel.

Peu à peu, ils se calmèrent.

— Voilà un gaillard qui promet, fit un des bandits.

— Le fait est qu'il a de la décision, ajouta un autre.

James s'arrachait les cheveux de colère.

— Joué par un enfant ! rugissait-il. Ah ! que n'ai-je suivi ma première idée ! A défaut d'argent, nous aurions eu, au moins, notre vengeance !

Et il jeta un regard consterné sur la rivière, où Louis n'apparaissait plus que comme un point noir, qui allait en diminuant.

Il fallait pourtant prendre un parti.

James donna en maugréant l'ordre du départ, et les pirates se mirent en route pour la caverne du jaguar, où ils avaient donné rendez-vous à leurs compagnons.

Tout à coup, James s'arrêta.

— Sanchez, dit-il à un de ses hommes, retourne à la grotte où nous avons laissé Péters et Fritz : leur faction est maintenant inutile. Dis-leur de venir me rejoindre à la caverne. Quand nous serons tous réunis, nous tiendrons conseil, car tout n'est pas perdu.

— Tu as l'espérance robuste, grogna le bandit.

— Va, te dis-je, et fais diligence.

Tandis que le bandit s'éloignait au pas de course, James et ses compagnons continuaient leur route vers le lieu du rendez-vous, où ils arrivèrent au coucher du soleil.

Quelques heures plus tard, toute la bande était réunie, hurlant et blasphémant contre la fatalité qui venait de ruiner ses beaux projets.

Un conseil fut alors tenu.

James était blême de fureur.

— Nous ne pouvons rester sous le coup d'un pareil affront, dit-il, les dents serrées. Non seulement la fuite de notre

prisonnier est un échec à nos intérêts, mais encore nous devons laver la honte qui nous couvre, car, dès que cette affaire sera connue, nous serons la risée de tous les chasseurs du désert, à qui, jusqu'à présent, nous n'avons inspiré que la terreur.

— As-tu une idée ? interrompit Péters.

— Oui.

— Alors, explique-toi.

— Nous pouvons facilement retrouver le fugitif.

— Hum !

— Tu doutes ?

— Extraordinairement !

— Si tu prenais la peine de réfléchir un peu, tu ne raisonnerais pas ainsi.

— Où veux-tu en venir ?

— A ceci : le prisonnier a fui sans vivres ni armes ; il ne peut donc aller loin. Reposons-nous quelques heures et, ensuite, explorons séparément le désert dans un espace de quelques lieues. L'un de nous retrouvera certainement le fugitif, mourant de faim et de fatigue.

— Décidément, fit joyeusement Péters, tu es digne de nous commander. Ce que tu viens de dire est plein de sens, et je partage entièrement ton avis.

Ces paroles du lieutenant laissèrent les bandits absolument froids. La perspective de tomber dans une embuscade de chasseurs ne leur plaisait que médiocrement, car, le cas échéant, chacun était certain d'être accroché au premier arbre venu.

Habituellement, les bandits marchaient en troupe, et la conscience de leur force numérique les encourageait à tenter les plus folles entreprises. Mais s'en aller isolément, c'était autre chose. Leur identité ne pouvait être dissimulée, car les honnêtes chasseurs, dont ils volaient les peaux quand l'occasion s'en présentait, se connaissaient tous.

Cette hésitation de ses bandits fit froncer les sourcils à James.



— Veyons, dit-il brutalement, êtes-vous des hommes ou des femmes peureuses ?

— Nous sommes des hommes, répondit froidement un pirate, mais nous ne nous soucions nullement de faire connaissance avec la corde. Ceux d'entre nous qui seront pris par les chasseurs seront immédiatement exécutés d'après la loi de Lynch. Or, cette perspective ne nous sourit nullement.

— Ainsi, vous refusez ?

— Oui, dirent nettement les bandits.

— Puisqu'il en est ainsi, je ne suis plus votre chef. Je veux bien commander à des hommes, mais je renonce à marcher plus longtemps avec des poltrons.

A cette injure, les bandits pâlirent. Plusieurs portèrent la main à leur couteau.

Mais James, debout et les bras croisés, promena sur eux un regard énergique.

— Ah ça ! mes maîtres, dit-il d'un ton goguenard, je crois que vous vous fâchez. Trouvez donc un autre nom qui soit applicable à des hommes que le danger fait reculer. J'ai dit que vous êtes des poltrons ; je maintiens le mot, jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé le contraire.

Les bandits baissèrent la tête.

James sourit, jouissant de son triomphe.

Au bout d'un instant, il reprit :

— Vais-je vous quitter pour toujours ou m'obéirez-vous ?

— Nous quitter ! s'écria le lieutenant. Mais tu sais bien que nous ne te laisserons pas partir.

— Oui ! oui ! s'écrièrent les bandits, honteux de la faiblesse dont ils avaient fait preuve ; reste avec nous !

— Vous engagez-vous à ne plus discuter mes ordres ?

— Nous le jurons ! firent-ils tous d'une seule voix.

— A la bonne heure ! Je retrouve mes vaillants compagnons. Oublions donc ce qui vient de se passer. Que chacun se repose

quelques heures, et nous nous mettrons en chasse ! N'oublie pas qu'il y va surtout de notre renommée !

Les bandits acclamèrent bruyamment leur chef ; puis ils s'étendirent sur le sol et ne tardèrent pas à s'endormir profondément.

James, lui, ne se coucha point. Assis à l'entrée de la caverne, il fumait sa pipe en repassant dans son esprit les différents événements survenus depuis la veille.

Ainsi qu'il l'avait dit : le fugitif pouvait être repris, car, sans armes et sans vivres, il ne pouvait aller loin, dans ces parages qui lui étaient totalement inconnus.

Il ne pouvait se faire à l'idée de perdre la riche rançon qu'il espérait obtenir du colonel, rançon qu'il se promettait bien de garder entièrement par devers lui, car la mort tragique de son frère lui avait suggéré de sages réflexions et, puisque l'occasion se présentait, il voulait en profiter pour se retirer définitivement des affaires.

Il fut tiré de ses méditations par le soleil qui, en émergeant de l'horizon, vint tout à coup le frapper en plein visage.

— Allons éveiller les dormeurs, dit-il en se levant.

Une heure plus tard, les bandits quittaient la caverne et s'éparpillaient dans les bois.



## VII.

### LA FAMILLE DUFOUR.

**I**l était environ quatre heures de l'après-midi. Les rayons obliques du soleil commençaient à allonger dans la plaine l'ombre des arbres gigantesques dont elle était parsemée çà et là.

Soudain des bruits confus s'élevèrent ; et bientôt une caravane s'avança à travers les hautes herbes qui ondulaient gracieusement sous le souffle d'une brise légère et tout imprégnée d'odorantes et âcres senteurs. En tête de la caravane venait un homme paraissant âgé de cinquante ans environ. Ses traits énergiques et bruns par le soleil, étaient empreints d'une loyauté et d'une bonté extrêmes.

Derrière lui venaient cinq chariots traînés chacun par quatre bœufs et contenant des objets mobiliers, des instruments aratoires, des vivres et des munitions.

Joseph Dufour, tel était le nom du chef de cette caravane, se retournait de temps en temps pour s'assurer que la marche continuait en bon ordre.

Chaque fois, son regard se fixait tendrement sur quatre cavaliers qui escortaient les chariots.



Salissant les pagaies, il rama si rapidement... (Page 99.)

Ces cavaliers, dont le plus jeune pouvait avoir dix-huit ans et le plus âgé vingt-cinq, étaient les fils de Joseph Dufour. A chaque regard de leur père, ils répondaient par un affectueux sourire.

Soudain, Joseph Dufour s'arrêta et fit signe à ses fils d'arrêter la caravane.

Aussitôt, une femme de quarante-cinq ans environ, qui se tenait assise dans le premier chariot, se leva.

— Eh bien, Joseph, dit-elle doucement, pourquoi nous arrêtons-nous ?

— Parce que nulle part nous ne trouverons un plus magnifique emplacement.

La femme promena autour d'elle un regard investigateur.

— En effet, dit-elle au bout de quelques minutes, cette situation est merveilleuse.

Puis, poussant un cri de joyeuse surprise.

— Vois donc, Joseph, dit-elle, cette belle rivière ?

— C'est la rivière des Cèdres, ma chère Louise ; et c'est justement pour cette raison que nous n'irons pas plus loin. La végétation qui nous entoure prouve que cette terre est riche et convient à un défrichement.

Les quatre cavaliers s'approchèrent de leur père.

— Ainsi, dit le plus jeune, nous allons nous fixer ici ?

— Mon Dieu ! oui.

— Pourquoi ne pas nous enfoncer plus avant dans les terres ?

— Parce que cela me semble inutile.

Le jeune homme fit la moue.

— Charles n'est jamais content, dit en riant l'aîné, robuste gaillard qui répondait au nom harmonieux de Gabriel.

— J'avoue que j'eusse préféré aller plus loin, car les solitudes que nous parcourons en ce moment sont vraiment admirables ! Je suis certain que Jules et Henri sont de mon avis, ajouta-t-il en se tournant vers ses deux autres frères, qui écoutaient silencieusement.

— Tu te trompes, Charles, dit l'un ; c'est justement parce que ces parages sont superbes que nous aurions tort de pousser plus loin. D'ailleurs, nous venons ici non pour admirer le paysage, mais pour travailler.

Les parents avaient écouté en souriant cette petite discussion. Mais en entendant la réponse de Jules, le père s'écria joyeusement :

— Bien parlé, garçon ! Comme tu l'as dit, nous ne sommes venus au désert que pour gagner notre vie, et non pour admirer les fleurs ou les arbres. Du reste, si Charles l'a oublié, voilà qui va lui rafraîchir la mémoire.

Et de la main il désigna une troupe qui paraissait au loin.

Cette troupe se composait d'une vingtaine de serviteurs à cheval, conduisant des mules dont le pas était ralenti par un lourd chargement.

Une demi-heure plus tard, les domestiques avaient rejoint leurs maîtres.

Les bœufs furent dételés et placés, ainsi que les chevaux, dans un vaste cercle formé par les chariots. Puis les tentes furent dressées rapidement.

— Père, dit Gabriel, voulez-vous que j'aille abattre deux ou trois pièces de gibier pour le souper ?

— Va, mon garçon, dit Joseph Dufour, mais ne t'éloigne pas trop ; nous ne savons encore quels sont nos voisins. Si ce sont des Hurons, tant mieux ; mais si ce sont des Sioux ou des Iroquois, nous ne devons pas négliger les précautions.

— Soyez tranquille, père, je serai prudent.

— Veux-tu que je t'accompagne ? dit le jeune Charles.

— Viens si tu veux, répondit le frère aîné.

Les deux jeunes gens visitèrent leurs armes, puis ils s'éloignèrent pédestrement du côté d'un bois touffu qui s'élevait à un kilomètre du campement.

En attendant leur retour, les feux furent allumés et les tentes munies de tout ce qui était nécessaire pour passer la nuit

Les serviteurs, tous Canadiens, c'est-à-dire Français, vaquaient galement à leurs occupations respectives. Les uns déballaient les provisions, pendant que les autres soignaient les animaux.

Joseph Dufour allait et venait, promenant sur tout et sur tous ce regard du maître soucieux du bon ordre. Mais hâtons-nous de dire que sa présence ne gênait en rien les serviteurs, qui, tous, l'aimaient et le respectaient, car il savait unir la bonté à la sévérité.

Charles et Gabriel étaient partis depuis plus de deux heures. Le soleil était couché ; le crépuscule couvrait déjà la plaine et ils ne paraissaient point.

Bientôt l'inquiétude du père devint si grande qu'il se fit seller un cheval, avec l'intention d'aller à la découverte.

Il mettait le pied à l'étrier, quand un de ses fils l'arrêta.

— Regardez, père, dit-il en étendant le bras du côté du bois.

— Que signifie cela ? murmura Joseph Dufour avec une certaine agitation.

Ce qu'il voyait était bien fait pour motiver cette émotion : ses fils avançaient lentement, portant un brancard fait de branchages, sur lequel un homme était étendu sans mouvement.

Dix minutes plus tard, Charles et Gabriel entraient au campement et déposaient doucement leur brancard sur le sol.

Leur père se pencha vivement sur l'inconnu, qui ne donnait plus signe de vie.

— C'est un jeune homme ! s'écria-t-il.

— Tu pourrais dire presque un enfant, dit la mère, qui avait, elle aussi, examiné l'étranger.

— Est-il blessé ? demanda le père.

— Non, dit Charles. Nous l'avons visité avec soin, et son corps ne porte aucune trace de blessure.

— Alors, il est évanoui.

Tout à coup, M<sup>me</sup> Dufour pâlit.

— Oh ! mon Dieu ! gémit-elle.

— Que veux-tu dire ? demanda vivement son mari.

— Ce jeune homme meurt de faim.

— Tu crois ?

— Regarde ses traits contractés et amaigris, son visage livide ; voilà la cause de son évanouissement. Vite, ajouta-t-elle en s'adressant à ses fils, préparez-lui à manger, pendant que je vais lui faire prendre un cordial.

Grâce aux soins qui lui furent prodigués, l'inconnu revint bientôt à lui.

Il essaya de se soulever, mais sa tête retomba lourdement sur le brancard. Alors il promena autour de lui un regard vague en murmurant d'une voix faible :

— Où suis-je ?

— Avec des amis, dit M<sup>me</sup> Dufour qui, en entendant cette interrogation faite en français, comprit qu'elle avait affaire à un compatriote.

La réponse de la brave dame amena un sourire sur les lèvres pâles du jeune homme, qui referma les yeux et s'endormit.

— Laissez-le dormir, dit M<sup>me</sup> Dufour. Quand il se réveillera, nous lui ferons prendre un peu de nourriture. Maintenant, ajouta-t-elle en s'adressant à Gabriel, raconte-nous comment vous avez trouvé ce malheureux.

— Nous étions partis depuis une demi-heure, quand nous entendîmes, à peu de distance, un bruit de pas. Ignorant à qui nous avions affaire, nous armâmes nos fusils, en nous jetant au milieu d'un épais fourré. Au bout d'un instant, nous vîmes ce jeune homme s'approcher en chancelant ; puis il s'arrêta tout à coup, leva les bras vers le ciel en poussant un gémissement, et tomba comme une masse. Nous courûmes vers lui afin de lui porter secours, mais il n'avait aucune blessure. Alors nous avons cassé des branches d'arbres pour en former un brancard, afin de transporter ici ce pauvre jeune homme.

— Vous avez bien fait, mes enfants, dit doucement M<sup>me</sup> Dufour : au désert comme ailleurs on doit aide et protection à son prochain.



Après une heure d'un profond sommeil, le jeune homme, qui n'était autre que Louis de Vorcel, rouvrit les yeux pour la seconde fois ; mais bien que sa faiblesse fût extrême, son regard était assuré.

— Merci, dit-il en tendant les mains à Joseph Dufour et à sa femme ; vous m'avez sauvé !

— Ne parlez pas, dit M<sup>me</sup> Dufour. Vous allez prendre quelques aliments, et demain nous causerons.

Des mets furent placés sur le lit où l'on avait couché Louis. Il les dévora avec avidité.

Ce repas terminé, une légère rougeur couvrit ses joues et il poussa un soupir de bien-être en se renversant et fermant les yeux.

— Il va dormir jusqu'à demain, dit M<sup>me</sup> Dufour. Retirons-nous afin de le laisser reposer.

La famille sortit de la tente et s'installa devant une table où était servi le dîner.

Lorsque les étoiles marquèrent dix heures, tous dormaient dans le camp, sauf deux serviteurs placés en sentinelles.

La nuit s'écoula sans incident, et quand l'aube raya l'horizon d'une ligne blanchâtre, chacun se leva et bientôt le camp fut en rumeur.

Soudain, la toile qui fermait l'entrée d'une tente fut soulevée, et Louis de Vorcel parut, promenant autour de lui un regard étonné.

Le jeune Charles s'avança vivement en souriant, lui tendant la main.

— Eh bien, monsieur, lui dit-il, comment vous sentez-vous ?

— Mais... assez bien, répondit Louis en serrant la main du jeune homme.

— Tiens ! s'écria joyeusement Joseph Dufour, voilà notre malade qui se promène. Puisqu'il en est ainsi, nous allons déjeuner ; ensuite, vous nous direz ce qui vous est arrivé.

Une table fut immédiatement dressée, et M<sup>me</sup> Dufour servit du café noir et quelques fruits.

Ce frugal repas achevé, Joseph Dufour se renversa sur sa chaise.

— Je vous écoute, dit-il à Louis, à moins que vous ne préfériez garder le silence ; dans ce cas, dites-nous simplement ce que nous pouvons faire pour vous.

— Monsieur, dit lentement Louis, si je n'avais pas affaire à des compatriotes, peut-être hésiterais-je à vous raconter ce qui m'est arrivé, car je cours en ce moment un grand danger.

— Vraiment !

— Vous allez en juger. D'abord, permettez-moi de me faire connaître : je suis le fils du colonel de Vorcel, ami personnel du marquis de Montcalm, général en chef de l'armée française au Canada.

Joseph Dufour se leva et s'inclina en disant :

— Monsieur, le fils du brave officier sous les ordres duquel j'ai eu l'honneur de me battre a droit à tous vos égards.

— Je vous remercie, monsieur, pour mon père et pour moi, répondit Louis avec émotion. Maintenant, ajouta-t-il, écoutez-moi.

Il raconta ce qui lui était arrivé depuis que sa mère avait été massacrée par Niocébah. Quand il expliqua comment il avait échappé aux bandits, les quatre frères battirent des mains en riant comme des fous.

— Ma foi ! s'écria l'espiègle Charles, c'était bien joué !

— Oui, dit Louis avec un sourire mélancolique, mais cette fuite n'était que le prélude d'horribles souffrances.

— Pauvre enfant ! murmura M<sup>me</sup> Dufour.

— Grâce au courant, reprit Louis, je m'éloignai assez rapidement pour ne pas craindre d'être poursuivi. D'ailleurs, les balles des bandits, en sifflant autour de moi, décuplèrent mes forces et mon énergie. Je suivis la rivière pendant plusieurs heures ; mais bientôt la faim me décida à aborder. Hélas ! sans armes, que pouvais-je faire ? Pourtant, je résolus de lutter

jusqu'au bout, certain que Dieu me viendrait en aide. Je déterrai quelques racines que je mangeai avidement, puis je retournai vers la rivière, mais ma pirogue que j'avais oublié d'attacher, avait été emportée par le courant. Ce fut pour moi un nouveau coup et je me laissai tomber avec accablement sur le sol. Avec ma pirogue, j'aurais pu descendre le fleuve sans fatigue, et, tôt ou tard, j'aurais rencontré un défrichement ; au lieu de cela, j'étais obligé de parcourir à pied le désert, c'est-à-dire d'immenses solitudes peuplées de fauves et de sauvages. Je passai une nuit épouvantable. Aux premières lueurs du jour, je m'agenouillai et demandai à Dieu de guider mes pas, puis je me levai et partis au hasard, droit devant moi. Depuis trois jours, j'étais dans cette situation, quand, soudain, mes forces me trahirent et je tombai évanoui. Vous savez le reste.

— Monsieur, dit gravement Joseph Dufour, c'est évidemment Dieu qui, ainsi que vous le lui avez demandé, a guidé vos pas, puisque vous avez été recueilli par des amis qui sont tout à votre disposition.

— Hélas ! tout dépend de la direction que vous suivez.

— Je ne vous comprends pas. Expliquez-vous.

— Votre installation me prouve que vous voyagez. Or, vous tournez probablement le dos à Québec, où se trouve mon père.

— Notre installation n'est encore qu'un campement, c'est vrai, mais notre voyage est terminé. Hier, j'ai décidé de me fixer ici.

— Vous m'avez dit connaître mon père, n'est-il pas vrai ?

— C'est exact. J'ai fait partie de la milice canadienne, et j'étais sous les ordres du colonel de Vorcel lors de la prise du fort Ontario.

— Voulez-vous me permettre une question ?

— Dix, vingt si vous voulez.

— Pourquoi avez-vous quitté les habitations ?

Le front de Joseph Dufour se rembrunit. Mais, après un instant de silence, il répondit d'une voix sourde :

— Je me suis retiré dans le désert parce que les Anglais et leurs féroces alliés, les Iroquois, ont dévasté et brûlé ma ferme. Si j'étais seul, je serais resté là-bas pour faire payer aux ennemis le mal qu'ils m'ont fait ; mais je suis époux et père ; j'ai dû songer à assurer l'avenir de ma famille, désormais ruinée. Ici, loin des passions humaines, sous le regard de Dieu, je vais reprendre ma vie de labeur.

— Votre histoire est triste, dit Louis, ému par tant d'infortune.

— Bien triste, en effet, dit M<sup>me</sup> Dufour, car nous avons perdu le fruit de vingt années de travail ; mais s'il plait à Dieu, nous sortirons victorieux de cette épreuve.

— C'est égal, dit Joseph Dufour, avec un rire nerveux, les Anglais pourront prendre le Canada, ils n'auront jamais le cœur des Canadiens. A mesure que les choses se gâtent pour le roi de France, l'émigration augmente. Si cela continue, Québec et les autres villes deviendront aussi solitaires que le désert.

Ces paroles jetèrent une teinte de tristesse sur les visages. Mais Joseph Dufour reprit bientôt sur un ton enjoué.

— Maintenant que la connaissance est faite, dit-il à Louis, que comptez-vous faire ?

— Je ne sais. Conseillez-moi. D'abord, à quelle distance sommes-nous de Québec ?

— En voyageant à cheval, il faut au moins dix jours pour s'y rendre ; mais fallût-il moins de temps encore, qu'il vous serait impossible d'y retourner seul, car vous ne connaissez pas la route.

— C'est vrai, fit Louis avec abattement.

— Voici donc ce que j'ai à vous proposer : vous resterez ici quelques jours pour vous remettre complètement. D'ici là, nous recevrons bien la visite d'un de ces braves et honnêtes chasseurs qui sillonnent les bois. Dès que nous en verrons un,

Je m'entendrai avec lui pour qu'il vous conduise près de votre père.

— Ce moyen est en effet le meilleur.

— Alors, vous consentez ?

— Absolument ; en vous priant, toutefois, d'accepter à l'avance mes remerciements pour votre généreuse hospitalité.

— Bah ! dit galement le Canadien, ne doit-on pas s'entr'aider les uns les autres ?

— C'est une maxime évangélique que vous pratiquez noblement.

— Ainsi donc, c'est entendu : vous restez avec nous.

Après avoir fait de la main un signe amical, le chef de famille se leva et alla donner ses instructions à ses serviteurs, en vue d'une installation définitive.

En moins de huit jours, la plaine fut changée du tout au tout, grâce à cette merveilleuse activité que les pionniers américains possèdent à un si haut degré.

Un moulin à eau était installé sur le bord de la rivière. Des arbres énormes, transportés là, étaient aussitôt débités en planches et poutres, avec lesquelles on construisait les bâtiments d'habitation. Déjà les laboureurs traçaient dans la plaine les sillons qui devaient servir de berceaux à la moisson blonde.

Le centre du défrichement, c'est-à-dire les bâtiments, les écuries et les cours, était entourés d'un solide retranchement protégé par un fossé large et profond, que l'on franchissait à l'aide d'un pont-levis relevé chaque soir.

Deux sentinelles, relevées toutes les heures, veillaient, pendant la nuit, au salut commun.

Louis était complètement remis de ses fatigues. N'eût été le souvenir de son père et la pensée des angoisses qui devaient étreindre son cœur, il se fût trouvé parfaitement heureux. La famille Dufour le traitait comme s'il eût été de la famille, et cela avec des attentions d'une délicatesse inouïe, évitant avec soin toute allusion à ses souffrances passées.

Cependant, le temps s'écoulait, et rien ne faisait prévoir qu'il dût bientôt retourner à Québec. Le brave Dufour avait compté sur la rencontre fortuite d'un chasseur qui se chargerait de reconduire le jeune homme près de son père, mais il avait vainement attendu. C'était à croire que le désert était abandonné de ses hôtes habituels.

Enfin, un soir, un coureur des bois se présenta devant le pont-levis, relevé depuis quelques minutes seulement.

Le fermier, prévenu par ses serviteurs, se rendit sur le retranchement.

— Que désirez-vous ? demanda-t-il à l'inconnu dont la silhouette se profilait en sombre sur le bord du fossé.

— Je désire ce que l'on ne refuse jamais au désert : l'hospitalité pour une nuit.

— Je suis prêt à vous accorder ce que vous demandez, mais après que vous m'aurez fait connaître les motifs de votre arrivée ici, à une heure aussi avancée.

— Votre demande est extrêmement juste : je suis un chasseur traqué par des bandits. Quant à mon nom, bien qu'il vous soit probablement inconnu, je n'en fais pas mystère. Je me nomme Sans-Peur.

— Sans-Peur ! s'écria le fermier d'une voix tonnante. C'est Dieu qui vous envoie !

Deux minutes plus tard, Sans-Peur franchissait le pont-levis. Le Canadien lui tendit amicalement la main.

— Joseph Dufour ! s'écria le chasseur, qui n'en croyait pas ses yeux. Que diable faites-vous ici ?

— Vous le voyez, dit en riant le fermier, je vous tends la main.

— Pardonnez-moi, dit vivement Sans-Peur en serrant la main loyale de son interlocuteur, mais la surprise !..

— Vous n'êtes pas au bout.

— Hein ! Que voulez-vous dire ?

— Suivez-moi et vous le saurez.

— Hâtez-vous, car au désert les surprises agréables sont assez rares pour qu'on soit pressé de les connaître.

Joseph Dufour sourit sans répondre, et, passant son bras sous celui du chasseur, il l'entraîna rapidement du côté de sa maison, qui était terminée depuis la veille seulement.



Arrivé devant l'habitation, il ouvrit la porte et s'effaça en disant à son hôte.

— Entrez, cher ami.

Le chasseur fit deux pas dans l'intérieur.

Aussitôt deux cris retentirent, et Louis se précipita dans les bras de Sans-Peur, qui le pressa contre sa large poitrine en disant d'une voix émue :

— Oh ! je vous retrouve donc enfin !

— Grâce à l'affectueux dévouement de ces nobles amis, dit le jeune homme en désignant la famille Dufour. Sans ces braves cœurs, je serais mort depuis longtemps.

— Combien votre père va être heureux !

— Le reverrai-je bientôt ?

— Dans quelques jours. Tartas est allé le chercher.

— Pauvre père ! fit le jeune homme, dont les yeux se mouillèrent de larmes, comme il doit souffrir !

— Dame ! le coup a été rude. Mais tout est bien qui finit bien.

Au moment où la sentinelle avait signalé l'arrivée de Sans-Peur, la famille Dufour se disposait à se mettre à table. On ajouta donc un couvert, et Sans-Peur, selon sa coutume, attaqua vigoureusement le souper.

Après le repas, on plaça sur la table des pipes et du tabac, et bientôt un épais nuage de fumée nimba les convives.

— Voyons, dit alors Sans-Peur au jeune homme, racontez-moi comment il se fait que je vous retrouve au sein d'une honnête famille, alors que je vous croyais entre les mains d'une bande de pirates.







## VIII.

### UN EXCELLENT REMÈDE.

**S**ANS-PEUR et le chef huron n'avaient pas eu besoin de faire appel à leur sagacité habituelle pour suivre la piste des bandits, car ils s'étaient éloignés de la Mission avec tant de précipitation, qu'ils avaient laissé des traces qu'un enfant eût pu suivre avec la plus grande facilité. Aussi, grâce à leur activité, arrivèrent-ils à la grotte quelques heures seulement après que Péters et Fritz, rappelés par James, l'eurent quittée.

En constatant que, là, la troupe s'était divisée en trois corps, ils craignirent des complications qui pouvaient leur faire perdre un temps précieux. Mais après un court examen, ils découvrirent les empreintes laissées par les pas de Louis de Vorcel.

Ce fut donc sur cette piste qu'ils se lancèrent. Ils arrivèrent, sans dévier d'une ligne, jusqu'au bord de la rivière des Cèdres, où la pirogue avait été mise à l'eau. Mais, là, leur embarras fut extrême en apercevant sur le sable les traces laissées par les pirates. Ces empreintes dénotaient de la part de ceux à qui elles appartenaient, une agitation peu ordinaire.

— Que s'est-il passé ici ? fit Sans-Peur d'un ton soucieux, et comme se parlant à soi-même.

Taréas n'était pas moins embarrassé que son ami. Les tréplignements qu'il croyait remarquer sur le bord du fleuve lui faisait craindre qu'une lutte se fût engagée en cet endroit.

— Que pensez-vous de tout cela ? dit le chasseur en regardant fixement le Huron.

— Je pense comme mon frère, répondit Taréas : il s'est passé ici quelque chose d'extraordinaire.

— Oui. Mais quoi ?

Les deux hommes se courbèrent vers le sol et se livrèrent à de minutieuses investigations.

En suivant les traces des pas de James, Sans-Peur atteignit le pied d'un arbre qu'il examina avec la plus scrupuleuse attention.

— Oh ! oh ! fit-il tout à coup.

— Mon frère a-t-il découvert quelque chose ? dit Taréas en accourant.

— Regardez cet arbre.

— Eh bien ?...

— Ne voyez-vous pas que l'écorce est entamée par place ?

— C'est vrai.

— Comprenez-vous, maintenant ?

— Non. Que mon frère s'explique.

— Les bandits avaient caché une pirogue dans cet arbre.

— Mon frère en est sûr ?

— Oui.

— En ce cas cela doit être.

— Vous pouvez vous en assurer. Regardez les branches, là haut ; elles ont été écartées violemment ; plusieurs même sont cassées. De plus, il y a, au pied de cet arbre, des feuilles qui ne sont pas tombées seules, car elles sont encore vertes.

— Mon frère parle bien, dit le chef avec une certaine admiration. Les paroles que souffle sa poitrine lui sont dictées par le Wacondah.

— Je vous remercie du compliment, chef, mais ce que je viens de découvrir complotte singulièrement la situation.

Le chef garda le silence, attendant que son ami s'expliquât plus clairement.

— Evidemment, reprit le chasseur, notre jeune homme a pris place dans une pirogue, puisque sa piste s'arrête ici ; mais pourquoi s'est-il éloigné seul ? Les bandits qui l'ont enlevé n'ont pu pousser la complaisance jusqu'à lui fournir les moyens de leur fausser compagnie. Pourtant, je le répète, il est parti seul, car son empreinte est la seule qui manque.

Les deux amis se concertèrent quelques minutes, puis ils s'éloignèrent en suivant les traces laissées par James et ses compagnons.

A minuit, ils étaient à une portée de fusil de la caverne du jaguar, que tous deux connaissaient bien.

— Ils sont là, dit Sans-Peur en désignant la caverne.

— Je le crois comme mon frère, répondit le chef d'un accent convaincu.

— Il serait imprudent de nous approcher plus près. Retournons donc un peu en arrière, afin de tenir conseil, car la situation commence à devenir difficile.

Sans-Peur et Taréas retournèrent sur leurs pas.

Après une demi-heure de marche, ils firent halte dans une petite clairière entourée d'épais fourrés.

Les deux hommes s'accroupirent à terre, placèrent leur fusil à portée de la main, bourrèrent leur calumet et se mirent à fumer.

Au bout d'un instant, Sans-Peur rompit brusquement le silence.

— Selon vous, que devons-nous faire ? demanda-t-il à Taréas.

Le Huron tira quelques bouffées de fumée, puis il dit d'une voix gutturale :

— Que mon frère ouvre ses oreilles, un chef va parler.

— Je vous écoute, dit Sans-Peur en s'accoudant sur l'herbe.

— Au point du jour, mon frère et moi partirons dans deux directions différentes, mais en décrivant une grande courbe



ils sont là, dit Sans-Peur, en désignant la caverne... (Page 123)

aan de nous rejoindre au coucher du soleil. Si, d'ici-là, nous n'avons pu retrouver la piste du jeune homme pâle, nous descendrons les bords du fleuve, chacun d'un côté, jusqu'à ce que l'un de nous ait découvert l'endroit où il a atterri. J'ai dit.

— Votre raisonnement est plein de sens. Pourtant, je crois que nous ferions bien de commencer par explorer les bords de la rivière.

— Cela peut nous éloigner beaucoup d'ici. Voilà pourquoi j'ai proposé à mon frère de ne suivre le fleuve qu'à la dernière extrémité. Le fils du chef des guerriers blancs a dû s'enfuir. Comme il doit être sans vivres, il a certainement pris terre peu après son embarquement.

— Faisons donc comme il vous plaira. Mais où nous retrouverons-nous ?

— Dans cette clairière.

— C'est entendu. Surtout, n'oubliez pas que nous avons affaire à des brigands de la pire espèce.

— Que veut dire mon frère ?

— Je veux dire que si vous en apercevez un, il ne faudra pas vous laisser emporter par votre tempérament belliqueux. L'appât d'une chevelure pourrait avoir pour vous de graves conséquences.

Le chef sourit.

— Que mon frère se rassure, dit-il doucement : Quand il le faut, un chef huron sait avoir la finesse du renard.

— Bien. L'aube paraît, séparons-nous.

Les deux amis se levèrent et vérifièrent avec soin l'état de leurs armes, puis ils se serrèrent la main en disant simplement :

— Ici, au coucher du soleil.

Et ils disparurent dans les fourrés, par des chemins différens

Nous laisserons aller le chef, pour suivre Sans-Peur.

Pendant quatre heures, il explora les environs en faisant de nombreux zigzags et se rapprochant du fleuve, mais sans découvrir la piste qu'il cherchait. Pourtant, il ne désespéra

pas. Ainsi que l'avait dit Taréas, le jeune homme avait dû reprendre terre assez rapidement, car ses mains inhabiles à manier des pagaies n'avaient pu lui permettre d'aller loin, indépendamment du manque de provisions. Sans armes, le désert ne lui offrait guère plus de ressource que le fleuve, mais ne pouvait-il avoir espéré trouver quelques fruits ou racines sauvages qui lui permissent d'apaiser sa faim ?

Tout à coup, le chasseur s'arrêta et pencha le corps en avant, l'oreille tendue.

Il était midi. Une chaleur étouffante semblait avoir endormi la création tout entière. Le vent bruissait à peine dans les feuilles. Cependant, Sans-Peur restait immobile, écoutant toujours.

Il se trouvait à l'entrée d'une épaisse forêt que ne troublait même pas le gazouillis d'un oiseau.

Le chasseur s'étendit sur le sol et se mit à ramper comme un serpent, contournant les arbres et se glissant sans bruit à travers les buissons.

Cette marche pénible et silencieuse dura plus d'un quart d'heure.

Soudain, il s'arrêta, retenant sa respiration. A dix pas de lui, deux hommes causaient avec animation.

— Ainsi, dit l'un en se levant, tu es bien décidé ?

— Tout ce qu'il y a de plus décidé. Tu comprends bien que je ne me soucie pas d'aller donner seul dans un parti de chasseurs. Je sais bien que, tôt ou tard, je serai accroché à un de ces beaux arbres qui, en ce moment, projettent sur nos têtes leur ombre bienfaisante, mais je préfère que ce soit tard, très tard même. Que veux-tu, j'ai la faiblesse de tenir à la vie d'une manière ridicule.

— Alors, que vas-tu faire ?

— Je vais dormir tranquillement jusqu'à ce soir, et je retournerai à la caverne.

— Ne crains-tu pas les reproches de James ?

— Que pourrait-il me dire ? Si les autres ont trouvé le fugitif, il n'y aura rien d'extraordinaire à ce que je revienne sans lui. Si, au contraire, ils n'ont rien découvert, nous serons tous dans le même cas.

— Soit. Je te laisse.

— Bonne chance ! fit l'homme en s'étendant sur le dos avec un soupir de béatitude.

Celui qui se tenait debout jeta son fusil sur son épaule et s'éloigna tranquillement.

Le bruit de ses pas diminua peu à peu et finit par s'éteindre complètement.

Son compagnon était resté à la même place, bien certain de n'être pas dérangé.

Soudain, il vit un homme bondir d'un taillis, sauter à genoux sur lui, et il sentit deux mains nerveuses lui serrer la gorge.

Le bandit était Espagnol, par conséquent enclin aux idées superstitieuses ; aussi ne fut-il pas éloigné de croire à l'apparition d'un démon, tant cette attaque avait été brusque.

Mais une voix railleuse le rappela au sentiment de la réalité.

— Eh bien, cher ami, dit Sans-Peur en ricanant, on fait donc sa petite sieste ?

Cette voix fit tressaillir le bandit. Cependant, il n'en laissa rien paraître, et ce fut avec un calme apparent qu'il répondit :

— Que faire de mieux par cette chaleur ?

— C'est vrai ; et comment vous portez-vous ?

— Si vous tenez à le savoir, desserrez un peu les mains, car vous m'étranglez littéralement.

Sans-Peur obtempéra au désir du bandit.

— Vous avez la poigne un peu dure, fit ce dernier.

— Vous trouvez ?

— Vous serait-il égal de retirer votre genou qui m'écrase la poitrine.

— Bah ! vous êtes trop douillet.

— Et si vous m'enfoncez une côte ?...

— Si ce n'est que cela qui vous inquiète, rassurez-vous, je me charge de vous guérir.

— Vous avez donc un remède pour les côtes enfoncées ?

— Mon remède guérit toutes les maladies. Du reste, vous serez à même d'en juger, car je compte vous l'administrer dans un instant.

— Pourrais-je savoir quel est cette panacée universelle ?

— Mon Dieu ! c'est tout simplement un bon coup de couteau dans la gorge.

Le bandit frissonna. Pourtant, ce fut en essayant de sourire qu'il reprit :

— Et vous croyez à l'efficacité de ce remède ?

— Il est infaillible.

— C'est étrange ; mais je ne partage pas votre avis.

— Vous avez tort, car c'est extrêmement sérieux.

— Tenez-vous à m'administrer immédiatement ce remède ?

— Pourquoi cette question ?

— Parce qu'il en est peut-être un moins violent.

— Le connaissez-vous ?

— Oui.

— Ah ! ah ! et quel est-il ?

— Une petite conversation à voix basse ; car, au désert, les arbres ont des yeux et les feuilles des oreilles.

Le chasseur sembla réfléchir pendant quelques secondes, puis il dit tranquillement :

— Au fait, peut-être avez-vous raison. Seulement, vous me permettrez de prendre quelques précautions.

Et il enleva prestement le couteau et les pistolets passés dans la ceinture du bandit, dont il prit également le fusil placé à terre. Puis s'asseyant à deux ou trois pas, il lui dit :

— Redressez-vous, cher ami, mais restez assis, afin que nous soyions à notre aise pour causer.

Le bandit se redressa sur son séant, sans répondre.



Le ton narquois de son interlocuteur qu'il connaissait de longue date ne le rassurait que médiocrement.

— J'oubliais de vous faire une petite recommandation, dit Sans-Peur.

— Laquelle ?

— C'est de ne faire aucun mouvement qui ressemble à une tentative de fuite. Si je vous dis cela, c'est pour n'être pas obligé de vous envoyer une balle dans le corps ; ce dont je serais vraiment désolé, car cela priverait le désert d'un de ses plus beaux ornements. Les voyageurs m'en sauraient probablement gré, mais vos amis ne me le pardonneraient jamais.

— Moi non plus !

— Ainsi donc, causons comme de vieilles connaissances que nous sommes et faites en sorte que vos paroles soient intéressantes pour moi ; car je n'ai pas de temps à perdre.

— Vous serez satisfait, je vous en réponds.

— Je l'espère pour vous. Parlez donc, je vous écoute.

— Vous cherchez le fils du colonel, n'est-ce pas ?

— Oui. Après.

— Que désirez-vous savoir ?

— Où il est en ce moment.

— Je ne puis vous le dire.

— Ah ! ah ! fit le chasseur en fronçant les sourcils voila les réticences qui commencent.

— Pas la moins du monde. Je vous connais trop bien pour ruser avec vous. Je vous ai dit que je ne pouvais vous renseigner sur l'endroit où se trouve en ce moment le jeune homme que vous cherchez, c'est la vérité, car il nous a faussé compagnie hier.

— Comment cela est-il arrivé ?

— Oh ! d'une manière bien simple. James avait retiré d'un arbre une pirogue qu'il y avait cachée dernièrement ; mais au moment où il y faisait monter le prisonnier, celui-ci, d'un

coup de jarret, s'éloigna de la rive et se mit à pagayer comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie. Sur le moment, nous sommes restés pétrifiés de stupéfaction, ce qui lui permit de gagner le courant. Alors, fou de colère, le capitaine fit feu sur lui, mais avec tant de précipitation, qu'il le manqua. Ensuite...

— Achevez.

— Sur l'ordre du capitaine, nous fîmes feu à notre tour...

— Misérable ! hurla le chasseur en bondissant sur ses pieds et tirant un pistolet de sa ceinture.

— Mais nous le manquâmes, se hâta d'ajouter le bandit, plus mort que vif.

— Dites-vous vrai ? fit Sans-Peur en dardant sur l'Espagnol un regard étincelant.

— Je vous le jure sur ma part de paradis !

Le chasseur reprit sa place sur l'herbe.

— Continuez, dit-il d'une voix plus calme.

— Je n'en sais pas davantage.

— Lorsque le jeune homme vous eut quitté, que fîtes-vous ?

— Nous nous rendîmes à la caverne du jaguar.

— Afin de tenir conseil, sans doute.

— Oui.

— Et que décida-t-on ?

— Ce matin, au point du jour, tout le monde partit, chacun dans une direction différente, afin de retrouver le fugitif, car, sans armes et sans vivres, il ne peut avoir été loin.

Le chasseur réfléchit longuement.

Enfin, il releva la tête et regarda le bandit bien en face.

— Ecoutez, lui dit-il, je devrais vous brûler la cervelle, car vous êtes un misérable hors la loi, mais en faveur de votre franchise, je veux bien vous faire grâce de la vie.

Le bandit s'inclina en signe de remerciement.

— Vous allez donc partir, mais ne vous retrouvez jamais sur mon chemin.

— Je vous assure qu'il ne dépendra pas de moi que nous ne nous revoyions plus.

Le chasseur se leva, en faisant signe au bandit d'en faire autant.

Ce dernier ne se fit pas prier. D'un bond il fut sur ses pieds.

— Reprenez vos armes, dit Sans-Peur en lui présentant le couteau et les pistolets qu'il lui avait enlevés.

— Merci, dit le bandit en repassant ses armes à sa ceinture.

— Ramassez votre fusil.

Le bandit obéit, puis il resta immobile.

— Maintenant, dit froidement Sans-Peur, partez.

Le bandit fit un salut de la tête et s'éloigna d'un pas rapide. Mais il n'avait pas fait vingt pas qu'il se retournait et, épaulant son fusil, une balle sifflait à l'oreille du chasseur.

Ce dernier était heureusement sur ses gardes.

Il épaula son fusil et fit feu.

Le bandit tomba en poussant un cri de rage.

— Vous êtes trop imprudent, cher ami, dit Sans-Peur d'un ton goguenard, tout en rechargeant son arme, tandis que le bandit se tordait dans les convulsions de l'agonie.

Le chasseur jeta sa carabine en bandoulière et s'éloigna sans plus s'occuper du misérable qui avait tenté de l'assassiner, et qui, par un juste retour des choses d'ici-bas, était puni par où il avait péché.

Après avoir marché pendant quelque temps, il retourna à la clairière où le chef devait le rejoindre.

Explorer la plaine était inutile. Après ce qu'il venait d'apprendre, il ne restait autre chose à faire que de suivre les bords de la rivière afin de découvrir l'endroit où le jeune homme avait abordé. Une fois sur sa piste, on le retrouverait facilement, à moins qu'il ne fût tombé sous la griffe d'un fauve.

Cette pensée fit passer un frisson dans les veines du brave chasseur.

Tout à coup, une pensée non moins affreuse se présenta à son esprit.

— Les pirates sont à sa poursuite, murmura-t-il, s'il le retrouvent, que feront-ils ?...

En effet, deux hypothèses étaient admissibles. Certains d'obtenir une riche rançon, les bandits pouvaient fort bien avoir pour leur prisonnier les plus grands égards, comme ils pouvaient aussi le sacrifier à leur fureur.

Il fut soudain tiré de ses réflexions par un bruit léger qu'il reconnut sans doute, car il ne fit aucun mouvement.

Bientôt les branches d'un fourré s'écartèrent, et un homme parut.

Cet homme, c'était Taréas.

Selon la coutume indienne, il s'assit en silence, bourra son calumet, l'alluma et se mit à fumer.

Le chasseur connaissait trop bien les habitudes des Indiens pour interrompre son ami pendant cette occupation.

Enfin, quand Taréas eut fumé son calumet, il le repassa à sa ceinture et regarda le chasseur d'un air interrogateur.

— Quoi de nouveau ? demanda ce dernier.

— Rien, répondit gravement Taréas.

— J'ai été plus heureux que vous.

— Que mon frère parle, mes oreilles sont ouvertes.

Sans-Peur raconta à son ami ce qu'il avait appris par le bandit.

Quand il eut achevé son récit, le chef le regarda fixement.

— Que compte faire mon frère ? dit-il.

— Ma foi ! il ne nous reste qu'une ressource : longer les rives jusqu'à ce que nous ayons trouvé l'endroit où le jeune homme a atterri.

— Et si les bandits ont retrouvé le prisonnier ?...

— Vous avez raison, le cas sera grave.

— Peut-être serait-il bon de prévenir le guerrier blanc.

— C'est une idée. Mais lequel de nous se rendra à Québec.

— Moi.

— Quand vous mettrez-vous en route?

— De suite.

Et le chef se leva.

— Peut-être feriez-vous bien de prendre un peu de repos, dit Sans-Peur.

— Un chef n'est jamais fatigué.

— Je sais que vous êtes de fer, mais les forces humaines ont des bornes.

Taréas sourit en homme qui ne veut même pas discuter.

Le chasseur n'insista pas.

— Que dirai-je au guerrier blanc? demanda Taréas.

— Vous lui direz de se mettre en route avec vous et une trentaine de chasseurs.

— Bien. Maintenant, où retrouverai-je mon frère?

— Au bord de la rivière, devant l'île des Serpents. Je m'y rendrai tous les soirs, lorsque l'époque de votre retour approchera.

Les deux hommes se serrèrent la main, puis Taréas disparut à travers les buissons.

Resté seul, Sans-Peur réfléchit sur ce qu'il ferait pendant l'absence du chef, qui devait durer plusieurs jours.

Ses réflexions ne furent pas longues, car il releva bientôt la tête en homme qui a pris son parti.

Le soleil était couché depuis quelques instants.

Le chasseur tira des provisions de son bissac et se mit à manger avec le robuste appétit que nous lui connaissons.

Son repas terminé, il s'étendit sur le sol et ferma les yeux.

Cinq minutes plus tard, il dormait à poings fermés.

Aux premières lueurs du jour, il s'éveilla et se dressa d'un bond en se secouant pour rétablir la circulation du sang, arrêtée par la fraîcheur de la nuit, et quand il se sentit complètement remis, il jeta son fusil sur son épaule et quitta la

clairière afin de gagner le bord du fleuve dont il se proposait d'explorer une des rives, en attendant le retour de Tartas.

Ce fut pendant cette exploration que, un soir, il aperçut les habitations de Joseph Dufour.

— Ma foi ! se dit-il galement, je vais aller demander l'hospitalité à ces braves gens. Il est impossible qu'ils refusent d'accueillir un honnête chasseur.



Ce qu'il avait prévu arriva. Mais ce à quoi il ne s'attendait pas, c'était à trouver là, non seulement un ancien compagnon en la personne du propriétaire, mais encore le jeune homme qu'il cherchait de tous côtés, sans découvrir sa trace.

On comprendra aisément l'attention avec laquelle il écouta le récit des aventures de Louis de Vorcel.

Quand ce dernier eut terminé sa narration, Sans-Peur ne

cacha point au fermier qu'il lui faudrait veiller avec soin, car les bandits auxquels Louis avait si miraculeusement échappé étaient parfaitement capables d'attaquer la ferme pour reprendre le fugitif, s'ils se doutaient qu'il eût trouvé là un asile.

— Soyez tranquille, répondit Joseph Dufour, nous ferons bonne garde, et s'ils viennent, nous les recevrons en gens de cœur.

— Je n'en doute pas, mon ami, dit affectueusement le chasseur, aussi partirai-je sans crainte.

— Ne resterez-vous pas quelques jours ici ?

— C'est impossible, car je dois me rendre à un endroit convenu pour attendre mon ami Taréas, que j'ai envoyé à Québec chercher le colonel. Je partirai donc demain, au lever du soleil.

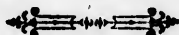
— Puisque vous allez, au-devant de mon père, dit Louis, emmenez-moi avec vous.

— Je ne le puis, car j'ignore le jour de son arrivée, qui, pourtant, ne tardera pas. Seul, je me tirerai toujours d'affaire, tandis qu'avec vous...

— C'est vrai, ces misérables me cherchent.

— Ne vous faites donc pas de mauvais sang et attendez patiemment la fin de tout ceci.

Il était tard. On se serra la main en se souhaitant le bonsoir, et le fermier conduisit son hôte dans une petite chambre que, sur son ordre, un domestique avait préparée.





## IX.

### LA CHASSE AUX BANDITS.

**I**l est minuit. La lune éclaire de sa lueur spectrale les immenses solitudes du désert, argentant les eaux de la rivière des Cèdres, qui s'écoulent avec un calme majestueux.

Sous un bouquet d'arbres, à quelques pas de la rive, un homme est accroupi sur le sol, près d'un feu de veille.

Tout en tirant de sa pipe d'énormes bouffées de fumée, il semble réfléchir profondément ; mais cette méditation ne l'empêche pas de se pencher en avant, de temps en temps, pour écouter attentivement les bruits de la nuit.

Parfois, le chant doux et mélodieux de la hulotte bleue se fait entendre dans les fourrés. Puis, tout à coup, un rugissement formidable éclate au loin. Alors, la hulotte interrompt son chant et se tient silencieusement blottie sous le feuillage, comme si elle redoutait de voir apparaître le terrible roi des savanes.

L'homme qui se tient immobile près du feu semble familiarisé depuis longtemps avec ces différents bruits, car ils ne provoquent chez lui aucun mouvement. Il est vrai que son fusil placé à portée de sa main dit assez que, s'il ne redoute rien il est néanmoins prêt à faire face au danger, quel qu'il soit.



Tout à coup, l'inconnu se dressa d'un bond, saisit son fusil qu'il arma, et se jeta derrière un arbre.

Presque aussitôt, le cri de l'épervier se fit entendre, et un Indien parut à la lisière d'un petit bois situé à une portée de pistolet.

— Bon! murmura le chasseur en reprenant sa place près du feu, Taréas est exact.

Et Sans-Peur, que le lecteur a peut-être reconnu, tira de sa gibecière différentes provisions qu'il étala sur l'herbe.

L'Indien approchait rapidement : il fut bientôt près du feu.

— Vous avez fait un bon voyage? dit le chasseur en se levant et lui tendant la main.

— Oui, répondit laconiquement le chef, en souriant et serrant la main que son ami lui tendait.

— Alors, reprit Sans-Peur en désignant les provisions placées près du feu, mangez et buvez, nous causerons après.

Taréas s'accroupit à terre et attaqua vigoureusement les vivres.

Lorsqu'il fut suffisamment rassasié, il alla boire à la rivière, et revint près de son ami; puis tirant son calumet de sa ceinture, il le bourra lentement, l'alluma et se mit à fumer silencieusement.

Cette occupation dura dix minutes. Le chef, ayant consumé le tabac, en secoua les cendres dans le foyer, repassa son calumet à sa ceinture et attendit que son ami l'interrogeât.

— Vous avez vu le colonel? questionna le chasseur.

— J'ai vu le chef blanc, répondit simplement Taréas.

— Où est-il en ce moment?

— Près de la grotte des Vautours.

— La troupe est-elle nombreuse?

— Trente guerriers blancs l'accompagnent.

— Pourquoi n'est-il pas venu jusqu'ici?

— Le chef blanc a fait arrêter ses guerriers pour qu'ils pussent manger leur venaison.

— Il a bien fait, car il est tard, et, s'il avait poussé jusqu'ici,

ses hommes fussent arrivés exténués. Je vous remercie de les avoir devancés.

— Mon frère m'attendait ; voilà pourquoi j'ai quitté les Visages-Pâles. D'ailleurs, un chef huron ne connaît pas la fatigue.

— C'est vrai, vous êtes aussi robuste que brave.

— Les lèvres de mon frère distillent toujours le miel, fit le chef en souriant.

— Non pas ! je dis la vérité, voilà tout. Maintenant, quand partirons-nous ?

Taréas consulta la position des étoiles, puis il se leva, resserra sa ceinture et ramassa son fusil.

— Partons, dit-il ; la route est longue.

Sans-Peur passa sa gibecière en bandoulière, prit son fusil et suivit le chef, qui, déjà, s'éloignait de ce pas relevé particulier aux Peaux-Rouges.

Ils n'avaient pas fait cent pas, qu'un rauquement terrible ébranla les airs, en même temps qu'une masse sombre se profilait à peu de distance.

Les deux hommes s'arrêtèrent net et armèrent leurs fusils.

— C'est un jaguar, dit tranquillement Sans-Peur. Restez là, chef, et laissez-moi faire.

Il marcha résolument à la rencontre du fauve, qui, en le voyant approcher, se ramassa sur lui-même, prêt à bondir.

Le chasseur s'arrêta à vingt pas du jaguar et attendit, le fusil en joue.

Le fauve poussa une sorte de miaulement et commença d'avancer en rampant lentement.

Tout à coup, il poussa un cri rauque et fit un bond prodigieux.

Sans-Peur tira, mais l'animal, blessé seulement, vint s'abattre sur lui comme une masse.

L'homme et le jaguar roulèrent sur le sol.

C'en était fait de Sans-Peur, car sa chute avait été si brusque qu'il n'avait pas eu le temps de dégainer son couteau, mais

Taréas veillait : d'un bond, il fut sur le flanc de l'animal et lui planta son couteau dans le cœur avant que ses formidables griffes eussent le temps d'effleurer l'épiderme du chasseur, qui se releva sans la moindre blessure.

— Ooah ! fit en riant le chef, mon frère a mal tiré.

— Pas du tout, répondit Sans-Peur, très vexé ; seulement, l'animal s'est élancé au moment où je pressais la détente.

— Enfin ! mon frère est sauvé.

— Oui, grâce à vous. Mais n'emportons-nous pas cette peau ?

— Cela nous prendra bien du temps,

— Vous avez raison. Continuons notre route.

Les deux amis se remirent en marche, après, toutefois, que Sans-Peur eût rechargé son fusil.

Au point du jour, ils se trouvèrent à une portée de pistolet d'une colline sur le flanc de laquelle s'ouvrait une vaste grotte.

Au pied même de la colline, un campement était installé. A travers le demi-jour qui éclairait vaguement la plaine, on voyait des ombres aller et venir en tous sens.

En moins de cinq minutes, Sans-Peur et Taréas furent au campement.

La première personne qu'ils aperçurent fut M. de Vorcel, qui surveillait les préparatifs du départ.

En voyant avancer Sans-Peur et son ami, un fugitif sourire éclaira son visage pâli par la douleur.

— Soyez les bienvenus, dit-il affectueusement en leur tendant la main. Vous ne sauriez croire, ajouta-t-il en s'adressant à Sans-Peur, combien j'ai été heureux lorsque le chef est arrivé à Québec. Je commençais à désespérer, mais sa venue a relevé mon courage, car elle prouvait que vous aviez enfin obtenu quelques renseignements.

— Est-ce que le chef ne vous a pas expliqué ce que nous avons appris ?

— Il ne m'a rien expliqué du tout.



Le chasseur s'arrêta à vingt pas du jaguar... (Page 135.)

— Il a pourtant dû vous dire quelque chose, puisque vous êtes ici.

— C'est vrai, mais il a été, selon sa coutume, d'un tel laconisme, qu'il a fallu toute la confiance qu'il m'inspire pour que je le suivisse.

— Eh quoi ! dit Sans-Peur en regardant le chef, vous n'avez donné au colonel aucun renseignement ?

— Les femmes parlent, les hommes agissent, répondit simplement Taréas. Mon frère m'a dit d'aller chercher le chef blanc et de le lui amener avec une trentaine de chasseurs ; j'ai rempli ma mission.

Les deux hommes comprirent qu'ils n'avaient rien à répondre. Le chef avait loyalement et strictement transmis les paroles du chasseur.

— Voyons, dit le colonel en s'adressant à Sans-Peur, qu'avez-vous appris ? Reverrai-je mon fils ?

— Ce soir même vous l'embrasserez.

Taréas regarda le chasseur avec une véritable stupéfaction.

— C'est vrai, dit Sans-Peur qui remarqua l'étonnement du chef, vous ne pouvez me comprendre.

Et il raconta comment, en explorant les rives du fleuve, il avait retrouvé celui dont il ne pouvait parvenir à découvrir la piste.

— C'est bien réellement Dieu qui vous a guidé, dit le colonel dont les yeux se remplissaient de larmes, larmes de bonheur qu'il ne cherchait même pas à cacher.

Ce gentilhomme, ce soldat qui affrontait sans broncher la mitraille anglaise, sentait son cœur se fondre en pensant qu'il allait enfin revoir son enfant dont il avait craint d'être à jamais séparé.

Soudain, un éclair de colère passa dans son regard.

— Oh ! rugit-il, je ne quitterai le désert qu'après l'avoir purgé de la tourbe immonde qui l'habite. Pas un de ces misérables n'échappera au châtiment dû à tant de crimes !

— Si vous faites cela, les coureurs des bois vous béniront, car ils pourront au moins exercer leur métier en toute sécurité, sans craindre de se voir dépouiller du fruit de leur labeur, comme ce n'est que trop fréquent. Il est vrai que, lorsqu'ils en attrapent un, ils en font bonne et prompte justice, mais cela arrive rarement : les pirates ne marchent généralement qu'en troupes nombreuses, tandis que les chasseurs vivent isolément.

— Ami Sans-Peur, dit M. de Vorcel, je vous promets de mettre bon ordre à cet état de choses.

— D'autant plus que les braves gens qui vous accompagnent ne demanderont pas mieux, car, en leur qualité de chasseurs, ils ont tous quelque injure à venger.

Et, tout joyeux, Sans-Peur alla serrer la main aux chasseurs de l'escorte, qui, tous, étaient ses amis.

Quand ces braves gens apprirent la résolution du colonel, ils trépignèrent de joie.

Enfin ! ils allaient donc pouvoir exterminer une partie de ces voleurs qui, depuis si longtemps, les dépouillaient du produit de leurs chasses !

Cette perspective les rendit d'une gaieté folle. Ils riaient et chantaient, tout en sellant leurs chevaux et visitant leurs armes.

Une heure plus tard, la troupe se mettait en route, au galop de chasse, afin de ne pas trop fatiguer les chevaux.

Vers midi, on fit halte au pied d'une colline. En quelques minutes, le campement fut installé, et des quartiers de venaison grillèrent bientôt devant d'immenses brasiers.

Les chevaux, débridés, mangeaient à pleine bouche l'herbe de la plaine, dans laquelle ils disparaissaient jusqu'au poitrail.

Lorsque bêtes et gens furent rassasiés et reposés, le colonel donna l'ordre du départ.

Les chasseurs remirent la bride à leurs coursiers et sautèrent en selle.

Cette fois, l'allure fut plus vive que le matin.

A mesure que l'on avançait, M. de Vorcel sentait grandir

son impatience. S'il n'eût écouté que son cœur, il se fût élancé à fond de train, tant il avait hâte de revoir son fils.

Sans-Peur se tenait près de lui, silencieux et insouciant.

Les chasseurs plaisantaient entre eux, supputant le nombre de bandits qu'ils extermineraient avant de retourner à Québec.

Quant à Taréas, grave et digne, il galopait sur les flancs de la troupe. Enfant du désert, il n'acceptait que forcément cette allure si peu en rapport avec ses habitudes, car les Indiens ne connaissent que le galop vertigineux de leurs chevaux à demi sauvages. Vers quatre heures de l'après-midi, on aperçut au loin la rivière des Cèdres, semblable à un immense ruban d'argent.

Sans-Peur, qui guidait la troupe, fit un brusque crochet à gauche.

— Nous approchons ? lui demanda le colonel.

— Dans une heure, nous serons arrivés.

— Ah ! mon ami, quelle reconnaissance je vous devrai !

— Vous exagérez le service.

— En ce moment, je ne vois que le dévouement dont vous et Taréas avez fait preuve en cette circonstance.

— C'est pourtant bien peu de chose, je vous assure.

— Vous appelez peu de chose, battre le désert pour retrouver mon fils, au risque d'être tués ou scalpés !

— Être tué ne me semble pas une grande affaire, car on ne meurt qu'une fois ; mais être scalpé, je vous avoue que cela me serait très désagréable. D'autant plus que les Peaux-Rouges ont parfois la fantaisie de prendre les chevelures de leurs prisonniers avant de les mettre à mort, et cela afin de leur prouver avec quelle dextérité ils font une coupe de cheveux.

Le colonel frissonna.

— C'est horrible ! s'écria-t-il.

— Bah ! il faut bien se faire aux coutumes des pays que l'on habite.

— Ces Indiens sont vraiment trop féroces !

— Plus bas. Tartas pourrait vous entendre.

— Le chef est un brave cœur !

— Oui, mais il est Huron, c'est-à-dire Indien, et comme tel il lui déplairait fort d'entendre médire d'une coutume qui lui est chère et qui a orné sa hutte de nombreux trophées attestant sa valeur.

Le colonel allait répondre, quand Sans-Peur lui posa la main sur le bras en arrêtant son cheval.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda M. de Vorcel.

— Ecoutez, fit le chasseur en se penchant en avant.

Les chasseurs avaient fait halte.

— Tonnerre ! hurla Sans-Peur, on attaque la ferme !

Puis, se tournant vers la troupe, il cria d'une voix tonnante :

— Camarades, sus aux bandits !

Et il partit comme un trait, suivi du colonel et des chasseurs.

Les chevaux, stimulés par leurs cavaliers, volèrent dans l'espace. Ils allaient, tourbillon vivant, franchissant les ravins, traversant les fourrés, posant à peine sur le sol leurs fins sabots.

Bientôt leur galop furieux se changea en une sorte de vertige.

On entendait distinctement des coup de feu crépiter au loin.

— En avant ! en avant ! hurlait Sans-Peur.

Et les chevaux volaient toujours.

Au détour d'un bois, on aperçut, à un kilomètre à peine, une quarantaine de bandits qui, massés à cent mètres de la ferme, exécutaient un feu terrible.

Le bruit des coups de fusil les empêcha d'entendre le galop des chevaux, qui arrivaient sur eux comme un ouragan.

Sans ralentir leur allure, les chasseurs, en tête desquels se tenaient le colonel, Sans-Peur et Tartas, passèrent sur les assaillants comme une avalanche ; puis, se retournant, ils se déployèrent en éventail, firent un feu de salve et les chargèrent à coups de crosse de fusil.

Les bandits, surpris à l'improviste par cette foudroyante attaque, tentèrent de fuir ; mais le cercle qui les entourait se resserra de plus en plus



Alors, espérant séchir leurs ennemis, ceux qui restaient debout, une dizaine au plus, jetèrent leurs armes en signe de soumission.

— Garrottez ces misérables ! ordonna le colonel.

Les chasseurs sautèrent à terre et exécutèrent en un clin d'œil l'ordre de leur chef.

La porte de la ferme s'ouvrit alors, le pont-levis fut abaissé, et Louis accourut au-devant de son père, qui le reçut dans ses bras, le pressant convulsivement contre sa poitrine.

Soudain, le colonel pâlit.

— Tu es blessé s'écria-t-il, en remarquant du sang sur le front de son fils.

— Ce n'est rien... Une balle m'a égratigné en passant.

— Tu te battais donc aussi ?

— Pouvais-je me cacher pendant que ces braves gens se battaient pour moi ?

— Bien, mon fils, bien, dit le colonel en serrant la main du jeune homme ; je suis content de toi.

Joseph Dufour, qui avait voulu laisser M. de Vorcel se livrer sans contrainte à l'élan de sa joie, s'avança alors avec sa famille.

Le colonel, qui avait appris par Sans-Peur ce qu'il devait à ces braves gens, leur tendit vivement la main.

— Merci, leur dit-il. Je sais tout ce que vous avez fait pour mon fils.

— Mon colonel, dit le fermier, je regrette presque que Sans-Peur soit venu ici, car nous aimons beaucoup M. Louis, et nous eussions été heureux de le garder avec nous.

La naïveté de cette déclaration fit sourire M. de Vorcel ; mais elle prouvait tant de bonté et de tendresse pour son fils, qu'il en fût touché profondément.

— Soyez persuadé que je n'oublierai jamais votre dévouement, dit-il en souriant.

Les chasseurs avaient déjà recennu leur ancien compagnon d'armes ; aussi lui firent-ils une véritable ovation.

Mon colonel, dit Joseph Dufour, qu'ordonnez-vous ? Vous êtes ici chez vous.

— Aussi vais-je en abuser, car vous serez obligé de nous offrir l'hospitalité jusqu'à demain. Faites donc conduire les chevaux à l'écurie. Les pauvres bêtes doivent être exténuées.

Le fermier se tourna vers ses serviteurs, groupés à quelques pas.

— Mes enfants, leur dit-il, emmenez ces chevaux et prenez-en soin comme s'ils étaient de la famille. C'est en venant nous secourir qu'ils se sont fatigués, il faut leur en savoir gré.

Puis s'adressant aux chasseurs :

— Camarades, leur dit-il, la maison est à vous ; faites-en ce que vous voudrez.

— Que faisons-nous des prisonniers ? dit Sans-Peur en s'approchant du colonel.

— Nous les jugerons après le souper.

— Le tribunal n'aura pas longtemps à siéger, car les débats seront courts.

— C'est probable : mais nous devons agir ainsi pour prouver que nous sommes des justiciers et non des assassins.

Pendant que chacun se livrait à la joie, Taréas parcourait le champ de bataille, scalpant consciencieusement les morts et les blessés. Tous les hommes du colonel étant sains et saufs, il opérait à coup sûr, certain de n'avoir affaire qu'à des ennemis.

Les prisonniers suivaient d'un œil morne cette lugubre opération.

Sur l'ordre du colonel, ils furent conduits dans un angle la cour et gardés à vue par une douzaine de chasseurs, pistolet au poing.

La ferme regorgeait de provisions de toutes sortes ; aussi les cuisines furent-elles bientôt mises sens dessus dessous par les serviteurs, à qui leur maître avait recommandé de préparer un repas pantagruélique, car il connaissait l'appétit proverbial de ses anciens compagnons.

Le temps était superbe.

Une immense table fut dressée dans la cour, et de nombreuses lanternes accrochées aux arbres.

A neuf heures, les convives prirent place et le souper commença.

Le colonel était assis entre son fils et M<sup>me</sup> Dufour. Le fermier s'était placé devant lui, ayant à ses côtés Sans-Peur et Taréas.

Ne voulant point perdre l'occasion d'un pareil festin, les chasseurs chargés de surveiller les prisonniers les avaient littéralement chargés de liens. Puis, bien certains qu'ils ne pourraient s'échapper, ils étaient allés se mêler à leurs camarades, dont la galeté prit bientôt des proportions formidables.

Loin de les rappeler à l'ordre, le colonel était heureux du bonheur de ces braves gens qu'il avait si souvent conduits au combat et dont il avait tant de fois eu l'occasion d'apprécier le courage et le dévouement.

Seul Taréas était calme. Il écoutait, souriait parfois, mais ne parlait pas. Il eût considéré comme indigne d'un chef de partager cette bruyante galeté.

Au dessert, Joseph Dufour se leva et réclama le silence.

Tous se turent.

— Camarades, dit-il, on va servir quelques bouteilles de vin de France; nous les boirons à la santé du roi !

— Vive le roi ! s'écrièrent toutes les voix.

Les bouteilles furent débouchées et les verres remplis.

Alors le colonel se leva et dit en levant son verre :

— Mes amis, à la santé du roi !

— Vive le roi ! vive le roi ! répétèrent les chasseurs.

Les verres furent choqués et vidés au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

Quand le calme fut un peu rétabli, Taréas se leva et commença un petit discours.

— Guerriers blancs, dit-il, le Wacondah a donné à ses enfants rouges d'immenses forêts pleines de gibier ; des rivières



Le père le reçoit dans ses bras, le pressant convulsivement.. (Page 142)

remplies de poissons ; ces coursiers agiles qui les emportent comme le vent. Tous ces biens, les Hurons veulent les partager avec leurs amis les Français. Leur sang s'est déjà mêlé dans le sentier de la guerre ; il s'y mêlera encore, jusqu'au jour où ils auront chassé leurs ennemis. Mais si les habits rouges étaient jamais vainqueurs, Taréas monterait dans sa pirogue et irait, de l'autre côté de la mer, trouver leur chef pour prendre sa chevelure. J'ai dit.

L'idée de Taréas se rendant à Londres pour scalper le roi d'Angleterre, souleva un tonnerre d'applaudissements.

— Chef, dit M. de Vorcel, les Hurons sont des braves, et les Français n'oublieront jamais les services qu'ils leur rendent. Quant à moi, je suis heureux et fier de vous avoir pour ami, car jamais cœur plus loyal n'a battu dans une poitrine.

Et il tendit au chef une main que celui-ci serra avec une orgueilleuse émotion.

— Maintenant, dit le colonel, il nous reste un devoir à remplir. Des pirates, pris les armes à la main, sont là. Nous allons les juger, et, quelle qu'elle soit, la sentence sera exécutée immédiatement.

Un calme profond et solennel régna aussitôt parmi les convives, si bruyants quelques instants auparavant.

Joseph Dufour fit installer une table et des sièges à peu de distance de l'endroit où se tenaient les bandits.

Le colonel y prit place, avec, pour assesseurs, le fermier et Sans-Peur.

— Faites avancer les prisonniers, dit M. de Vorcel d'une voix grave qui résonna étrangement dans la nuit.

Les bandits furent conduits à quelques pas de la table.

Les chasseurs se massèrent derrière eux.





## X.

### LA LOI DE LYNCH.

**I**L nous faut maintenant rétrograder de quelques jours, pour expliquer la présence des pirates autour de la ferme.

En quittant la caverne du jaguar, les bandits de James n'étaient rien moins que rassurés. Leur cruauté et les nombreux vols dont ils s'étaient rendus coupables, les faisaient exécuter des chasseurs qui leur avaient, depuis longtemps, voué une haine mortelle.

Conscients des sentiments qu'ils inspiraient aux coureurs des bois, ils ne marchaient que par groupe, afin d'éviter une embuscade où, séparément, ils eussent certainement succombé. Grâce à cette précaution, ils parcouraient hardiment le désert.

Pourtant, au moment de se séparer pour se mettre à la recherche de Louis de Vorcel, ils semblaient s'être ralliés complètement à l'idée que leur avait imposée leur chef. Mais, par un hasard extraordinaire, au bout de quelques heures ils se rejoignaient par groupes de quatre ou cinq. Alors, l'habitude l'emporta sur l'obéissance, et ils marchèrent ensemble, sans plus s'occuper des ordres qu'ils avaient reçus.

Deux jours plus tard, James rencontrait un de ces groupes

Sa première pensée fut de reprocher à ses bandits leur désobéissance, mais il comprit immédiatement que les récriminations seraient superflues; aussi feignit-il de trouver leur conduite toute naturelle.

Lui, pourtant, s'était élancé bravement à travers la savane, stimulé par la honte d'avoir été, ainsi qu'il le disait, joué par un enfant.

De plus, la pensée de la magnifique rançon que devait lui rapporter le fugitif, s'il parvenait à le rejoindre, décuplait son énergie.

Il marcha donc de conserve avec les quatre bandits qu'il avait trouvés sur sa route.

Dans la soirée, les cinq hommes se trouvèrent face à face avec le cadavre de l'Espagnol tué par Sans-Peur.

— Eh bien, dit un des bandits en regardant James d'un air narquois, avions-nous raison en refusant de marcher isolément?

James ne répondit point, mais un rictus de fureur plissa ses lèvres.

Combien d'hommes allait-on lui tuer ainsi?

Telle était la question qu'il se posait, tandis qu'une crainte vague lui poignait le cœur.

Soudain, il releva la tête en disant d'une voix brève :

— Il faut à tous prix que nous nous réunissions tous, car un ennemi est à nos trousses.

— Un ennemi? firent les bandits.

— Oui.

— Qui cela peut-il être? interrogea un des pirates.

— Qui? fit James en ricanant. Ne l'avez-vous donc pas deviné?

Et comme ses hommes se taisaient, attendant qu'il s'expliquât plus clairement, il ajouta :

— Il n'y a qu'un homme assez audacieux pour s'attaquer à nous aussi ouvertement. Cet homme, c'est Sans-Peur!

— Sans-Peur! firent les bandits en frissonnant.

— Oui, Sans-Peur ? reprit James en serrant les poings avec colère. C'est lui qui a tué Rodrigues, j'en suis sûr ! de même que j'ai la certitude que c'est lui qui a fait pendre mon frère et ses compagnons, lorsqu'ils se sont rendus à la Mission.

Les bandits étaient atterrés. Ils connaissaient le courage et l'activité de leur ennemi et ne doutaient point qu'il ne mit tout en œuvre pour réunir hâtivement les coureurs des bois, afin de leur courir sus comme à des bêtes fauves.

James fut le premier à reprendre son sang-froid.

— Il faut nous rassembler au plus vite, dit-il. Séparons-nous sans trop nous écarter et tirons des coups de fusil pour appeler les camarades.

Grâce à cette tactique, le lendemain, vers midi, la troupe se retrouvait au complet, sauf l'Espagnol, qui avait une excellente raison pour manquer à l'appel.

Les recherches recommencèrent avec activité, mais plusieurs jours s'écoulèrent sans que les bandits découvrirent le plus faible indice.

Ils commençaient déjà à désespérer de retrouver jamais le fugitif, dont la capture avait fait germer en leur cœur de si belles espérances, quand le hasard leur vint en aide au moment où ils s'y attendaient le moins.

Un soir, en faisant halte pour passer la nuit, ils aperçurent, à une faible distance, un feu de veille allumé au pied d'une montagne.

James envoya aussitôt deux hommes en éclaireurs.

Lorsqu'ils revinrent, ils lui apprirent que le feu qui l'avait intrigué était celui d'un Sioux nommé la Panthère, bandit de la pire espèce, qui parcourait le désert depuis quelques années, à la tête d'une dizaine de pirates sang-mêlé, dont la cruauté dépassait tout ce que l'on peut imaginer.

James connaissait la Panthère depuis longtemps, et, bien qu'il n'éprouvât pour ce féroce et sanguinaire Peau-Rouge aucune sympathie, il entretenait avec lui des relations sinon



amicales, du moins courtoises, en vertu de l'axiome : Les loups ne se mangent pas entre eux.

James fit immédiatement lever le camp et se dirigea, avec sa troupe, du côté du campement de la Panthère.

En voyant arriver cette troupe nombreuse, le Sioux fronça les sourcils, mais son visage reprit aussitôt son impassibilité froide et cruelle, car James s'avancait souriant et la main tendue.

— Vous êtes donc en expédition ? lui demanda la Panthère en lui serrant la main.

— Mon Dieu ! oui. Mais vous-même ?

— Oh ! moi, je suis toujours en chasse.

— C'est vrai ; vous êtes un rude compagnon.

— Est-ce pour me faire des compliments que vous êtes venu ?

— Ma foi ! non. J'ai aperçu votre feu et, ayant appris votre présence par deux éclaireurs que j'avais envoyés pour savoir qui vous étiez, j'ai décidé de passer la nuit près de vous. Y verriez-vous un inconvénient ?

— Pas du tout. Soyex, au contraire, le bienvenu.

James ordonna à ses hommes d'allumer des feux pour préparer le souper, et les deux troupes n'en firent plus qu'une.

James et le Sioux s'étaient accroupis sur l'herbe, un peu à l'écart, et fumaient leur calumet.

— Quelle expédition faites-vous en ce moment ? demanda tout à coup la Panthère.

— Je ne sais trop si je dois vous le dire, répondit James d'un ton bourru.

— Si c'est un secret, gardez-le, fit sèchement le Sioux.

— Ce n'est nullement un secret. C'est au contraire l'aventure la plus bête qu'on puisse imaginer.

— Vraiment ! Vous piquez ma curiosité.

— Figurez-vous que j'avais fait un prisonnier qui pouvait payer une rançon considérable. Eh bien ! au dernier moment, il m'a faussé compagnie.

— C'est donc un homme énergique ?

— Pas du tout, fit James avec un sourire contraint. S'il en avait été ainsi, cela aurait mieux valu.

— Je ne vous comprends pas.

— J'eusse pris mes précautions. Mais il s'agissait d'un jeune homme, presque un enfant.

— Y a-t-il longtemps de cela ? demanda la Panthère en fixant sur son interlocuteur un regard perçant.

— Une dizaine de jours.

— Et vous n'avez pu retrouver sa piste ?

— Non.

— Je sais où se trouve en ce moment celui que vous cherchez.

— Vous allez me le dire, n'est-ce pas ? fit James avec vivacité.

— Certainement. Mais avant, il faut que nous nous entendions.

— Sur quel point ?

— Voici. Vous aviez fait un prisonnier, mais il vous a glissé entre les doigts, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

— Donc, il est perdu pour vous.

— A moins que je le retrouve.

— Alors, cherchez-le, fit nettement le Sioux.

James comprit où la Panthère voulait en venir.

— Voyons, dit-il en affectant de sourire, causons en amis.

— Je ne demande pas mieux.

— Vous savez où est mon fugitif ?

— Je vous l'ai déjà dit.

— Donc, il nous appartient à tous deux.

— Vous avez mis le temps à vous décider.

— Maintenant que nous sommes d'accord sur ce point, faites-moi vos propositions.

— Elles seront bien nettes : je vous aiderai à vous emparer du jeune homme et nous partagerons la rançon.

— Vous êtes exigeant.

— C'est à prendre ou à laisser.

— Est-il loin d'ici ?

— Pardon. Acceptez-vous ce que je vous propose ?

— Il le faut bien.

— Alors, écoutez-moi.

— Je suis tout oreilles.

— Depuis quelque temps, je surveille une caravane qui s'est installée non loin d'ici pour fonder un défrichement. Or, il y a quelques jours, étant en observation, j'ai vu deux hommes sortir d'un bois et se diriger vers le camp, portant sur un brancard un jeune homme évanoui.

— Peut-être était-il mort ?

— Non, car ils l'eussent laissé au lieu de l'emporter.

— C'est juste.

— Si je n'ai pas encore attaqué cette caravane, c'est que ma troupe n'est pas assez nombreuse ; mais en y joignant la vôtre, ce sera différent.

— Sommes-nous bien éloignés de ce défrichement ?

— En quelques heures nous pouvons nous y rendre.

— Si vous le voulez bien, nous nous mettrons en route au point du jour.

— Soit.

Une poignée de main scella cette convention.

Le lendemain, au lever du soleil, les deux troupes se mettaient en route et, le soir même, la ferme de Joseph Dufour était attaquée.

Nous savons ce qui se passa et comment les bandits furent surpris à l'improviste par le colonel et son escorte.

Nous avons dit qu'une dizaine d'entre eux avaient été faits prisonniers. James et la Panthère étaient du nombre.

Ils n'avaient jeté leurs armes que dans l'espoir de fléchir leurs ennemis ; aussi en se voyant chargés de liens, leur rage fut-elle grande. Néanmoins, ils firent bonne contenance lorsqu'ils se trouvèrent devant le tribunal improvisé par M. de Vorcel.

— Vous avez été pris les armes à la main, dit le colonel en

s'adressant à tous les prisonniers. Quelle explication avez-vous à donner pour votre défense ?

Les bandits gardèrent le silence.

— Eh bien, James et la Panthère, vous ne répondez pas ? fit Sans-Peur d'un ton goguenard.

En se voyant reconnus, les deux pirates firent un effort désespéré pour rompre leurs liens, car ils comprirent qu'ils étaient perdus ; mais ils eurent beau se tortre comme des serpents, ils ne réussirent qu'à faire pénétrer plus profondément dans leurs chairs les cordes qui les garrottaient.

— Vous connaissez ces deux hommes ? demanda le colonel en regardant Sans-Peur avec étonnement.

— Si je les connais ! s'écria le chasseur d'une voix tonnante. Mais sachez donc que ce sont les plus infâmes gredins qu'on puisse voir ! Leurs mains ont versé plus de sang qu'il n'y a d'eau dans le Saint-Laurent. Ces misérables, dont l'un est blanc et l'autre rouge, n'appartiennent plus à aucune race ; ils se sont rangés d'eux-mêmes parmi les bêtes fauves ! Les cadavres dont ils ont semé le désert sont incalculables, et c'est réellement Dieu qui, en les réunissant, les a conduits ici afin que nous en fassions justice !

— Eh bien ! oui, hurla le Sioux, la face hideuse et les traits contractés par une rage impuissante, tout ce que tu as dit est vrai, chien des Faces-Pâles ! mais tes aboiements ne sauraient effrayer un guerrier qui se rit de la mort. Oui, j'ai égorgé les blancs, pillé leurs caravanes, vendu leurs femmes et leurs enfants comme esclaves dans les tribus indiennes, et, en ce moment, je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pu vous anéantir jusqu'au dernier !

— A mort ! à mort ! s'écrièrent tous les chasseurs en brandissant leurs couteaux.

— Vous êtes des lâches ! ricana la Panthère. Si j'étais libre, vous n'oseriez même pas me regarder en face !

— C'en est trop ! cria Sans-Peur en bondissant vers le Sioux, dont il trancha les liens avant qu'on pût s'y opposer.

Prenant un couteau à la ceinture d'un chasseur, il le jeta aux pieds de la Panthère en disant d'une voix terrible :

— Tu nous a appelés lâches ! Je vais te montrer la différence qu'il y a entre une créature de Dieu et un démon vomi par l'enfer.

Le Sioux poussa un hurlement de joie et, ramassant le couteau, se rua sur Sans-Peur, qui le reçut de pied ferme.

Alors commença une lutte horrible ! les deux adversaires bondissaient à droite et à gauche, s'enlaçaient, se séparaient, revenaient l'un sur l'autre avec des cris de rage insensée et se portant des coups terribles, évités de part et d'autre avec un à-propos extraordinaire.

Les assistants suivaient cette lutte, la sueur de l'angoisse au front.

Vingt fois le colonel voulut s'élancer pour porter secours à Sans-Peur ; mais, chaque fois, la main de fer de Taréas le retint, lui faisant comprendre que toute intervention serait une honte pour le chasseur.

Un moment, les deux adversaires se tinrent immobiles, à deux pas l'un de l'autre. Tout à coup, Sans-Peur poussa un rugissement de fauve et bondit sur le Sioux, dans un élan irrésistible.

Le choc fut tel que les deux hommes roulèrent sur le sol.

Un cri de joie ébranla les airs.

Le Sioux était renversé et Sans-Peur lui appuyait un genou sur la poitrine.

Le vaincu, qui avait laissé échapper son couteau en tombant, vociférait des injures horribles.

Soudain un éclair bleuâtre brilla dans la nuit, et le couteau de Sans-Peur disparut jusqu'au manche dans la gorge de son ennemi, qui poussa un effroyable cri d'agonie, se raidit dans une convulsion suprême et demeura inerte.

Il était mort.

Quant au chasseur, il n'avait reçu que quelques égratignures insignifiantes ; aussi fut-il chaudement félicité.

Peu à peu, le calme se rétablit.

— Messieurs, dit le colonel, notre tâche n'est pas terminée. Il nous reste à juger les autres coupables.

— A quoi bon cette comédie ? fit James en haussant dédaigneusement les épaules. Puisque nous sommes condamnés d'avance, exécutez-nous et qu'on en finisse.

— Ainsi, vous ne vous repentez pas ? dit tristement M. de Vorcel. Au moment de paraître devant Dieu, vos crimes ne vous inspirent aucun remords ?

Un ricanement des bandits fut leur seule réponse.

Jusque-là, ils avaient gardé le silence avec un vague espoir que leurs juges leur en tiendraient compte. Mais leurs illusions s'étaient dissipées et ils avaient repris tout leur cynisme.

— Messieurs, dit le colonel, en s'adressant aux chasseurs, en votre âme et conscience, quelle peine ont mérité ces hommes ?

— La mort ! firent-ils d'une seule voix.

— Vous avez entendu ? dit le colonel en se tournant vers les prisonniers.

— Pardieu ! fit James ; nous ne sommes pas sourds.

Les bandits furent conduits dans la plaine, et, un quart d'heure après, une fusillade crépitait, éclairant les ténèbres comme un coup de foudre.

Justice était faite.

Dès que le jour parut, une large tranchée fut creusée, et l'on y jeta les cadavres des bandits, dont les crimes avaient pendant si longtemps ensanglanté le désert.

Le colonel et son escorte restèrent deux jours au milieu de la famille Dufour, afin de se remettre complètement de leurs fatigues.

Avant de partir pour retourner à Québec, M. de Vorcel prit son hôte à part.

— Vous avez sauvé mon fils, lui dit-il. Quoique de sem-

blables services ne se paient point, laissez-moi vous offrir un témoignage de ma reconnaissance, ou plutôt un souvenir amical.

Et, tirant de son doigt une bague ornée d'un magnifique diamant, il la présenta à Joseph Dufour ; mais l'honnête Canadien recula d'un pas en balbutiant, tout confus :

— Oh ! mon colonel !...

— Mon ami, dit affectueusement M. de Vorcel, Dieu m'est témoin que je partagerais de grand cœur ma fortune avec vous, à qui je dois la vie de mon fils, mais vous offrir de l'argent serait vous faire injure, je le comprends ; aussi, serai-je très heureux de vous voir accepter ce souvenir.

Et prenant la main du fermier, il passa la bague à son petit doigt, pendant que le digne homme rougissait en murmurant :

— Oh ! mon colonel, mon colonel !...

Lorsque M. de Vorcel eut fait ses adieux à cette intéressante famille, il monta à cheval, ainsi que son fils, et tous deux se placèrent en tête des chasseurs, déjà en selle.

Le père et le fils, très émus, firent, de la main, un dernier signe d'adieu à leurs hôtes, et la petite troupe, franchissant le pont-levis, s'élança au galop dans la plaine.

En arrivant à Québec, le colonel trouva M. de Montcalm en proie à un véritable désespoir. En vain expédiait-il à Versailles courrier sur courrier, pour demander qu'on lui envoyât des secours, les amis de M. Rigot, l'intendant du Canada, avec lequel ils partageaient les dépouilles de notre belle colonie, interceptaient les lettres, afin que Louis XV restât dans une ignorance complète des événements ; de sorte que M. de Montcalm, écœuré de tant d'infamie, sentait le découragement s'emparer de lui ; mais, patriote avant tout, il n'en faisait pas moins héroïquement son devoir. Grâce à son courage et ses talents militaires, maintes fois il repoussa, avec une poignée d'hommes, des forces vingt fois supérieures, ne songeant qu'à une chose : reculer le plus possible le moment où il lui

faudrait abandonner à l'Angleterre un des plus beaux trésoirs de la couronne de France.

Luttant avec la farouche énergie d'un lion blessé, il tint courageusement tête à l'ennemi jusqu'au milieu du mois de mai 1759, époque où la flotte anglaise parut enfin devant Québec.

Cette flotte était composée de vingt-deux vaisseaux de ligne, de trente frégates et d'un grand nombre de vaisseaux de charge ; elle portait dix mille hommes de débarquement, placés sous les ordres d'un jeune général, plein de talent, nommé James Wolff.

Parmi les officiers de marine qui servaient à bord de la flotte anglaise, se trouvait le célèbre Cook, qui devait, plus tard, se couvrir de gloire en sillonnant des mers à peu près inconnues.

Les travaux de défense de Québec avaient été si bien organisés par M. de Montcalm, que le général Wolff, malgré la supériorité numérique de ses troupes, comprit qu'il n'obtiendrait la victoire qu'en écrasant la ville sous une pluie de feu.

Après s'être entendu avec l'amiral Saunders, commandant la flotte, il fit ouvrir le feu sur Québec, et pendant deux mois les batteries anglaises bombardèrent et incendièrent la ville, sans qu'aucun des habitants parlât de capitulation.

Cependant, l'hiver approchait. L'amiral Saunders, craignant d'être enveloppé par les glaces des eaux du Saint-Laurent, parlait de lever l'ancre. Il fallait battre en retraite ou risquer un assaut. Le général Wolff eut une inspiration de génie. Dans la soirée du 12 septembre 1759, il remonta le Saint-Laurent avec une partie de la flotte portant cinq mille soldats, et vint s'établir devant le cap Rouge, à trois lieues au-dessus de Québec.

Bouzainville, informé de ce mouvement, vint se poster au cap Rouge, avec trois mille hommes, afin de s'opposer au débarquement.



Mais la manœuvre de Wolff n'était qu'une feinte. Dès que la nuit fut venue, il fit embarquer ses cinq mille hommes dans des chalands, qui descendirent le cours de l'eau, jusqu'à la baie de Foulon. Là, il fit débarquer ses soldats et les guida par un sentier escarpé qui conduisait au plateau de Québec. Les soldats français qui gardaient le plateau, se voyant surpris à l'improviste, n'eurent pas le temps d'organiser la défense ; ils furent presque tous massacrés, puis Wolff alla prendre position derrière Québec.

Montcalm, averti de ce qui se passait, réunit les troupes disponibles et accourut en toute hâte, mais il trouva les Anglais rangés en bataille dans la plaine d'Abraham.

Le combat s'engage aussitôt et dégénère bientôt en carnage ; mais, malgré tout leur courage, les Anglais durent lâcher pied.

Fait étrange et peut-être unique dans les annales de la guerre, cette même journée vit tomber les deux généraux en chef : Wolff fut frappé de trois balles, et Montcalm reçut cinq blessures. Tous deux succombèrent presque immédiatement, mais le général français éprouva la suprême satisfaction de voir fuir l'ennemi.

La mort du marquis de Montcalm ne découragea pas les Canadiens, qui continuèrent à défendre leur sol avec une farouche énergie, jusqu'en 1763, époque où l'Angleterre réussit enfin à s'emparer de cette belle colonie.

Alors commença une inquiétante émigration. Ne voulant à aucun prix subir la domination anglaise, un grand nombre de Canadiens s'enfuirent dans le désert, préférant vivre avec les tribus indiennes que de se courber sous le joug du vainqueur.

Ce fut ainsi que naquit cette race de sang-mêlé, appelée *Bois-Brûlé*, hardis pionniers qui, les premiers, semèrent, dans les vastes solitudes du nord de l'Amérique, les germes de la civilisation.

Lorsque la paix fut signée, M. de Vorcel quitta le Canada, avec son fils et sa fille, et retourna en France, où le roi le reçut avec une bienveillance qui lui permettait d'espérer un commandement important, mais il ne profita point des bonnes dispositions de Louis XV, et se retira dans son manoir du Beaujolais, afin de se consacrer exclusivement à ses enfants, dont la tendresse adoucissait quelque peu la douleur que lui avait causée la mort tragique de l'infortunée comtesse.

